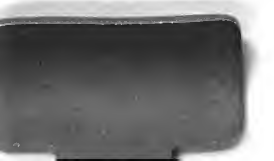


di G. Mazzoni



Sulla Charron, v. Casanova, Memoires III, 63.

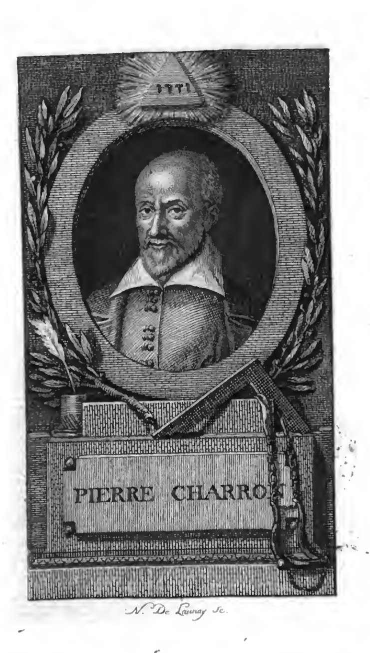
Cfr. ivi, II, 366.

Sainte-Beuve, Causeries du Lundi, tome XI, pag. 236 e segg.

*DE LA*

# SAGESSE.

*TOME PREMIER.*


PIERRE CHARRON
N. De Launay Sc.

# DE LA

# SAGESSE,

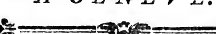
## TROIS LIVRES.

Par PIERRE CHARRON, Pariſien, Docteur es Droicts.

*Suivant la vraye copie de Bourdeaux.*

*TOME PREMIER.*





*A GENÈVE.*

M. DCC. LXXVII.



# PREFACE

*Où est parlé du nom, subject, dessein, & methode de cest œuure.*

IL est requis auant tout œuure, sçauoir que c'est que sagesse, & comment nous entendons la traitter en ce liure, puis qu'il en porte le nom & le tiltre. Or dés l'entrée nous aduertissons, que nous ne prenons icy ce mot subtilement au sens haultain & esleué des Theologiens & Philosophes (qui prennent plaisir à descrire & faire peinture des choses qui n'ont encores esté veuës, & les releuer à telle perfection, que la nature humaine ne s'en trouue capable, que par imagination) pour vne cognoissance parfaicte des choses diuines & humaines, ou bien des premieres & plus hautes causes & ressorts de toutes choses : laquelle reside en l'entendement seul, peut estre sans probité (qui est principalement en la

volonté ) ſans vtilité, vſage, action, ſans compagnée & en ſolitude ; & eſt plus que tres-rare & difficile, c'eſt le ſouverain bien & la perfection de l'entendement humain ; ni au ſens trop court, bas & populaire, pour diſcretion, circonſpection, comportement aduiſé & bien reglé en toutes choſes, qui ſe peut trouuer auec peu de pieté & prud'homie, & regarde plus la compagnée & l'autruy que ſoy-meſme. Mais nous le prenons en ſens plus vniuerſel, commun & humain, comprenant tant la volonté que l'entendement, voire tout l'homme en ſon dedans & ſon dehors, en ſoy ſeul, en compagnée, cognoiſſant & agiſſant. Ainſi nous diſons, que Sageſſe eſt preu de prudence, c'eſt à dire prud'homie auec habilité, probité bien aduiſée. Nous ſçauons que preud'homie ſans prudence eſt ſotte & indiſcrette ; prudence ſans prud'homie n'eſt que fineſſe : ce ſont deux choſes les meilleures & plus excellentes, & les chefs de tout bien ; mais ſeules & ſeparées ſont defaillantes, imparfaictes. La

Sageſſe les accoupple, c'eſt vne droicture & belle compoſition de tout l'homme. Or elle conſiſte en deux choſes ? Bien ſe cognoiſtre & conſtamment eſtre bien reglé & moderé en toutes choſes par toutes choſes ; I'entens non ſeulement les externes, qui apparoiſſent au monde, faicts & dicts : mais premierement & principalement les internes ; penſées, opinions, creances deſquelles ( ou la faute eſt bien grande, & qui enfin ſe deſcouure ) ſourdent les externes. Je dis conſtamment, car les fols par fois contrefont, & ſemblent eſtre bien ſages. Il ſembleroit peut eſtre à aucuns, qu'il ſuffiroit de dire, que la Sageſſe conſiſte à eſtre conſtamment bien reglé & moderé en toutes choſes, ſans y adjouſter bien ſe cognoiſtre : mais je ne ſuis pas de ceſt aduis. Car aduenant que par vne grande bonté, douceur & ſoupleſſe de nature, ou par vne attentiue imitation d'autruy, quelqu'vn ſe comportant moderement en toutes choſes, ignorant cependant & meſcognoiſſant ſoy-meſme, & l'humaine

condition, ce qu'il a & ce qu'il n'a pas, il ne feroit pourtant ſage, veu que ſageſſe n'eſt pas ſans cognoiſſance, ſans diſcours, & ſans eſtude. L'on n'accordera pas, peut eſtre ceſte propoſition, car il ſemble bien que l'on ne peut reglement & conſtamment ſe comporter par tout ſans ſe cognoiſtre; & ſuis de ceſt aduis. Mais je dis, que combien qu'ils aillent inſeparablement enſemble, ſi ne laiſſent ils d'eſtre deux choſes diſtinctes, dont il les faut ſeparement exprimer en la deſcription de ſageſſe, comme ſes deux offices: dont ſe cognoiſtre eſt le premier, & eſt dict le commencement de Sageſſe, Parquoy nous diſons ſage, celuy qui, cognoiſſant bien ce qu'il eſt, ſon bien & ſon mal, combien & juſques où nature l'a eſtrené & fauoriſé, & où elle luy a deffailly, eſtudie par le benefice de la Philoſophie, & par l'effort de la vertu, à corriger & redreſſer ce qu'elle luy a donné de mauuais; reſueiller & roidir ce qui eſt de foible & languiſſant; faire valoir ce qui eſt bon; adjouſter ce qui

defaut : & tant que faire ſe peut la ſecourir : & par tel eſtude ſe regle & conduict bien en toutes choſes.

Suyuant ceſte briefue declaration, noſtre deſſein en ceſt œuure de trois liures, eſt premierement enſeigner l'homme à ſe bien cognoiſtre, & l'humaine condition, le prenant en tout ſens, & regardant à tous viſages; c'eſt au premier liure : puis l'inſtruire à ſe bien regler & moderer en toutes choſes; ce que nous ferons en gros par aduis & moyens generaux & communs au ſecond livre; & particulierement au troiſieme par les quatre vertus morales, ſoubs leſquelles eſt compriſe toute l'inſtruction de la vie humaine; & toutes les parties du deuoir & de l'honeſte. Voylà pourquoy ceſt œuure, qui inſtruict la vie & les mœurs à bien viure & bien mourir, eſt intitulé Sageſſe, comme le noſtre precedent, qui inſtruiſoit à bien croire, a eſté appellé Verité, ou bien les trois Veritez, y ayant trois liures en ceſtuy-cy, comme en celuy

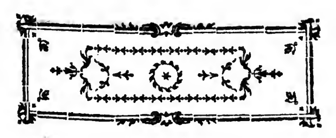
là. I'adjouſte icy deux ou trois mots de bonne foy, l'vn que i'ay queſté par cy par là, & tiré la plus part des materiaux de ceſt ouurage, des meilleurs autheurs qui ont traitté ceſte matiere morale & politique, vraye ſcience de l'homme, tant anciens, ſpecialement Seneque & Plutarque, grands docteurs en icelle, que modernes. C'eſt le recueil d'vne partie de mes eſtudes : la forme & l'ordre ſont à moy. Si je l'ay arrangé & agencé auec jugement & à propos, les Sages en jugeront, car meshuy en ce ſubjeƈt autres ne peuvent eſtre mes juges, & de ceux là volontiers receuray la reprimende : & ce que i'ay prins d'autruy, je l'ay mis en leurs propres termes, ne le pouuant dire mieux qu'eux. Le ſecond que j'ay icy vſé d'vne grande liberté & franchiſe à dire mes aduis, & à heurter les opinions contraires, bien que toutes vulgaires & communement receues, & trop grandes, ce m'ont diƈt aucuns de mes amis : auſquels i'ay reſpondu, que je ne formois icy ou inſ-

truiſois vn homme pour le cloiſtre, mais pour le monde, la vie commune & ciuile; ny ne faiſois icy le Theologien, ny le cathedrant, ou dogmatiſant, ne m'aſſubjettiſſant ſcrupuleuſement à leurs formes, regles, ſtile, ains vſois de la liberté Accademique & Philoſophique. La foibleſſe populaire, & delicateſſe feminine, qui s'offenſe de ceſte hardieſſe & liberté de paroles, eſt indigne d'entendre choſe qui vaille. A la ſuite de cecy, je dis encores, que je traitte & agis icy non pedanteſquement ſelon les regles ordinaires de l'eſcole, ny auec eſtendue de diſcours, & appareil d'eloquence, ou aucun artifice. La Sageſſe, *quæ ſi oculis ipſis cerneretur, mirabiles excitaret amores ſui*, n'a que faire de toutes ces façons, pour ſa recommandation, elle eſt trop noble & glorieuſe : les veritez & propoſitions y ſont eſpeſſes; mais ſouuent toutes ſeches & crues, comme aphoriſmes, ouvertures & ſemences de diſcours. I'y ay parſemé des ſentences Latines, mais courtes, fortes & poëtiques tirées de

tres-bonne part, & qui n'interrompent ny ne troublent le fil du texte Francois. Car je n'ay peu encores eftre induict à trouuer meilleur de tourner toutes telles allegations en Francois (comme aucuns veulent) auec tel defchet & perte de la grâce & energie qu'elles ont en leur naturel & original, qui ne fe peut jamais bien reprefenter en autre langage.

LE CONTENU DU TOME PREMIER.


DE



# DE LA SAGESSE.



## LIVRE PREMIER,

Qui est la cognoissance de Soy, & de l'humaine condition.

*Exhortation a s'estudier & cognoistre.*

### CHAPITRE PREMIER,

*Et præface à tout ce livre premier.*

LE plus excellent & diuin conseil, le meilleur & plus vtile aduertissement de tous, mais le plus mal pratiqué, est de s'estudier & apprendre à se cognoistre ; c'est le fondement de sagesse &

& acheminement à tout bien : folie non pareille que d'estre attentif & diligent à cognoistre toutes autres choses plustost que soy mesme : la vraye science & le vray estude de l'homme, c'est l'homme.

Dieu, nature, les sages, & tout le monde presche l'homme & l'exhorte de faict & de parole, à s'estudier & cognoistre. Dieu eternellement & sans cesse se regarde, se considere & se cognoist. Le monde a toutes ses veuës contrainctes au dedans, & ses yeux ouuerts à se voir & regarder. Autant est obligé & tenu l'homme de s'estudier & cognoistre, comme il luy est naturel de penser, & il est proche à soy-mesme. Nature taille à tous ceste besogne. Le mediter & entretenir ses pensées est chose sur toutes facile, ordinaire, naturelle, la pasture, l'entretien, la vie de l'esprit, *Cuius viuere est cogitare :* Or par où commencera, & puis continuera il à mediter, à s'entretenir plus justement & naturellement que par soy-mesme ? y a il chose qui luy touche de plus pres ? Certes aller ailleurs & s'oublier est chose dénaturée & tres-iniuste. C'est à chascun sa vraye principale vacation, que se penser & bien tenir à soy. Aussi voyons nous que chasque chose pense à soy, s'estudie la premiere, a des limites à ses occupations & desirs. Et toy homme, qui veux embrasser l'vniuers, tout cognoistre, contreroller & juger,

ne te cognois & n'y eſtudies : & ainſi en voulant faire l'habile & le ſcindic de nature, tu demeures le ſeul ſot au monde. Tu es la plus vuide & neceſſiteuſe, la plus vaine & miſerable de toutes, & neantmoins la plus fiere & orgueilleuſe. Parquoy regarde dedans toy, recognois toy, tiens toy à toy ; ton eſprit & ta volonté, qui ſe conſomme ailleurs, ramene le à ſoy meſme. Tu t'oublie, tu te reſpends, & te perds au dehors, tu te trahis & te deſrobes à toy-meſme, tu regardes touſiours deuant toy, ramaſſe toy & t'enferme dedans toy : examine toy, eſpie toy, cognoy toy.

*Noſce teipſum, nec te quæſieris extra.*
*Reſpue quod non es, tecum habita, &*
*Noris quam ſit tibi curta ſupellex.*
*Tute conſule.*
*Te ipſum concute, nunquid vitiorum*
*Inſeuerit olim natura, aut etiam conſuetudo mala.*

Par la cognoiſſance de ſoy l'homme monte & arriue pluſtoſt & mieux à la cognoiſſance de Dieu, que par tout autre choſe, tant pour ce qu'il trouue en ſoy plus de quoy le cognoiſtre, plus de marques & traicts de la diuinité, qu'en tout le reſte, qu'il peuſt cognoiſtre ; que pource qu'il peut mieux ſentir, & ſçauoir ce qui eſt & ſe remue en ſoy, qu'en toute autre choſe. *Formaſti me & poſuiſti ſuper me manum tuam, ideo*

*mirabilis facta est scientia tua 1. tui, ex me :* Dont estoit grauée en lettres d'or sur le frontispice du temple d'Apollon Dieu ( selon les payens) de science & de lumiere, ceste sentence, *Cognois toy*, comm'vne salutation & vn aduertissement de Dieu à tous, leur signifiant que pour auoir accez à la diuinité & entrée en son temple, il se faut cognoistre : qui se mescognoist en doit estre debouté, *si te ignoras ô pulcherrima egredere; & abi post hædos tuos.*

Pour deuenir sage & mener vne vie plus reglée & plus douce, il ne faut point d'instruction d'ailleurs, que de nous. Si nous estions bons Escholiers, nous apprendrions mieux de nous, que de tous les liures. Qui remet en sa memoire & remarque bien l'excez de sa cholere passée, jusques ou ceste fieure l'a emporté, verra mieux beaucoup la laideur de ceste passion, & en aura horreur & hayne plus juste, que de tout ce qu'en dient Aristote & Platon : & ainsi de toutes les autres passions, & de tous les bransles & mouuemens de son ame. Qui se souuiendra de s'estre tant de fois mesconté en son jugement, & de tant de mauuais tours que luy a fait sa memoire, apprendra à ne s'y fier plus. Qui notera combien de fois il luy est aduenu de penser bien tenir & entendre vne chose, jusques à la vouloir pleuuir, & en respondre à autruy & à soy-mesme, & que le temps luy a puis faict

voir du contraire, apprendra à se deffaire de ceste arrogance importune & querelleuse presumption, ennemie capitale de discipline & de verité. Qui remarquera bien tous les maux qu'il a couru, ceux qui l'ont menacé, les legeres occasions, qui l'ont remué d'vn estat en vn autre, combien de repentirs lui sont venus en la teste, se preparera aux mutations futures, & à la recognoissance de sa condition, gardera modestie, se contiendra en son rang, ne heurtera personne, ne troublera rien, n'entreprendra chose, qui passe ses forces : Et voila justice & paix par tout. Bref nous n'auons point de plus beau miroir & de meilleur liure que nous mesmes, si nous y voulions bien estudier comme nous devons, tenant tousiours l'œil ouuert sur nous & nous espiant de pres.

Mais c'est à quoy nous pensons le moins, *nemo in sese tentat descendere.* Dont il aduient que nous donnons mille fois du nais en terre, & retombons tousiours en mesme faute, sans le sentir, ou nous en donner beaucoup. Nous faisons bien les sots à nos despens : les difficultez ne s'apperçoiuent en chasque chose, que par ceux, qui s'y cognoissent : Car encore faut il quelque degré d'intelligence à pouuoir remarquer son ignorance : Il faut pousser à vne porte, pour sçauoir qu'elle nous est close. Ainsi de ce que chascun se voit si resolu & satisfait; & que chascun pense estre suffisamment entendu,

ſignifie que chaſcun n'y entend rien du tout: Car ſi nous nous cognoiſſions bien, nous pouruoyrions bien mieux à nos affaires; Nous aurions honte de nous & noſtre eſtat: & nous rendrions bien autres que ne ſommes. Qui ne cognoiſt ſes defauts, ne ſe foucie de les amender; qui ignore ſes neceſſitez ne ſoucie d'y pouruoir, qui ne ſent ſon mal & ſa miſere, n'aduiſe point aux reparations, & ne court aux remedes, *deprehendas te oportet priuſquam emendes: ſanitatis initium ſentire ſibi opus eſſe remedio.* Et voicy noſtre malheur: car nous penſons toutes choſes aller bien & eſtre en ſeureté. Nous ſommes tant contents de nous meſmes, & ainſi doublement miſerables. Socrate fuſt jugé le plus ſage des hommes, non pour eſtre le plus ſçauant & plus habille, ou pour auoir quelque ſuffiſance par deſſus les autres, mais pour mieux ſe cognoiſtre que les autres, en ſe tenant en ſon rang, faire bien l'homme. Il eſtoit le Roy des hommes, comme on dict que les borgnes ſont rois parmy les aueugles, c'eſt-à-dire doublement priuez de ſens: Car ils ſont de nature foibles & miſerables, & auec ce ils ſont orgueilleux, & ne ſentent pas leur mal. Socrates n'eſtoit que borgne: car eſtant homme comme les autres, foible & miſerable, il le ſçauoit bien, & recognoiſſoit de bonne foy ſa condition, ſe regloit & viuoit ſelon elle. C'eſt ce que vouloit dire la verité à ceux qui pleins de

presumption par moquerie luy ayant dict, nous sommes donc à ton dire aueugles? si vous l'estiez, dict il, c'est-à-dire le pensiez estre, vous y verriez ; mais pource que vous pensez bien y voir, vous demeurez du tout aueugles : Car ceux qui voyent à leur opinion, sont aueugles en verité ; & qui sont aueugles à leur opinion, ils voyent. C'est vne miserable folie à l'homme de se faire beste pour ne se cognoistre pas bien homme, *homo enim cum sis, id fac semper intelligas.* Plusieurs grands pour leur seruir de bride & de regle, ont ordonné, que l'on leur sonnast souuent aux oreilles, qu'ils estoient hommes. O le bel estude, s'il leur entroit dedans le cœur comm'il frape à leur oreille ! le mot des Atheniens à Pompeius le grand, *autant es tu Dieu comme tu te recognois homme*, n'estoit pas trop mal dict, au moins cest estre homme excellent de se bien cognoistre homme.

La cognoissance de soy ( chose tres-difficile & rare, comme se mesconter & tromper tres-facile ) ne s'acquiert pas par autruy, c'est-à-dire par comparaison, mesure, ou exemple d'autruy :

*Plus aliis de te quam tu tibi credere noli.*

moins encore par son dire & son jugement, qui souuent est court à voir, & desloyal ou craintif à parler. Ny par quelque acte singulier, qui sera quelquesfois eschappé sans y avoir

pensé, poussé par quelque nouuelle, rare, & forte occasion, & qui sera plustost vn coup de fortune, ou vne saillie de quelque extraordinaire enthousiasme, qu'vne production vrayement nostre. L'on n'estime pas la grandeur, grosseur, roideur d'vne riuiere, de l'eau qui luy est aduenue par vne subite alluuion & desbordement des prochains torrens & ruisseaux. Vn fait courageux ne conclud pas vn homme vaillant, ny vn œuure de justice l'homme juste : Les circonstances & le vent des occasions & accidents nous emportent & nous changent : & souuent l'on est poussé à bien faire par le vice mesme. Ainsi l'homme est il tres-difficile à cognoistre. Ny aussi par toutes les choses externes & adjacentes au dehors ; offices, dignitez, richesses, noblesses, grace, & applaudissement des grands ou du peuple. Ny par ses desportemens faits en publicq, car comme estant en eschec l'on se tient sur ses gardes, se retient, se contrainct. La crainte, la honte, l'ambition, & autres passions luy font jouër ce personnage, que vous voyez. Pour le bien cognoistre il le faut voir en son priué, & en son à tous les jours. Il est bien souuent tout autre en la maison, qu'en la rue, au palais, en la place ; autre auec ses domestiques qu'auec les estrangers. Sortant de la maison pour aller en publicq, il va jouër vne farce : ne vous arrestez pas là ; ce n'est pas luy, c'est tout vn autre ; vous ne le cognoistriez pas.

La cognoiſſance de ſoy ne s'acquiert point par tous ces quatre moyens, & ne deuons nous y fier; mais par vn vray, long, & aſſidu eſtude de ſoy, vne ſerieuſe & attentifue examination non ſeulement des ſes paroles & actions, mais de ſes penſées plus ſecrettes (leur naiſſance, progrez, durée, repetition) de tout ce qui ſe remuë en ſoy, juſques aux ſonges de nuict, en s'eſpiant de pres, en ſe taſtant ſouuent & à toute heure, preſſant & pinſſant juſques au vif. Car il y a pluſieurs vices en nous cachez, & ne ſe ſentent à faute de force & de moyen, ainſi que le ſerpent venimeux, qui engourdi de froid ſe laiſſe manier ſans danger. Et puis il ne ſuffiſt pas de recognoiſtre ſa faute en deſtail & en indiuidu, & tacher de la reparer; il faut en general recognoiſtre ſa foibleſſe, ſa miſere, & en venir à vne reformation & amandement univerſel.

Or il nous faut eſtudier ſerieuſement en ce liure premier à cognoiſtre l'homme, le prenant en tout ſens, le regardant à tous viſages, luy taſtant le poux, le ſondant juſques au vif, entrant dedans avec la chandelle & l'eſprouuette, fouillant & furettant partous les trous, coings, recoings, deſtours, cachots & ſecrets, & non ſans cauſe: Car c'eſt le plus fin & feinct, le plus couuert & fardé de tous, & preſque incognoiſſable. Nous le conſidererons donc en

cinq manieres representées en ceste table, qui est le sommaire de ce liure.

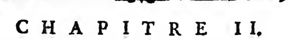
Cinq considerations de l'homme & de l'humaine condition.

- 1. en soy & en gros par
  - sa generale peincture,
  - ses cinq qualitez plus essentielles, qui sont
    - Vanité,
    - Foiblesse,
    - Inconstance,
    - Misere,
    - Presumption.
- 2. Par comparaison de luy avec les bestes.
- 3. par toutes les pieces dont il est composé
  - Corps & ses appartenances.
    - santé, beauté,
    - sens naturels,
    - vestemens.
  - Esprit & ses parties.
    - entendement,
    - raison,
    - imagination,
    - volonté,
    - opinion,
    - passions
- 4. Par sa vie en blot.
- 5. Par les differences qui sont entre les hommes, sçavoir en leurs
  - 1. Naturels,
  - 2. esprits & suffisances,
  - 3. charges & degrez de superiorité & inferiorité,
  - 4. professions & conditions de vie,
  - 5. advantages & desaduantages naturels, aquis, & fotuits.



# PREMIERE CONSIDERATION

## DE L'HOMME EN SOY ET EN GROS.



## CHAPITRE II.

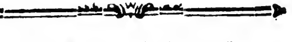
*Generale peincture de l'homme.*

TOUTES les peinctures & descriptions que les sages & ceux, qui ont fort estudié en ceste science humaine ont donné de l'homme, semblent toutes s'accorder & revenir à marquer en l'homme quatre choses, vanité, foiblesse, inconstance, misere, l'appellant despouille du tems, iouët de la fortune, image d'inconstance, exemple, & monstre de foiblesse, trebuchet d'enuie & de misere, longe, fantosme, cendre, vapeur, rosée de matin, fleur incontinent espanouye & fanée, vent, foin, vessie, ombres, fueilles d'arbres emportées par le vent; orde semence en son commencement, esponge d'ordures, & sac de miseres en son milieu, puantise & viande de vers en sa fin, bref la plus calamiteuse & miserable chose du monde. Iob vn des plus suffisans en ceste matiere, tant en

theorique qu'en pratique, l'a fort au long depinct, & apres luy Salomon en leurs liures. Pline pour estre court semble l'avoir bien promptement representé le disant estre le plus miserable, & ensemble le plus orgueilleux de tout ce qui est au monde, *solum ut certum fit nihil esse certi, nec miserius quicquam homine aut superbius.* Par le premier mot (de miserable) il comprend toutes ces precedentes peinctures, & tout ce que les autres ont dit: mais en l'autre (le plus orgueilleux) il touche vn autre grand chef bien important: & semble en ces deux mots auoir tout dit. Ce sont deux choses qui semblent bien se heurter & empescher que misere & orgueil, vanité & presomption: voila vne estrange & monstreuse cousture que l'homme.

D'autant que l'homme est composé de deux pieces fort diuerses, esprit & corps, il est malaisé de le bien descrire entier & en blot. Aucuns rapportent au corps tout ce que l'on peut dire de mauuais de l'homme: le font excellent & l'esleuent par dessus tout pour le regard de l'esprit: mais au contraire, tout ce qu'il y a de mal, non seulement en l'homme, mais au monde, est forgé & produict par l'esprit: & y a bien plus de vanité, inconstance, misere, presomption en l'esprit, dont Democrite appelle cest esprit vn monde caché de miseres, & Plutarque le prouue bien par vn liure expres, & de ce subject. Or ceste premiere generale

consideration de l'homme, qui est en soy & en gros, sera en ces cinq poincts, vanité, foiblesse, inconstance, misere, presomption, qui sont ses plus naturelles & uniuerselles qualitez : mais les deux dernieres le touchent plus au vif. Au reste il y a des choses communes à plusieurs des cinq, que l'on ne sait bien, à laquelle l'attribuer plustost & specialement la foiblesse & la misere.



## CHAPITRE III.

### I. *Vanité.*

LA vanité est la plus essentielle & propre qualité de l'humaine nature. Il n'y a point d'autre chose en l'homme, soit malice, malheur, inconstance, irresolution ( & de tout cela y en a tousjours à foison ) tant comme de vile inanité, sottise & ridicule vanité. Dont rencontroit mieux Democrite se riant & mocquant par desdain de l'humaine condition, qu'Heraclite qui ploroit & s'en donnoit peine, par où il tesmoignoit d'en faire compte & estime : Et Diogenes qui donnoit du nais, que Tymon le hayneux & fuiard des hommes. Pindare l'a exprimé plus au vif, que tout autre, par les deux plus vaines choses du monde, l'appellant

ſonge de l'ombre. C'eſt ce qui a pouſſé les ſages à vn ſi grand meſpris des hommes, dont leur eſtant parlé de quelque grand deſſein & belle entreprinſe, la iugeans telle, ſouloient dire, que le monde ne valoit pas, que l'on ſe miſt en peine pour luy (ainſi reſpondit Statilius à Brutus luy parlant de la conſpiration contre Cæſar) que le ſage ne doit rien faire que pour ſoy, que ce n'eſt raiſon que les ſages & la ſageſſe ſe mettent en danger pour les ſots.

Ceſte vanité ſe demonſtre & teſmoigne en pluſieurs manieres, premierement en nos penſées & entretiens priuez, qui ſont bien ſouuent plus que vains, friuoles, & ridicules: auſquels toutesfois nous conſommons grand temps, & ne le ſentons point. Nous y entrons, y ſeiournons, & en ſortons inſenſiblement, qui eſt bien double vanité, & grande inaduertence de ſoy. L'un ſe promenant en vne ſalle regarde à compaſſer ſes pas d'vne certaine façon ſur les carreaux ou tables du plancher: Ceſt autre diſcourt en ſon eſprit longuement & auec attention comment il ſe comporteroit s'il eſtoit Roy, Pape ou autre choſe, qu'il ſait ne pouuoir iamais eſtre: ainſi ſe paiſt de vent, & encore de moins, car de choſe qui n'eſt & ne ſera point: Ceſtui-cy ſonge fort comment il compoſera ſon corps, ſes contenances, ſon maintien, ſes paroles d'vne façon affectée, & ſe plaiſt à le faire, comme de choſe qui luy ſied.

ford bien, & à quoy tous doiuent prendre plaisir. Et quelle vanité & sotte inanité en nos desirs & souhaits, d'où naissent les creances, & esperances encores plus vaines, & tout cecy n'aduient pas seulement lors que n'auons rien à faire, & que sommes engourdis d'oisiueté, mais souuent au milieu & plus fort des affaires : Tant est naturelle & puissante la vanité, qu'elle nous desrobe & nous arrache des mains de la verité, solidité & substance des choses, pour nous mettre au vent & au rien.

Mais la plus sotte vanité de toutes est ce soin penible de qui se fera icy, apres qu'en seront partis. Nous estendons nos desirs & affections au dela de nous & de nostre estre ; voulons pouruoir à nous estre fait des choses lors que ne serons plus. Nous desirons estre louëz apres nostre mort ; quelle plus grande vanité ? Ce n'est pas ambition, comme l'on pourroit penser, qui est vn desir d'honneur sensible & perceptible ; Si ceste louange de nostre nom peut accommoder & seruir en quelque chose à nos enfans, parens, & amis suruiuans, bien soit, il y a de l'vtilité. Mais desirer comme bien vne chose qui ne nous touchera point, & dont n'en sentirons rien, c'est pure vanité, comme de ceux qui craignent que leurs femmes se marient apres leur decez, desirent auec grande passion qu'elles demeurent vefues, & l'acheptent bien chere-

ment en leurs teſtamens, leur laiſſans vne grande partie de leurs biens à cette condition. Quelle folle vanité, & quelquefois iniuſtice? c'eſt bien au rebours de ces grands hommes du temps paſſé, qui mourans exhortoient leurs femmes à ſe marier toſt, & engendrer des enfans à la republique. D'autres ordonnent que pour l'amour d'eux on porte telle & telle choſe ſur ſoy, ou que l'on face telle choſe à leur corps mort : nous conſentons peut eſtre d'eſchaper à la vie, mais non à la vanité.

Voicy vne autre vanité, nous ne viuons que par relation à autruy : nous ne nous ſoucions pas tant quels nous ſoyons en nous, en effet & en verité, comme quels nous ſoyons en la cognoiſſance publique ; tellement que nous nous defraudons ſouuent, & nous priuons de nos commoditez & biens, & nous gehennons pour former les apparences à l'opinion commune. Cecy eſt vray, non ſeulement aux choſes externes, & du corps, & en la deſpence & emploitte de nos moyens, mais encore aux biens de l'eſprit, qui nous ſemblent eſtre ſans fruict, s'il ne ſe produiſent à la veuë & approbation eſtrangere, & ſi les autres n'en iouiſſent.

Noſtre vanité n'eſt pas ſeulement aux ſimples penſées, deſirs, diſcours ; mais encore elle agite ſecouë & tourmente & l'eſprit & le corps : ſouuent les hommes ſe remuent & ſe tourmentent plus pour des choſes legeres & de

neant, que pour des grandes & importantes.

Noſtre ame eſt ſouvent agitée par de petites fantaſies, ſonges, ombres & reueries ſans corps & ſans ſubieƈt, elle s'embroüille & ſe trouble de cholere, deſpit, triſteſſe, ioye, faiſant des chaſteaux en Eſpagne. Le ſouuenir d'vn adieu, d'vne aƈtion & grace particuliere nous frappe & afflige plus, que tout le diſcours de la choſe importante. Le ſon des noms & de certains mots prononcez piteuſement, voire des ſouſpirs & exclamations nous penetre juſques au vif, comme ſçauent & praƈtiquent bien les harengueurs, affronteurs, & vendeurs de vent & de fumée. Et ce vent ſurprend & emporte quelquefois les plus fermes & aſſeurez, s'ils ne ſe tiennent ſur leur garde, tant eſt puiſſante la vanité ſur l'homme. Et non ſeulement les choſes petites & legeres nous ſecouent & agitent : mais encores les fauſſetez & impoſtures, & que nous ſçauons telles ( choſe eſtrange ) de façon que nous prenons plaiſir à nous piper nous-meſmes à eſcient, nous paiſtre de fauſſeté & de rien ( *ad fallendum noſmetipſos ingenioſiſſimi ſumus* ) teſmoins ceux qui pleurent & s'affligent à ouir des contes, & à voir des Tragedies, qu'ils ſavent eſtre inventées & faiƈtes à plaiſir, & ſouuent des fables, qui ne furent iamais : diray-ie encore, de tel qui eſt coiffé & meurt apres vne, qu'il ſçait eſtre laide, vieille, ſoüillée, & ne l'aimer point, mais

pource qu'elle eſt bien peincte & plaſtrée , ou caqueterelle , ou fardée d'autre impoſture , laquelle il ſçait & recognoiſt tout au long & au vray.

Venons du particulier de chacun à la vie commune , pour voir combien la vanité eſt attachée à la nature humaine , & non ſeulement vn vice priué & perſonnel. Quelle vanité & perte de tems aux viſites , ſalutations , accueils & entretiens mutuels , aux offices de courtoiſie, harangues, ceremonies , aux offres, promeſſes, loüanges ? Combien d'hyperboles d'hypocriſie , de fauſſeté d'impoſture au veu & ſceu de tous , de qui les donne , qui les reçoit , & qui les oyt , tellement que c'eſt vn marché & complot faict enſemble de ſe mocquer , mentir & piper les vns les autres. Et faut que celuy-la , qui ſçait que l'on luy ment impudemment , diſe grand mercy : & ceſtui-cy , qui ſçait que l'autre ne l'en croit pas , tienne bonne mine effrontée , s'attendant & ſe guettant l'vn l'autre , qui commenſera , qui finira , bien que tous deux voudroyent eſtre retirez. Combien ſouffre l'on d'incommodité ? l'on endure le ſerain , le chaud , le froid ? l'on trouble ſon repos , ſa vie pour ces vanitez courtiſanes : & laiſſe on affaires de poids pour du vent? Nous ſommes vains aux deſpans de noſtre aiſe , voire de noſtre ſanté & de noſtre vie. L'accident & tres-leger foule aux pieds la ſubſtance , & le vent emporte le corps,

tant l'on eſt eſclaue de la vanité : & qui feroit autrement feroit tenu pour vn ſot & mal entendant ſon monde : c'eſt habileté de bien louër ceſte farce & ſottiſe de n'eſtre pas vain. Eſtans venus aux propos & deuis familiers, combien de vains & inutiles, faux, fabuleux, controuuez (ſans dire les meſchans & pernicieux qui ne ſont de ce conte) combien de vanteries & de vaines jactances ? L'on cherche & ſe plait-on tant à parler de ſoy, & de ce qui eſt ſien, ſi l'on croit avoir faict ou dict, ou poſſeder quelque choſe, que l'on eſtime, l'on n'eſt point à ſon aiſe, que l'on ne le face ſçauoir ou ſentir aux autres. A la premiere commodité l'on la conte, l'on la faict valoir, l'on l'encheriſt, voire l'on n'attend pas la commodité, l'on la cherche induſtrieuſement. Dequoy que lon parle, nous nous y meſlons tousiours, auec quelque auantage : nous voulons que l'on nous ſente, que l'on nous eſtime, & tout ce que nous eſtimons.

Mais pour monſtrer encores mieux combien l'inanité a de credit & d'empire ſur la nature humaine, ſouuenons nous que les plus grands remuemens du monde, les plus generales & effroyables agitations des eſtats & des empires, armées, batailles, meurtres, proces & querelles ont leurs cauſes bien legeres, ridicules, & vaines, teſmoins les guerres de Troye & de Grece, de Sylla &

Marius, d'où sont ensuiuies celles de Cæsar, Pompée, Auguste & Antoine. Les Poëtes ont bien signifié cela, qui ont mis pour vne pomme la Grece & l'Asie à feu & à sang: les premiers ressorts & motifs sont de neant, puis ils groississent, tesmoins de la vanité & folie humaine. Souuent l'accident faict plus que le principal, les circonstances menuës piquent & touchent plus viuement, que le gros de la chose, & le subiect mesme. La robe de Cæsar troubla plus Rome, que ne fist sa mort, & les vingt & deux coups du poignard qui luy furent donnez.

Finalement la couronne & la perfection de la vanité de l'homme se monstre en ce qu'il cherche, se plaist, & met sa felicité en des biens vains & friuoles, sans lesquels il peust bien & commodement viure: & ne se soucie pas comme il faut des vrays & essentiels, son cas n'est que vent; tout son bien n'est qu'en opinion & en songe: il n'y a rien de pareil ailleurs. Dieu a tous biens en essence, & les maux en intelligence; l'homme au contraire possede ses biens par fantasie, & les maux en essence. Les bestes ne se contentent, ny ne se paissent d'opinions & de fantasies, mais de ce qui est present, palpable & en verité. La vanité a esté donnée à l'homme en partage: il court, il bruict, il meurt, il fuit, il chasse, il prend vne

ombre, il adore le vent. Vn festu est le gaing de son iour.



## CHAPITRE IV.

### I I. Foiblesse.

VOICY le second chef de la confidération & cognoissance humaine ; comment la vanité seroit-elle autre que foible & fresle ? Ceste foiblesse est bien confessée & aduouée de tous, qui en comptent plusieurs choses aisées à apperceuoir de tous : mais n'est pas remarquée telles ny ès choses qu'il faut, comme sont celles, où il semble estre plus fort & moins foible, au desir, au iouir, & vser des choses qu'il a, & qu'il tient, à tout bien & mal : bref celles où il se glorifie, en quoy il pense se preualoir & estre quelque chose, sont les vrays tesmoings de sa foiblesse; voyons cecy mieux par le menu.

Premierement au desirer, l'homme ne peut assoir son contentement en aucune chose, & par desir mesme & imagination. Il est hors nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut, quoy que nous ayons desiré, & qu'il nous aduienne ? il ne nous satisfaict point, & allons beants apres les choses incognuës & aduenir,

d'autant que les presentes ne nous saoulent point, & estimons plus les absentes. Que l'on baille à l'homme la carte blanche, que l'on le mette à mesme de choisir, tailler, & prescrire, il est hors de sa puissance de le faire tellement, qu'il ne s'en desdise bien tost, enquoy il ne trouue à redire, & ne vueille adiouster, oster, ou changer; il desire ce qu'il ne sçauroit dire. Au bout du compte rien ne le contente, se fasche & s'ennuye de soy-mesme.

Sa foiblesse est encore plus grande au iouir & vser des choses, & ce en plusieurs manieres; premierement en ce qu'il ne peust manier & se seruir d'aucune chose en sa pureté & simplicité naturelle. Il les faut desguiser, alterer, & corrompre pour l'accommoder à nostre main : les elemens, les metaux, & toutes choses en leur naturel ne sont propres à nostre vsage; les biens, les voluptez & plaisirs ne se peuuent laisser iouir sans meslange de mal & d'incommodité, *medio de fonte leporum surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.* L'extreme volupté a vn air de gemissement & de plainéte, estant venuë à sa perfection c'est foiblesse, defaillance, langueur : vn extreme & plein contentement à plus de seuerité rassise, que de gayeté enioüée : *Ipsa felicitas se nisi temperat, premit?* D'ou disoit vn Ancien, que Dieu

nous vend tous les biens, qu'il nous enuoye. c'eſt à dire, qu'il ne nous en donne aucun pur, que nous ne l'achetions au poids de quelque mal. Auſſi la triſteſſe n'eſt point pure & ſans quelque alliage de plaiſir, *labor voluptaſque diſſimilima natura, ſocietate quadam naturali inter ſe ſunt iuncta, eſt quædam flere voluptas.* Ainſi toutes choſes en ce monde ſont mixtionnées & deſtrempées auec leur contraire : les mouuemens & plis du viſage qui ſeruent au rire, ſeruent auſſi au pleurer, comme les peinctres nous apprennent. Et nous voyons que l'extremité du rire ſe meſle aux larmes. Il n'y a point de bonté en nous, qu'il n'y aye quelque teincture vicieuſe, comme ſe dira tantoſt en ſon lieu. Il n'y a auſſi aucun mal ſans quelque bien : *nullum ſine authoramento malum eſt.* Touſiours à quelque choſe ſert malheur, nul mal ſans bien, nul bien ſans mal en l'homme ; tout eſt meſlé, rien de pur en nos mains. Secondement tout ce qui nous aduient, nous le prenons & en iouiſſons de mauuaiſe main, noſtre gouſt eſt irrëſolu & incertain : Il ne ſçait rien tenir ny ioüir de bonne façon ; De la eſt venue la queſtion interminable du ſouuerain bien. Les choſes meilleures ſouuent en nos mains par noſtre foibleſſe, vice, & inſuffiſance s'empirent, ſe corrompent, deuiennent à rien ; nous ſont inutiles, voire quelquefois contraires & dommageables.

Mais la foiblesse humaine se monstre richement au bien & au mal, en la vertu & au vice, c'est que l'homme ne peust estre, quand bien il voudroit, du tout bon ny du tout meschant. Il est impuissant à tout. Sur ce propos considerons trois poincts, le premier est, que l'on ne peut faire tout bien, ny exercer toute vertu, d'autant que plusieurs vertus sont incompatibles, & ne peuuent demeurer ensemble, comme la continence filiale & viduale, qui sont entierement differentes, le cœlibat & le mariage, estans les deux seconds estats de viduité & de mariage bien plus penibles & affaireux, & ayans plus de difficulté & de vertu, que les deux premiers de filiage & de cœlibat: qui ont aussi plus de pureté, de grace, & d'aisance. La constance qui est en la pauureté, indigence, aduersité, & celle qui est en l'abondance & prosperité, la patience de mendicité & la liberalité. Cecy est encore plus vray dès vices, qui sont opposites les vnes aux autres.

Le second est que bien souuent l'on ne peust accomplir ce qui est d'vne vertu, sans le hurt & offence d'vne autre vertu, ou d'elle mesme, d'autant qu'elles s'entre-empeschent: d'ou vient que l'on ne peut satisfaire à l'vne qu'aux despens de l'autre. C'est tousiours descouurir vn autel pour en couurir un autre, tant est courte & foible toute la suffisance

humaine,

humaine, qu'elle ne peut bailler ny receuoir vn reglement certain, vniuersel, & constant à estre homme de bien : & ne peut si bien aduiser & pouruoir que les moyens de bien faire ne s'entr'empeschent souuent. La charité & la iustice se contredisent : si ie recontre mon parent & amy en la guerre de contraire party, par iustice ie le doibs tuer, par charité l'espargner & sauuer. Si vn homme est blessé à la mort où n'y aye aucun remede, & n'y reste qu'un languir tres-douloureux, c'est œuure de charité de l'acheuer, mais qui seroit puny par iustice : voire estre trouué pres de luy en lieu escarté, ou y a doute du meurtrier, bien que ce soit pour luy faire office d'humanité, est tres-dangereux : & n'y peut aller de moins que d'estre trauaillé par la iustice, pour respondre de cest accident, dont l'on est innocent. Et voila comment la iustice non seulement heurte la charité, mais elle mesme s'entraue & s'empesche, *summum ius summa iniuria.*

Le troisieme plus notable de tous, l'on est contrainct souuent de se seruir & vser de mauuais moyens, pour euiter & sortir d'vn plus grand mal, ou pour paruenir à vne bonne fin, tellement qu'il faut quelquefois legitimer & authoriser non seulement les choses, qui ne sont point bonnes, mais encores les mauuaises, comme si pour estre bon, il

falloit eſtre vn peu meſchant. Et cecy ſe void non ſeulement au faict de la police & de la iuſtice : mais encores en la religion, qui monſtre bien que toute la couſture & conduite humaine eſt baſtie & faicte de pieces maladiſues.

En la police, combien de choſes mauvaiſes permiſes & en vſage public, non ſeulement par conniuence ou permiſſion, mais encore par approbation des loix ? comme ſe dira apres en ſon lieu, *ex ſenatuſconſultis & plebiſcitis ſcelera exercentur.* Pour deſcharger vn eſtat & republique de trop de gent, ou de gents boüillants à la guerre, qu'elle ne peut plus porter, comme vn corps replet de mauuaiſes ou trop d'humeurs, l'on les enuoye ailleurs, s'accommoder aux deſpens d'autruy, comme les François, Lombards, Goths, Vandales, Tartares, Turcs : pour éviter vne guerre ciuile l'on en entretient vne eſtrangere. Pour inſtruire à temperance, Licurgus faiſoit enyurer les Ilotes ſerfs, pour par ce desbordement faire prendre horreur de ce vice. Les Romains pour dreſſer le peuple à la vaillance & meſpris des dangers & de la mort, dreſſoyent les ſpectacles furieux des gladiateurs & eſcrimeurs à outrance. Ce qu'ils firent au commencement des criminels, puis des ſerfs innocens, enfin des libres qui ſe donnoyent à cela ; les bourdeaux aux grandes

villes, les vſures, les diuorces en la loy de Moyſe, & pluſieurs autres nations & religions, permis pour éuiter de plus grands maux.

En la iuſtice, laquelle ne peut ſubſiſter & eſtre en exercice ſans quelque meſlange d'iniuſtice, non ſeulement la commutatiue, cela n'eſt pas eſtrange, il eſt aucunement neceſſaire & ne ſçauroit on viure, & trafiquer enſemble, ſans læſion, offence, & dommage mutuel, & les loix permettent de ſe tromper au deſſoubs la moitié de iuſte pris : mais la diſtributiue, comme elle meſme confeſſe, *ſummum ius ſumma iniuria : & omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra ſingulos utilitate publica rependitur.* Platon permet & le ſtile eſt tel en pluſieurs endroits d'attirer par fraudes & fauſſes eſperances de faueur ou pardon le criminel à deſcouurir ſon faict. C'eſt par iniuſtice, piperie, & impudence vouloir arriuer à la iuſtice. Et que dirons nous de l'inuention des gehennes, qui eſt pluſtoſt vn eſſay de patience, que de verité? Car celuy, qui les peut ſouffrir, & ne les peut ſouffrir, cachera la verité. Pourquoy la douleur fera-elle pluſtoſt dire ce qui eſt, que ce qui n'eſt pas? ſi l'on penſe que l'innocent eſt aſſez patient pour ſupporter les tourments, & pourquoy ne le fera celuy qui eſt coulpable, eſtant queſtion de ſauuer ſa vie? Pour excuſe

on dict que la torture estonne le coulpable, l'affoiblit, & luy fait confesser sa fausseté; & au rebours fortifie l'innocent: mais il s'est tant souuent veu le contraire, cecy est captieux, & à dire vray vn poure moyen, plein d'incertitude & de doubte. Que ne diroit & ne feroit-on pour fuir à telles douleurs? *etenim innocentes mentiri cogit dolor*, tellement qu'il aduient que le iuge, qui donne la gehenne, afin de ne faire mourir l'innocent, il le fait mourir & innocent & gehenné. Mille & mille ont chargé leurs testes de fausses accusations: mais au bout du conte est ce pas grande iniustice & cruauté de tourmenter & rompre vn homme, de la faute duquel on doute encore? Pour ne le tuer sans occasion, l'on luy fait pire que le tuer: s'il est innocent & supporte la peine, quelle raison luy est-il faicte du tourment iniuste? Il sera absous, grand mercy. Mais quoy c'est le moins mal que la foiblesse humaine aye peu inuenter: toutesfois n'est pas en practique par tout. Il semble que commettre au combat les parties, quand l'on ne peut descouurir la verité (moyen condamné par la Chrestienté, & iadis fort en vsage) soit moins iniuste & cruel.

En la Religion, les plus grandes & solemnelles actions sont marques honteuses & remedes aux maladies humaines. Les sacrifices

qui ont eſté anciennement en ſi grande reuerence par tout le monde vniuerſel, voire en la religion Iudaique, & encore ſont en vſage en pluſieurs endroicts du monde, non ſeulement des beſtes, mais encore des hommes viuans, voire des innocens: Quelle plus grande rage & manie peut entrer en l'imagination, que de penſer appaiſer & gratifier Dieu par le maſſacre & ſang des beſtes? *non ſanguine colendus Deus; quæ enim ex trucidatione immerentium voluptas eſt?* Quelle folie de penſer faire ſeruice à Dieu en luy donnant & preſentant, & non pluſtoſt en luy demandant & implorant? Car c'eſt grandeur de donner & non de prendre. Certes les ſacrifices eſtoient ordonnez en la loy de Moyſe, non pource que Dieu prinſt plaiſir, ou que ce fuſt choſe par aucune raiſon bonne de ſoy, *ſi voluiſſes ſacrificium dediſſem, utique holocauſtis non delectaberis, ſacrificium & oblationem noluiſti, holocauſtum pro peccato non poſtulaſti;* mais pour s'accommoder à la foibleſſe humaine: car il eſt permis de folier auec les petits enfans. La pénitence eſt la choſe la plus recommandée, & des principales de la religion; mais qui preſuppoſe peché, & eſt remede contre iceluy, ſans lequel ce ſeroit de ſoy choſe mauuaiſe: car le repentir, la triſteſſe, & affliction d'eſprit eſt mal. Le iurement de meſme, cauſé par l'infidelité & meſfiance humaine, & remede contre icelle, ce ſont tous biens non

de ſoy, mais comme remedes aux maux. Ce ſont biens pource qu'ils ſont vtiles & neceſſaires, & non au rebours. Ce ſont biens comme l'eſternuement & la medecine, bons ſignes venans de mauuaiſe gariſon de maux : ce ſont biens, mais tels qu'il ſeroit beaucoup meilleur qu'il n'y en euſt jamais, & qu'il n'en fuſt point beſoin.

Si l'homme eſt foible à la vertu, comme il vient d'eſtre montré, il l'eſt encore plus à la verité. C'eſt choſe eſtrange, l'homme deſire naturellement ſçauoir la verité, & pour y paruenir remuë toute choſe : neantmoins il ne la peut ſouffrir ; quand elle ſe preſente, ſon eſclair l'eſtonne, ſon eſclat l'atterre, ce n'eſt point de ſa faute, car elle eſt tres-belle, tres-amiable & tres-conuenable à l'homme, & peut-on d'elle dire encore mieux, que de la vertu & ſageſſe : que ſi elle ſe pouuoit bien voir, elle rauiroit & embraſeroit tout le monde en ſon amour. Mais c'eſt la foibleſſe de l'homme qui ne peut receuoir & porter vne telle ſplendeur, voire elle l'offenſe. Et celuy qui la luy preſente eſt ſouuent tenu pour ennemy, *veritas odium parit.* C'eſt acte d'hoſtilité que de luy montrer ce qu'il ayme & cherche tant. L'homme eſt fort à deſirer, & foible à receuoir. Les deux principaux moyens qu'il employe, pour paruenir à la cognoiſſance de la verité, ſont la raiſon & l'experience. Or tous deux ſont ſi foi-

bles & incertains (bien que l'experience beaucoup plus) que n'en pouuons rien tirer de certain. La raiſon a tant de formes, eſt tant ployable, ondoyante, comme ſera dit amplement en ſon lieu. L'experience n'en a pas moins, les euenemens ſont touſiours diſſemblables. Il n'y a rien ſi vniuerſel en la nature, que la diuerſité, rien ſi rare & difficile, voire quaſi impoſſible, que la ſimilitude. Et ſi l'on ne peut remarquer la diſſemblance, c'eſt ignorance & foibleſſe. Ce qui s'entend de parfaicte & entiere ſemblance & diſſemblance. Car à vray dire tous les deux ſont par tout : il n'y a choſe aucune qui ſoit entierement ſemblable & diſſemblable à vne autre. C'eſt un ingenieux meſlange de nature.

Tout ce que deſſus monſtre combien eſt grande la foibleſſe humaine au bien, à la vertu & à la verité : mais qui eſt plus eſtrange, elle eſt auſſi grande au mal. Car voulant eſtre meſchant, encore ne le peut-il eſtre du tout, & n'y laiſſer rien à faire. Il y a touſiours quelque remords, & craintifue conſideration, qui ramolit & relaſche la volonté, & reſerue encores quelque choſe à faire : ce qui a cauſé à pluſieurs leur ruine, bien qu'ils euſſent projetté là deſſus leur ſalut. C'eſt foibleſſe & ſottiſe, dont eſt venu le prouerbe à leurs deſpens, *Qu'il ne faut iamais folier à demy.*

Remarquons encore pluſieurs autres effects

& tesmoignages de la foiblesse humaine. C'est foiblesse & relatiue de n'oser, ny pouuoir reprendre autruy ni estre reprins volontiers ; qui est foible ou courageux en l'un, l'est aussi en l'autre. Or c'est vne grande delicatesse se priuer, ou autrui d'vn si grand fruict, pour vne si legere & superficielle piqueure, qui ne fait que toucher & pinsser l'oreille. A ce pareil est voisin cet autre de ne pouuoir refuser auec raison, ny aussi reçeuoir & souffrir doucement un refus.

Aux fausses accusations & mauuais soupçons qui courent & se font hors iustice, il se trouue double finesse, l'vne qui est aux interessez, accusez & soupçonnez, c'est de se iustifier & excuser trop facilement, soigneusement & quasi ambitieusement. *Mendax infamia terret quem nisi mendosum ?* C'est trahir son innocence, mettre sa conscience & son droict en compromis & en arbitrage, que de plaider ainsi, *perspicuitas argumentatione eleuatur*. Socrate en iustice mesmes ne le voulust faire ny par soy ny par autruy, refusant d'employer le beau plaider du grand Lysias, & aima mieux mourir. L'autre est au cas contraire, c'est quand l'accusé & preuenu courageux ne se soucie de s'excuser ou justifier, parce qu'il mesprise l'accusation & l'accusant comme indignes de responce & justification, & ne se veut faire ce tort d'entrer en telle lice, practiqué par les hommes genereux, par Scipion

ſur tous pluſieurs fois d'vne fermeté merueilleuſe : lors les autres s'en offenſent ou eſtimans cela trop grande confidence & orgueil, & ſe picquans de ce qu'il ſent trop ſon innocence & ne ſe deſmet pas, ou bien imputans ce ſilence & meſpris à faute de cœur, deſfiance de droict, impuiſſance de ſe juſtifier. O foible humanité, que l'accuſé ou ſoupçonné ſe defende ou ne ſe defende, c'eſt foibleſſe & laſcheté. Nous lui deſirons du courage à ne s'excuſer, & quand il l'a, nous ſommes foibles à nous en offenſer.

Vn autre argument de foibleſſe eſt de s'aſubjectir & acoquiner à vne certaine façon de viure particuliere, c'eſt molleſſe poltrone, & delicateſſe indigne d'un honneſte homme, qui nous rend incommodes & deſagreables en conuerſation, & tendres au mal, au cas qu'il faille changer de maniere de faire. C'eſt auſſi honte de n'oſer ou laiſſer par impuiſſance à faire ce que l'on voit faire à ſes compagnons. Il faut que telles gens s'aillent cacher & viure en leur foyer : la plus belle façon eſt d'eſtre ſouple & ployable à tout, & à l'excez meſmes ſi beſoin eſt, pouuoir oſer & ſçauoir faire toutes choſes, & ne faire que les bonnes. Il fait bon prendre des reigles, mais non s'y aſſeruir.

Il ſemble appartenir à foibleſſe & eſtre vne grande ſottiſe populaire de courir apres les exemples eſtrangers & ſcholaſtiques, apres

les allegations, ne faire estat que des tesmoignages imprimez, ne croire les hommes s'ils ne sont en liure ny verité si elle n'est vieille. Selon cela les sottises si elles sont en moule, elles sont en credit & en dignité. Or il s'y fait tous les jours deuant nous des choses, que si nous auions l'esprit & la suffisance de les bien recueillir, esplucher, juger viuement & trouuer leur jour, nous en formerions des miracles & merueilleux exemples, qui ne cedent en rien à ceux du temps passé, que nous admirons tant, & les admirons, pource qu'ils sont vieux & sont escrits.

Encores un tesmoignage de foiblesse est que l'homme n'est capable que des choses mediocres, & ne peut souffrir les extremitez. Car si elles sont petites & en leur monstre viles, il les desprise & desdaigne comme indignes, & s'offense de les considerer : si elles sont fort grandes & esclatantes, il les redoute, les admire, & s'en scandalise. Le premier touche principalement les grands & subtils, le second se trouue aux plus foibles.

Elle se monstre aussi bien clairement à l'oüie, vuë & au coup subit des choses nouuelles & inopinées qui nous surprennent & saisissent à l'impourueu : car elles nous estonnent si fort, qu'elles nous ostent les sens & la parole, *diriguit visu in medio, calor ossa reliquit, labitur & longo vix tandem tempore fatur*, quelquefois

la vie mesmes : soient elles bonnes, tesmoin la Dame Romaine, qui mourut d'aise voyant son fils retourné de la desroute, Sophocles & Denis le tyran; soient mauuaises, comme Diodorus, qui mourut sur le champ de honte, pour ne pouuoir desueloper vn argument.

Encores cestui cy, mais qui sera double, & de deux façons contraires. Les vns cedent & sont vaincus par les larmes & humbles supplications d'autruy, & se piquent du courage de la brauerie, les autres au rebours ne s'esmeuuent par toutes les submissions & plaintes, & se laissent gagner à la constance & resolution. Il n'y a point de doute, que le premier ne vienne de foiblesse : aussi se trouve-il volontiers ès ames molles & vulgaires. Mais le second n'est sans difficulté, & se trouue en toute sorte de gens. Il semble que se rendre à la vertu & à vne vigueur masle & genereuse, est d'ame forte aussi & genereuse : Et il est vray, s'il se fait par estimation & reverence de la vertu, comme fit Scanderberch receuant en grace vn soldat pour l'auoir veu prendre party de se defendre contre luy, Pompeius pardonnant à la ville des Mammertins en consideration de la vertu du citoyen Zenon, l'Empereur Conrad pardonnant au Duc de Bauieres & autres hommes assiegez, pour la magnanimité des femmes, qui les luy desroboient & emportoient sur

leurs teftes. Mais ſi c'eſt par eſtonnement & effray de ſon clat, comme le peuple Thebain qui perdit le cœur oyant Epaminondas accuſé raconter ſes beaux faicts & luy reprocher auec fierté ſon ingratitude, c'eſt foibleſſe & lacheté: le faict d'Alexandre meſpriſant la braue reſolution de Betis prins auec la ville de Gaza où il commandoit, ne fut de foibleſſe ny de courage, mais de colere, laquelle en luy ne receuoit bride ny moderation aucune.

## CHAPITRE V.

### III. *Inconſtance.*

L'HOMME eſt vn ſubject merueilleuſement diuers & ondoyant, ſur lequel il eſt tres-mal aiſé d'y aſſeoir jugement aſſeuré, jugement, dis-ie, vniuerſel & entier, à cauſe de la grande contrarieté & diſſonance des pieces de noſtre vie. La pluſpart de nos actions ne ſont que faillies & bouttées pouſſées par quelques occaſions: ce ne ſont que pieces rapportées. L'irreſolution d'vne part, puis l'inconſtance & l'inſtabilité eſt le plus commun & apparent vice de la nature humaine. Certes nos actions ſe contrediſent ſouuent de ſi eſtrange façon, qu'il ſemble impoſſible

qu'elles soyent parties de mesme boutique. Nous allons apres les inclinations de nostre appetit, & selon que le vent des occasions nous emporte, non selon la raison, *at nil potest esse æquabile, quod non à certa ratione proficiscatur.* Aussi nos esprits & nos humeurs se meuuent auec les mouuements du temps, *tales sunt hominum mentes, quali pater ipse Iupiter auctifero lustrauit lampade terras.* La vie est vn mouuement inegal, irregulier, multiforme. Enfin nous nous remuons & troublons nous mesmes par l'instabilité de nostre posture. *Nemo non quotidie consilium mutat & votum: modo vxorem vult, modo amicam; modo regnare vult, modo non est eo officiosior servus; nunc pecuniam spargit, nunc rapit; modo frugi videtur & grauis, modo prodigus & vanus: mutamus subinde personam.*

*Quod petit, spernit, repetit quod nuper omisit.*
*Æstuat, & vitæ disconuenit ordine toto.*

L'homme est l'animal de tous le plus difficile à sonder & cognoistre: car c'est le plus double & contrefait, le plus couuert & artificiel, & y a chez luy tant de cabinets & d'arriereboutiques, dont il sort tantost homme, tantost satyre; tant de souspirails, dont il souffle tantost le chaud, tantost le froid, & d'où il sort tant de fumée. Tout son bransler & mouuoir n'est qu'vn cours perpetuel d'er-

reurs : le matin naiſtre, le ſoir mourir; tantoſt aux ceps, tantoſt en liberté; tantoſt vn Dieu, tantoſt vne mouche. Il rit & pleure d'vne meſme choſe. Il eſt content & mal content. Il veut, & ne ſçait enfin ce qu'il veut.

## CHAPITRE. VI.

### I V. Miſere.

VOICY le grand & principal traict de ſa peincture : il eſt, comme a eſté dit, vain, foible, freſle, inconſtant au bien, à la felicité, à l'aiſe, mais il eſt fort, robuſte, conſtant & endurcy à la miſere. C'eſt la miſere meſmes toute viſue, c'eſt en un mot exprimer l'humanité : car en luy eſt toute miſere, & hors de luy il n'y en a point au monde. C'eſt le propre de l'homme d'eſtre miſerable, le ſeul homme, & tout homme eſt touſiours miſerable, comme ſe verra. Qui voudroit repreſenter toutes les parties de la miſere humaine, faudroit diſcourir toute ſa vie, ſon eſtre, ſon entrée, ſa durée, ſa fin. Ie n'entreprens donc pas cette beſongne, ce ſeroit œuure ſans fin : & puis c'eſt vn ſubject commun traité par tous, mais je veux icy cotter certains poincts, qui ne ſont pas communs, ne ſont pas prins pour miſere, ou bien que l'on ne

ſent & l'on ne conſidere pas aſſez, combien qu'ils ſoyent les plus preſſants, ſi l'on ſçauoit bien juger.

Le premier chef & preuue de la miſere humaine eſt, que ſa production, ſon entrée eſt honteuſe, vile, vilaine, meſpriſée, ſa ſortie, ſa mort & ruine glorieuſe & honorable. Dont il ſemble eſtre vn monſtre & contre nature, puis qu'il y a honte à le faire, honneur à le deffaire. *Noſtri noſmet pœnitet & pudet.* Sur cecy voicy cinq ou ſix petits mots. L'action de planter & faire l'homme eſt honteuſe, & toutes ſes parties, les approches, les apprets, les outils, & tout ce qui y ſert, eſt tenu & appellé honteux, & n'y a rien de ſi honteux en la nature humaine. L'action de le perdre & tuer honorable, & ce qui y ſert, eſt glorieux : l'on le dore & enrichit, l'on s'en pare, l'on le porte au coſté, en la main, ſur les eſpaules. L'on ſe deſdaigne d'aller voir naiſtre vn homme, chacun court & s'aſſemble pour le voir mourir, ſoit au lict, ſoit en la place publique, ſoit en la campagne raze. On ſe cache, on tue la chandelle pour le faire, l'on le faict à la deſrobée, c'eſt gloire & pompe de le desfaire, l'on allume les chandelles pour le voir mourir, l'on l'execute en plain jour, l'on ſonne la trompette, l'on le combat & en fait on carnage en plain midy. Il n'y a qu'vne maniere de faire les

hommes, pour les desfaire & ruiner mille & mille moyens, inuentions, artifices. Il n'y a aucun loyer, honneur, ou recompense assignée pour ceux qui sçauent faire, multiplier, conseruer l'humaine nature, touts honneurs, grandeurs, richesses, dignitez, empires, triomphes, trophées sont decernez à ceux qui la sçauent affliger, troubler, destruire. Les deux premiers hommes du monde Alexandre & Cæsar ont desfaicts chacun d'eux (comme dit Pline) plus d'vn million d'hommes, & n'en ont fait, ny laissé apres eux. Et anciennement pour le seul plaisir & passe temps, aux yeux du peuple se faisoient des carnages publics d'hommes, *Homo sacra res per jocum & lusum occiditur: satis spectaculi in homine mors est: innocentes in ludum veniunt vt publicæ voluptatis hostiæ fiant.* Il y a des nations, qui maudissent leur naissance, benissent leur mort. Quel monstrueux animal, qui se fait horreur à soy-mesme? Or rien de tout cecy ne se trouue aux bestes, ny au monde.

Le second chef & tesmoignage de sa misere est au retrancher des plaisirs, si petits & chetifs qui luy appartiennent (car des purs, grands & entiers il n'en est capable, comme a esté dit en sa foiblesse) & au rabatre du nombre & de la douceur d'iceux quel monstre? qui est ennemy de soy-mesme, se desrobe & se trahit soy-mesme, à qui ses plaisirs pesent, qui

ſe tient au malheur. Il y en a qui éuitent la ſanté, l'allegreſſe, la joye, comme choſe mauuaiſe. *O miſeri quorum gaudia crimen habent.* Nous ne ſommes ingenieux, qu'à nous mal mener, c'eſt le vray gibier de la force de noſtre eſprit.

Il y a encore pis, l'eſprit humain n'eſt pas ſeulement rabat ioye, trouble feſte, ennemy de ſes petits, naturels & juſtes plaiſirs, comme je viens de dire, mais encores il eſt forgeur de maux. Il ſe peinct & figure, craint, fuit, abhorre, comme bien grands maux, des choſes qui ne ſont aucunement maux en ſoy, & en verité, & que les beſtes ne craignent point, mais qu'il s'eſt feint par ſon propre diſcours & imagination eſtre tels, comme ſont n'eſtre aduancé en honneur, grandeur, biens. Item cocuage, ſterilité d'enfans, la mort. Car à vray dire il n'y a que la douleur, qui ſoit mal, & qui ſe ſente. Et ce qu'aucuns ſages ſemblent craindre ces choſes, ce n'eſt pas à cauſe d'elles, mais à cauſe de la douleur, qui quelquefois les accompagne de pres. Car ſouuent elle deſuance, & eſt auantcoureuſe de la mort, & quelquefois ſuit la diſette des biens, de credit & d'honneur. Mais oſtez de ces choſes la douleur, le reſte n'eſt que fantaſie, qui ne loge qu'en la teſte de l'homme, qui ſe taille de la beſongne pour eſtre miſerable, & imagine à ces fins des faux maux outre les vrais, employant & eſtendant ſa

misere, au lieu de la chastrer & racourcir; les bestes sont exemptes de ces maux, & par ainsi nature ne les juge pas tels.

Quant à la douleur, qui est le seul vray mal, l'homme y est du tout né, & tout propre: les Mexicaines saluent les enfans sortans du ventre de leur mere en ces mots, Enfant tu es venu au monde pour endurer, endure, souffre, & tais toy. Que la douleur soit comme naturelle à l'homme, & au contraire l'indolence & le plaisir chose estrangere, il appert par ces trois mots. Toutes les parties de l'homme sont capables de douleur, fort peu capables de plaisir. Les parties capables de plaisir n'en peuuent receuoir, que d'vne sorte ou de deux: mais toutes peuuent receuoir vn tres-grand nombre de douleurs toutes differentes, chaud, froid, piqueure, froisseure, fouleure, esgratigneure, escorcheure, meurtrisseure: cuisson, langueur, extension, oppression, relaxation, & infinis autres, qui n'ont point de nom propre, sans conter ceux de l'ame, tellement que l'homme est plus puissant à souffrir qu'à exprimer. L'homme ne peut gueres durer au plaisir: le plaisir du corps est feu de paille: s'il duroit, il apporteroit de l'ennuy & desplaisir: mais les douleurs durent fort long temps, & n'ont point leurs certaines saisons, comme les plaisirs. Aussi l'empire & commandemens

de la douleur eſt bien plus grand, plus vniuerſel, plus durable, & en vn mot plus naturel, que du plaiſir.

A ces trois l'on peut adjouſter autres trois, douleur & deſplaiſir eſt bien plus frequent, & vient bien ſouuent, le plaiſir eſt rare, le mal vient facilement de ſoy meſme ſans eſtre recherché, le plaiſir ne vient point volontiers, il ſe fait rechercher, & ſouuent acheter plus cher qu'il ne vaut : le plaiſir n'eſt jamais pur, ains touſiours deſtrempé & meſlé auec quelque aigreur, & y a touſiours quelque choſe à redire : mais la douleur & le deſplaiſir ſouuent tout entier & tout pur. Apres tout cela le pire de noſtre marché, & qui monſtre euidemment la miſere de noſtre condition, eſt que l'extreme volupté & plaiſir ne nous touche point tant, qu'vne legere douleur. *Segnius homines bona, quàm mala ſentiunt*, nous ne ſentons point l'entiere ſanté comme la moindre des maladies, *pungit in cute vix ſumma violatum plagula corpus, quando valere nil quemquam movet.*

Ce n'eſt pas aſſez, que l'homme ſoit de fait & par nature miſerable, & qu'outre les vrais & ſubſtantiels maux, il s'en feigne & s'en forge de faux & imaginez, comme dit eſt : Il faut encores qu'il les eſtende, allonge, & face durer & viure tant les vrais que les faux, plus qu'ils ne peuuent, tant il eſt

amoureux de misere, ce qu'il fait en diuerses façons, premierement par memoire du passé, & anticipation de l'aduenir, nous ne pouuons faillir d'estre miserables, puis que nos principaux biens, dont nous nous glorifions sont instrumens de miseres, memoire & prouidence, *futuro torquemur & præterito, multa bona nostra nobis nocent, timoris tormentum memoria reducit, prouidentia anticipat, nemo præsentibus tantum miser est.* Est-ce pas grande envie d'estre miserable, que de n'attendre pas le mal qu'il vienne, mais l'aller rechercher, le prouoquer à venir, comme ceux qui se tuent de la peur qu'ils ont de mourir, c'est à dire preoccuper par curiosité, ou foiblesse & vaine apprehension les maux & inconueniens, & les attendre auec tant de peine, & d'alarme, ceux mesmes qui par aduanture ne nous doivent point toucher. Ces gens icy veulent estre miserables avant le temps, & doublement miserables par un real sentiment de la misere, & par vne longue premeditation d'icelle, qui souuent est cent fois pire que le mal mesme, *Minus afficit sensus fatigatio, quam cogitatio.* L'estre de la misere ne dure pas assez, il faut que l'esprit l'allonge, l'estende, & auant la main s'en entretienne. *Plus dolet quam necesse est, qui ante dolet quam necesse est.* Les bestes se gardent bien de cette folie & misere, & ont à dire grand mercy à

nature de ce qu'elles n'ont point tant d'esprit, tant de memoire, & de providence. Cesar disoit bien que la meilleure mort estoit la moins premeditée. Et certes la preparation à la mort a donné à plusieurs plus de tourment, que la souffrance mesmes. Ie n'entens icy parler de ceste premeditation vertueuse & Philosophique, qui est la trempe par laquelle l'ame est rendue inuincible, & est fortifiée à l'espreuve contre tous assauts & accidens, de laquelle sera parlé : mais de ceste paoureuse, & quelquefois fausse, & vaine apprehension des maux qui peuvent aduenir, laquelle afflige, & noircit de fumée toute la beauté, & serenité de l'ame, trouble tout son repos, & sa joye, il vaudroit mieux de tout s'y laisser surprendre. Il est plus facile, & plus naturel n'y penser point du tout. Mais laissons encore ceste anticipation de mal. Tout simplement le soin & pensement penible & beant apres les choses aduenir, par esperance, desir, crainte, est vne tres-grande misere. Car outre que nous n'auons aucune puissance sur l'aduenir, moins que sur le passé (& ainsi c'est vanité comme a esté dit) il nous en demeure encores du mal & dommage, *Calamitosus est animus futuri anxius*, qui nous desrobe le sentiment, & nous oste la jouyssance paisible des biens presens, & empesche de nous y rassoir, & contenter.

Ce n'est pas encores assez, car afin qu'il ne

luy manque jamais matiere de misere, voire qu'il y en aye tousiours à saison, il va tousiours furetant, & recherchant auec grand estude les causes & alimens de misere. Il se fourre aux affaires de gayeté de cœur, & tels que quand ils s'offriroient à luy, il leur deuroit tourner le dos : ou bien par vne inquietude miserable de son esprit, ou pour faire l'habile, l'empesché, & l'entendu, c'est à dire le sot & miserable, il entreprend, & remue besongne nouuelle, ou s'entremesle de celle d'autruy. Bref il est si fort, & incessamment agité de soin & pensemens, non seulement inutiles & superflus, mais espineux, penibles & dommageables, tourmenté par le present, ennuyé du passé, angoissé pour l'aduenir, qui semble ne craindre rien plus, que de ne pouuoir pas estre assez miserable : dont l'on peut justement s'escrier, ô pauures gents, combien endurés vous de maux volontaires, outre les necessaires que la nature vous envoye ? Mais quoy ? l'homme se plaist en la misere, il s'opiniastre à remascher, & remettre continuellement en memoire les maux passez. Il est ordinaire à se plaindre, il encherit quelquefois le mal & la douleur, pour petites & legeres choses, il se dira le plus miserable de tous, *est quædam dolendi voluptas*. Or c'est encores plus grand misere de trop ambiticusement faire valoir la misere, que ne la cognoistre &

ne ſentir pas. *Homo animal querulum, cupidè ſuis incumbens miſeriis.*

Le voila donc bien miſerable & naturellement & volontairement, en verité & par imagination, par obligation, & de gayeté de cœur. Il ne l'eſt que trop, & il craint de ne l'eſtre pas aſſez, & eſt touſiours en queſte, & en peine de s'en rendre encores d'auantage. Voyons maintenant comment, quand il vient à le ſentir & s'ennuyer de quelque certaine miſere (car il ne ſe laſſe jamais de l'eſtre en pluſieurs façons, ſans le ſentir) il ſçait pour en ſortir, quels ſont ſes remedes contre le mal. Certes tels qu'ils importunent plus que le mal meſmes qu'il veut guarir : de ſorte que voulant ſortir d'vne miſere, il ne la fait que changer en vne autre, & peut eſtre pire. Mais quoy, encores le changement le delecte, au moins le ſoulage, il penſe guarir le mal par vn autre mal, cela vient d'vne opinion qui tient le monde enchanté & miſerable, qu'il n'y a rien d'vtile, s'il n'eſt penible, rien ne vaut, s'il ne couſte, l'aiſance luy eſt ſuſpecte. Cecy vient encores de plus haut, c'eſt choſe eſtrange, mais veritable, & qui conuainc l'homme d'eſtre bien miſerable, qu'aucun mal ne s'en va que par vn autre mal, ſoit au corps ou en l'ame. Les maladies ſpirituelles & corporelles ne ſont guaries & chaſſées que par tourment, douleur, peine;

les ſpirituelles par pœnitences, veilles, jeuſnes, haires, priſons, diſciplines, qui doiuent eſtre vrayement afflictions & poignantes, car ſi elles venoient à plaiſir ou commodité, elles n'auroient point d'effect : les corporelles de meſmes par medecines, inciſions, cauteres, diettes, comme ſentent bien ceux qui ſont obligez aux regles medecinales. Ils ſont battus d'vne part du mal, qui les poingt, & d'autre de la regle qui les ennuye.

Toutes les miſeres ſuſdites ſont corporelles, ou bien mixtes & communes à l'eſprit & au corps, & ne montent gueres plus haut que l'imagination & fantaſie. Conſiderons les plus fines & ſpirituelles, qui ſont bien plus miſeres, comme eſtans erronées & malignes, plus actiues & plus ſiennes, mais beaucoup moins ſenties & aduouées, ce qui rend l'homme encores plus & doublement miſerable, ne ſentant que ſes maux mediocres, & non les plus grands, voire l'on ne les luy oſe dire ny toucher, tant il eſt confit & deploré en ſa miſere : Si faut-il en paſſant & tout doucement en dire quelque choſe, au moins les guiner & monſtrer au doigt de loin, afin de lui donner occaſion d'y regarder & penſer, puis que de ſoy-meſme il ne s'en adviſe pas. Premierement pour le regard de l'entendement, eſt-ce pas vne eſtrange & piteuſe miſere de l'humaine nature, qu'elle ſoit toute confitte en erreur & aueuglement ; la plus part des

opinions

opinions communes & vulgaires, voire les plus plausibles & receuës avec reuerence sont fausses & erronées, & qui pis est la plufpart incommodes à la société humaine. Et encores que quelques sages, qui sont en fort petit nombre, sentent mieux que le commun, & jugent de ces opinions comme il faut, si est-ce que quelquefois ils s'y laissent emporter, sinon en toutes & tousiours, mais à quelques vns & quelquesfois : il faut estre bien ferme & constant pour ne se laisser emporter au courant, bien sain & preparé pour se garder net d'vne contagion si vniuerselle : les opinions generales receuës avec applaudissement de tous & sans contradiction sont comme vn torrent, qui emporte tout, *proh superi quantum mortalia pectora cæcæ noctis habent? ô miseras hominum mentes & pectora cæca, qualibus in tenebris vita quantisque periclis degitur hoc ævi quodcunque est?* Or ce seroit chose bien longue de specifier & nommer les foles opinions, dont tout le monde est abreuué. Mais en voici quelques vnes, qui seront traitées plus au long en leurs lieux.

1. Juger des advis & conseils par les euenemens, qui ne sont aucunement en nostre main, & qui despendent du ciel.

2. Condamner & rejetter toutes choses, mœurs, opinions, loix, coustumes, obseruances, comme barbares & mauuaises, sans sçauoir que c'est & les cognoistre, mais seulement

parce qu'elles nous sont inusitées,& eslongnées de nostre commun & ordinaire.

3. Estimer & recommander les choses à cause de leur nouuelleté ou rareté, ou estrangeté, ou difficulté, quatre engeoleurs, qui ont grand credit aux esprits populaires : & souuent telles choses sont vaines, & non à estimer, si la bonté & vtilité n'y sont ioinctes, dont iustement fut mesprisé du prince, celuy qui se glorifioit de sçavoir de loin jetter & passer les grains de mil par mil le trou d'esguille.

4. Generalement toutes les opinions superstitieuses, dont sont affeublez les enfans, femmes, & esprits foibles.

5. Estimer les personnes par les biens, richesses, dignitez, honneurs, & mepriser ceux qui n'en ont point, comme si l'on ieugeoit d'un cheval par la bride & la selle.

6. Estimer les choses non selon leur vraye, naturelle & essentielle valeur, qui est souuent interne & secrette, mais selon la monstre & la parade, ou le bruict commun.

7. Penser bien se venger de son ennemy en le tuant : car c'est le mettre à l'abry & au couuert de tout mal, & s'y mettre soy : c'est lui oster tout le ressentiment de la vengeance, qui est toutesfois son principal effect, cecy appartient aussi à la foiblesse.

8. Tenir à grand injure & desestimer comme miserable vn homme, pour estre coqu : car

quelle plus grande folie en iugement, que d'estimer moins vne personne, pour le vice d'autruy, qu'il n'approuue pas ? Autant ce semble en peut on dire d'un bastard.

9. Estimer moins les choses presentes, ou qui sont nostres, & desquelles nous jouissons paisiblement, mais les estimer quand on ne les a point, ou pource qu'elles sont à autruy, comme si la presence & le posseder raualoit de leur valeur, & le non avoir leur accroissoit. *Virtutem incolumem odimus, sublatam ex oculis quærimus invidi.* C'est pourquoy nul Prophete en son pays. Aussi la maistrise & l'autorité engendre mespris de ce qu'on tient & regente, les maris regardent desdaigneusement leurs femmes, & plusieurs peres leurs enfans: veux-tu, dit le bon compagnon, ne l'aymer plus, espouse la. Nous estimons plus le cheval, la maison, le valet d'autruy pource qu'il est à autruy, & non à nous. C'est chose bien estrange d'estimer plus les choses en l'imagination qu'en la realité, comme on faict toutes choses absentes & estrangeres, soit avant les avoir, ou aprés les avoir eues. La cause de ce en tous les deux cas, se peut dire qu'auant les auoir l'on les estime non selon ce qu'elles valent, mais selon ce que l'on s'est imaginé qu'elles sont, ou qu'elles ont esté vantées par autruy: Et les possédant l'on ne les estime que selon le bien & le profit que l'on en tire. Et apres qu'elles

nous sont ostées l'on les considere & regrette toutes entieres & en blot, ou auparauant l'on n'en jouyssoit & vsoit on que par le menu, & par pieces successiuement : car l'on pense qu'il y aura tousiours du temps assez pour en iouyr: & à peine s'apperçoit-on de les auoir & tenir. Voila pourquoy le deuil est plus gros & le regret de ne les auoir, que le plaisir de les tenir: mais en cecy il y a bien autant de foiblesse, que de misere. Nous n'auons la suffisance de iouyr; mais seulement de desirer. Il y a vn autre vice tout contraire, qui est de s'arrester & agréer tellement à soy mesmes & à ce qu'on tient, que de le preferer à tout le reste, & ne penser rien meilleur. Si ceux-cy ne sont plus sages que les autres, au moins sont-ils plus heureux.

10. Faire le zelé à tout propos, mordre à tout, prendre à cœur, & se monstrér outré & opiniastre en toutes choses, pourveu qu'il y aye quelque beau & specieux pretexte de justice, religion, bien public, amour du peuple.

11. Faire l'attristé, l'affligé & pleureur en la mort ou accident d'autruy, & penser que ne s'esmouuoir point ou que bien peu c'est faute d'amour & d'affection ; il y a aussi de la vanité.

12. Estimer & faire conte des actions, qui se font auec bruict, remuëment, esclat, desestimer celles qui se font autrement, & penser que ceux qui procedent de ceste façon sombre,

douce & morne, ne font rien, font comme sommeillans & sans action, bref estimer plus l'art que la nature. Ce qui est enflé, bouffy & releué par estude, qui esclate, bruit & frappe le sens (c'est tout artifice) est plus regardé & estimé que ce qui est doux, simple, vny, ordinaire, c'est à dire naturel, celuy là nous esueille, cestuy cy nous endort.

13. Apporter de mauuaises & sinistres interpretations aux belles actions d'autruy, & les attribuer à des viles & vaines ou vicieuses causes ou occasions, comme ceux qui rapportent la mort du ieune Caton à la crainte qu'il auoit de Cæsar, dont se pique Plutarque, les autres encores plus sottement à l'ambition. C'est vne grande maladie de iugement, qui vient ou de malice & corruption de volonté & de mœurs, ou d'ennuie contre ceux, qui valent mieux qu'eux ou de ce vice de ramener sa creance à sa portée & mesurer autruy à son pied, ou bien plustost que tout cela, à foiblesse pour n'auoir pas la veuë assez forte & asseurée à conceuoir la splendeur de la vertu en sa pureté naysue. Il y en a qui font les ingenieux & subtils à deprauer ainsi & obscurcir la gloire des belles actions, en quoy ils monstrent beaucoup plus de mauuais naturel, que de suffisance, c'est chose aysée mais fort vilaine.

14. Voicy encores apres, tout vn vray

tesmoignage de la misere spirituelle, mais qui est fin & subtil, c'est que l'esprit humain en son bon sens, paisible, rassis, & sain estat, n'est capable que de choses communes, ordinaires, naturelles, mediocres. Pour estre capable des diuines, surnaturelles, comme de la diuination, prophetie, reuelation, inuention, & comme l'on dit, entrer au cabinet des Dieux, faut qu'il soit malade, disloqué, desplacé de son assiette naturelle, & comme corrompu, *correptus*, ou par extrauagance, extaze, enthousiasme, ou par assopissement: d'autant que, comme l'on sçait, les deux voyes naturelles d'y paruenir sont la fureur & le sommeil. Et ainsi l'esprit n'est jamais si sage que quand il est fol, ny plus veillant que quand il dort: Iamais ne rencontre mieux, que quand il va de costé & de trauers: ne va, ne vole & ne voit si haut, que quand il est abbatu, & au plus bas. Et ainsi faut qu'il soit miserable, comme perdu & hors de soy, pour estre heureux.

15. Finalement y pourroit-il auoir plus grande faute en iugement, que n'estimer point le iugement, ne l'exercer, releuer, & luy preferer la memoire & l'imagination ou fantasie? Voyons ces grandes, doctes, & belles harangues, discours, leçons, sermons, liures, que l'on estime & admire tant, produictes par les plus grands hommes de ce siecle (i'en

excepte quelques vns & peu) qu'est ce tout cela, qu'vn entassement & enfileure d'allegations, vn recueil & ramas du bien d'autruy (œuure de memoire, & diuerse leçon, & chose tres-aisée, car cela se trouue tout trié & arrangé : tant de liures sont faits de cela) auec quelques poinctes & vn bel agencement (œuure de l'imagination) & voila tout ? Ce n'est souuent que vanité, & n'y reluict aucun traict de grand iugement, ny d'insigne vertu : Aussi souuent sont les autheurs d'vn iugement foible & populaire, & corrompu en la volonté. Combien est-il plus beau d'ouyr vn paysant, vn marchand, parlant en son patois, & disant de belles propositions & veritez, toutes seiches & cruës, sans art ny façon, & donnant des aduis bons & vtiles, produits d'vn sain, fort & solide iugement.

En la volonté y a bien autant ou plus de miseres, & encores plus miserables, elles sont hors nombre : en voicy quelques vnes.

1. Vouloir plustost apparoir homme de bien, que de l'estre, l'estre plustost à autruy qu'à soy.

2. Estre beaucoup plus prompt & volontaire à la vengeance de l'offense, qu'à la recognoissance du bien fait, tellement que c'est couruée & regret que recognoistre, plaisir & gain de se venger, preuue de nature maligne : *gratia oneri est, ultio in quæstu habetur.*

3. Estre plus aspre à hayr qu'à aymer, à mesdire qu'à louër, se paistre & mordre plus volontiers & auec plus de plaisir au mal qu'au bien d'autruy, le faire plus valoir, s'estendre plus à en discourir, y exercer son stile, tesmoins tous les Escriuains, Orateurs & Poëtes, qui sont lasches à reciter le bien, eloquents au mal. Les mots, les inuentions, les figures, pour mesdire, sont bien autres, plus riches, plus emphatiques, & significatifs, qu'au bien dire & louër.

4. Fuir à mal faire & entendre au bien, non par le bon ressort purement, par la raison naturelle, & pour l'amour de la vertu, mais par quelqu'autre consideration estrangere, quelquefois lasche & sordide de gain & profit, de vaine gloire, d'esperance, de crainte, de coustume, de compagnée, bref non pour soy & son devoir simplement, mais pour quelque occasion, & circonstance externe. Tous sont gens de bien par occasion & par accident. Voila pourquoy ils le sont inegalement, diuersement, non perpetuellement, constamment, uniformement.

5. Aymer moins celuy que nous auons offensé, à cause que nous l'auons offensé, chose estrange, ce n'est pas tousiours de crainte qu'il en vueille prendre sa reuanche, car peust-estre l'offensé ne nous en veut pas moins de bien, mais c'est de ce que sa presence nous accuse &

nous ramentoit noſtre faute & indiſcretion. Que ſi l'offenſant n'ayme pas moins, c'eſt preuue qu'il ne l'a pas voulu offenſer : car ordinairement qui a eu la volonté d'offenſer, aime moins apres l'offenſe, *Chi offende, may non pardonna.*

6. Prendre plaiſir au mal, à la peine, & au danger d'autruy, deſplaiſir en ſon bien, aduancement, proſperité (i'entens que ſoit ſans aucune cauſe ou eſmotion certaine & particuliere de hayne, c'eſt autre choſe, prouenant du vice ſingulier de la perſonne) ie parle icy de la condition commune & naturelle, par laquelle ſans aucune particuliere malice, les moins mauuais prenent plaiſir à voir des gens courir fortune ſur mer, ſe faſchent d'eſtre precedez de leurs compagnons, que la fortune diſe mieux à autruy qu'à eux, rient quand quelque petit mal arriue à vn autre, cela teſmoigne vne ſemence malicieuſe en nous.

Enfin pour monſtrer combien grande eſt noſtre miſere, ie diray que le monde eſt remply de trois ſortes de gens, qui y tiennent grande place en nombre & reputation, les ſuperſtitieux, les formaliſtes, les pedans, qui bien qu'ils ſoyent en diuers ſubjects, reſſorts, & theatres (les trois principaux, religion, vie ou conuerſation, & doctrine) ſi ſont-ils battus à meſme coin, eſprits foibles, mal nez, ou tres-mal inſtruicts, gens tres-

dangereux en iugement, touchez de maladie presque incurable. C'est peine perduë de parler à ces gens là pour les faire r'aduiser, car ils s'estiment les meilleurs & plus sages du monde, l'opiniastreté est là en son siege. Qui est vne fois feru & touché au vif de ces maux là, i' y a peu d'esperance de sa conualescence. Qu'y a-il de plus inepte & ensemble de plus testu, que ces gens là? Deux choses les empeschent, comme a esté dit, foiblesse & incapacité naturelle, & puis l'opinion anticipée de faire bien & mieux que les autres.

Les superstitieux, iniurieux à Dieu, & ennemis de la vraye religion, se couurent de pieté, zele, & affection enuers Dieu, iusques à s'y peiner & tourmenter plus que l'on ne leur commande, pensant meriter beaucoup, & que Dieu leur en sçait gré, voire leur doit de reste, que feriez vous à cela? Si vous leur dites qu'ils excedent & prennent les choses à gauche, pour ne les entendre pas bien, ils n'en croiront rien, disant que leur intention est bonne (par où ils se pensent sauuer) & que c'est par deuotion. D'ailleurs ils ne veulent pas quitter leur gain, ny la satisfaction qu'ils en reçoiuent, qui est d'obliger Dieu à eux.

Les formalistes s'attachent tout aux formes & au dehors, pensent estre quittes & irre-

prehenſibles en la pourſuite de leurs paſſions & cupiditez, moyennant qu'ils ne facent rien contre la teneur des loix, & n'obmettent rien des formalitez. Voila vn richard, qui a ruiné & mis au deſeſpoir des pauures familles, mais ça eſté en demandant ce qu'il a penſé eſtre ſien, & ce par voye de iuſtice; qui le peut conuaincre d'avoir mal faict? O combien de bienfaits ſont obmis, & de meſchancetez ſe commettent ſoubs le couuert des formes, leſquelles l'on ne ſent pas. Dont eſt bien verifié: le ſouverain droict, l'extreme iniuſtice; & a eſté bien dit, Dieu nous garde des formaliſtes.

Les pedans clabaudeurs apres avoir queſté & pilloté auec grand eſtude & peine la ſcience par les liures, en font monſtre, & auec oſtentation, queſtueuſement & mercenairement la deſgorgent & mettent au vent. Y a-il gens au monde plus ineptes aux affaires, plus impertinens à toutes choſes, & enſemble plus preſomptueux & opiniaſtres? En toute langue & nation, pedant, clerc, magiſter, ſont mots de reproche; faire ſottement quelque choſe c'eſt le faire en clerc: ce ſont gens qui ont la memoire pleine du ſçauoir d'autruy, & n'ont rien de propre. Leur jugement, volonté, conſcience n'en valent rien mieux, mal habiles, peu ſages, & prudents, tellement qu'il ſemble que la

ſcience ne leur ſerue que de les rendre plus ſots, mais encore plus arrogants, caqueteurs : rauallent leur eſprit & abaſtardiſſent leur entendement, mais enflent leur memoire. Icy ſied bien la miſere que nous venons de mettre la derniere en celles de l'entendement.



## CHAPITRE IV.

### *V. Preſomption.*

VOicy le dernier & plus vilain traict de ſa peincture, c'eſt l'autre partie de la deſcription que donne Pline, c'eſt la peſte de l'homme, & la mere nourrice des plus fauſſes opinions & publiques & particulieres, vice toutesfois naturel & originel de l'homme. Or ceſte preſomption ſe doit conſiderer en tout ſens, haut, bas, & à coſté, dedans & dehors, pour le regard de Dieu, choſes hautes & celeſtes, baſſes, des beſtes, de l'homme ſon compagnon, de ſoy-meſme, & tout reuient à deux choſes, s'eſtimer trop, & n'eſtimer pas aſſez autruy : *qui in ſe confidebant, & aſpernabantur alios.* Parlons vn peu de chacun.

Premierement pour le regard de Dieu (& c'eſt choſe horrible) Toute ſuperſtition &

faute en religion, ou faux ſervice de Dieu, vient de n'eſtimer pas aſſez Dieu, ne ſentir pas, & n'auoir pas les opinions, conceptions, & creances de la Diuinité aſſez hautes, aſſez pures. Ie n'entends pas cet aſſez, à proportion de la grandeur de Dieu, qui ne reçoit point de proportion, eſtant infinie. Et ainſi eſt il impoſſible de les auoir aſſez pour ce regard : mais j'entends aſſez pour le regard de ce que pouuons & deuons. Nous n'eſleuons ny ne guidons pas aſſez haut & ne roidiſſons aſſez la poincte de noſtre eſprit, quand nous imaginons la diuinité, comment aſſez ? nous la concepuons tres-baſſement. Nous la ſeruons de meſmes tres-indignement, nous agiſſons auec elle plus vilement, qu'auec certaines creatures. Nous parlons non ſeulement de ſes œuures, mais de ſa majeſté, volonté, jugements auec plus de confidence, & de hardieſſe, que l'on ne feroit d'un prince, ou autre homme d'honneur. Il y a pluſieurs hommes, qui refuſeroient un tel ſeruice & recognoiſſance & ſe tiendroient offenſez & violez, ſi l'on parloit d'eux, & que l'on employaſt leur nom ſi vilement & ſordidement, l'on entreprend de le mener, flatter, ployer, compoſer auec luy, afin que je ne diſe, brauer, menacer, gronder, & deſpiter. Cæſar diſoit à ſon Pilotte qu'il ne craigniſt de voguer & le conduire contre le

destin & la volonté du ciel & des astres, se fiant sur ce que c'est Cæsar qu'il meine. Auguste ayant esté battu de la tempeste sur mer, se prit à deffier le Dieu Neptune, & en la pompe des jeux Circenses fit oster son image du rang, où elle estoit parmi les autres Dieux, pour se venger de luy. Les Thraces quand il tonne & esclaire se mettent à tirer fleches contre le ciel, pour ranger Dieu à raison : Xerxes fouetta la mer & escriuit vn cartel de deffy au mont Athos. Et compte l'on d'vn Roy Chrestien voisin du nostre, qu'ayant receu une bastonnade de Dieu, jura de s'en venger, & voulust que de dix ans on ne le priast & ne parlast on de luy.

*Audax Iapeti genus.*
*Nil mortalibus arduum.*
*Cœlum ipsum petimus stultitia, neque*
*Per nostrum patimur scelus*
*Iracunda Iovem ponere fulmina.*

Et laissant ces extrauagances estranges, tout le commun ne verifie-il pas bien clairement le dire de Pline, qu'il n'y a rien plus miserable, & ensemble plus glorieux que l'homme? Car d'vne part il se feint de tres-hautaines & riches opinions de l'amour, soin & affection de Dieu enuers luy, comme son mignon, son vnique, & cependant il le sert tres-indignement : comment se peuuent accorder &

ſubſiſter enſemble vne vie & un ſeruice ſi chetif & miſerable d'vne part, & vne opinion & creance ſi glorieuſe & ſi hautaine de l'autre ? C'eſt eſtre Ange & porceau tout enſemble, c'eſt ce que reprochoit un grand Philoſophe aux Chreſtiens, qu'il n'y auoit gens plus fiers & glorieux à les ouyr parler, & en effect plus laſches & vilains.

Il nous ſemble auſſi que nous peſons & importons fort à Dieu, au monde, à toute la nature, qu'ils ſe peinent & ahannent en nos affaires, ne veillent que pour nous, dont nous nous esbahiſſons des accidens qui nous arriuent, & cecy ſe voit encore mieux à la mort. Peu de gens ſe reſoluent & croient que ce ſoit leur derniere heure, & preſque tous ſe laiſſent lors piper à l'eſperance. Cela vient de preſomption, nous faiſons trop de cas de nous, & nous ſemble que l'vnivers a grand intereſt à noſtre mort, que les choſes nous faillent à meſure que nous leur faillons, ou qu'elles meſmes ſe faillent à meſure qu'elles nous faillent, qu'elles vont meſme branſle auec nous, comme à ceux qui vont ſur l'eau, que le ciel, la terre, les villes ſe remuent, nous penſons tout entrainer auec nous : nul de nous ne penſe aſſez n'eſtre qu'vn.

Apres cela l'homme croit, que le ciel, les eſtoiles, tout ce grand mouuement celeſte, & branſle du monde n'eſt fait que pour luy.

*Tot circa vnum caput tumultuantes deos.* Et le pauure miserable est bien ridicule. Il est icy bas logé au dernier & pire estage de ce monde, plus esloigné de la voulte celeste, en la cloaque & senteine de l'vniuers, auec la bourbe & la lie, auec les animaux de la pire condition, subject à receuoir tous les excremens & ordures qui luy pleuuent & tombent d'enhaut sur la teste, & ne vit que de cela, & à souffrir les accidents, qui luy arriuent de toutes parts, & se faict croire qu'il est le maistre commandant à tout, que toutes creatures, mesmes ces grands corps lumineux, incorruptibles, desquels il ne peut sçauoir la moindre vertu, & est contraint tout transi les admirer, ne branslent que pour luy, & son seruice. Et pource qu'il mendie, chetif qu'il est, son viure, son entretien, ses commoditez, des rayons, clarté, & chaleur du soleil, de la pluye, & autres desgouts du ciel & de l'air, il veut dire, qu'il jouyt du ciel & des elemens, comme si tout n'auoit esté fait, & ne se remuoit que pour luy. En ce sens l'oyson en pourroit dire autant, & peut estre plus justement & constamment. Car l'homme qui reçoit aussi souuent des incommoditez de là haut, & n'a rien de tout cela en sa puissance ny en son intelligence, & ne les peut deuiner, est en perpetuelle transse, fiebure & crainte, que ces corps superieurs ne branslent pas bien à-

propos, & à poinct nommé pour luy, & qu'ils luy causent sterilité, maladies, & toutes choses contraires, tremble soubs le fais : où les bestes reçoiuent tout ce qui vient d'enhaut, sans alarme, ny apprehension de ce qui aduiendra, & sans plainte de ce qui est aduenu, comme fait incessamment l'homme, *non nos causa mundo sumus hyemem æstatemque referendi, suas ista leges habent quibus diuina exercentur : nimis nos suspicimus si digni nobis videmur, propter quos tanta moueantur, non tanta cælo nobiscum societas est, vt nostro fato sit ille quoque syderum fulgor.*

Pour le regard des choses basses, terrestres, sçauoir tous animaux, il les desdaigne & desestime comme si du tout elles n'appartenoient au mesme maistre ouurier, & n'estoient de mesme mere & de mesme famille auec luy, comme si elles ne le touchoient & n'auoient aucune part ou relation à luy. Et de là il vient à en abuser, & exercer cruauté, chose qui rejalit contre le maistre commun & vniuersel, qui les a faictes, qui en a soin & a dressé des loix, pour leur bien & conseruation, les a aduantagées en certaines choses, renuoye l'homme souuent vers elles, comme à vne eschole : mais cecy est le subject du chapitre suyuant.

Finalement, mais principalement cette presomption doibt estre considerée en l'homme

mesmes, c'est à dire pour le regard de soy & de l'homme son compagnon, au dedans, au progrès de son jugement, & de ses opinions : & au dehors en communication & conuersation auec autruy. Sur quoy nous considererons trois choses, comme trois chefs, qui s'entresuiuent, où l'humanité monstre bien en sa sotte foiblesse, sa folle presomption : La premiere au croire ou mescroire, où sont à noter deux vices contraires, qui sont ordinaires en la condition humaine ; l'vn & plus commun est vne legereté, *qui citò credit, levis est corde*, & trop grande facilité à croire & receuoir tout ce que l'on propose, auec quelque apparence, ou authorité. Cecy appartient à la niaise simplicité, molleſſe, & foibleſſe du petit peuple, des esprits effeminez, malades, superstitieux, estonnez, indiscrettement zelez, qui comme la cire reçoiuent facilement toute impreſſion, se laiſſent prendre & mener par les oreilles. Suivant cecy nous voyons presque tout le monde mené & emporté aux opinions & creances, non par chois & jugement, voire souuent auant l'age & discretion, mais par la coustume du pays, ou instruction receuë en jeuneſſe, ou par rencontre, comme par vne tempeste ; & là se trouue tellement collé, hypothequé & aſſeruy qu'il ne s'en peut plus desprendre. *Veluti tempestate delati ad quam-*

*cunque disciplinam, tanquam ad saxum adhærescunt.* Le monde est ainsi mené, nous nous en fions & remettons à autruy, *vnusquisque mauult credere quam judicare, versat nos & præcipitat traditus per manus error, ipsa consuetudo assentiendi periculosa & lubrica.* Or cette telle facilité populaire, bien que ce soit en verité foiblesse, toutesfois n'est pas sans quelque presomption. Car c'est trop entreprendre que croire adherer, & tenir pour vray & certain si legerement, sans sçauoir que c'est, ou bien s'enquerir des causes, raisons, consequences, & non de la verité. On dit d'où vient cela ? comment se fait cela ? presupposant que cela est bien vray, il n'en est rien : on traite, agite les fondements & effects de mille choses, qui ne furent jamais, dont tout le *pro & contra* est faux. Combien de bourdes, faux & supposez miracles, visions & reuelations receuës au monde, qui ne furent jamais ? Et pourquoy croira l'on vne merueille, vne chose non humaine ny naturelle, quand l'on peut detourner & elider la verification par voye naturelle & humaine ? La verité & le mensonge ont leurs visages conformes, le port, le goust & les alleures pareilles : nous les regardons de mesme œil, *ita sunt finitima falsa veris ; vt in præcipitem locum non debeat se sapiens committere.* L'on ne doibt croire d'vn homme, que ce qui est humain, s'il

n'eſt authoriſé par approbation ſurnaturelle, & ſurhumaine, qui eſt Dieu ſeul, qui ſeul eſt à croire en ce qu'il dict, pource qu'il le dict.

L'autre vice contraire eſt vne forte & audacieuſe temerité de condamner & reietter comme fauſſes, toutes choſes, que l'on n'entend pas, & qui ne plaiſent, & ne reuiennent au gouſt. C'eſt le propre de ceux qui ont bonne opinion d'eux meſmes, qui font les habiles & les entendus, ſpecialement heretiques, ſophiſtes, pedans : car ſe ſentans auoir quelque poincte d'eſprit, & de voir vn peu plus clair que le commun, ils ſe donnent loy & authorité de decider & reſoudre de toutes choſes. Ce vice eſt beaucoup plus grand & vilain que le premier, car c'eſt folie enragée de penſer ſçauoir juſques où va la poſſibilité, les reſſorts & bornes de nature, la portée de la puiſſance & volonté de Dieu, & vouloir ranger à ſoy & à ſa ſuffiſance le vray & le faux des choſes, ce qui eſt requis pour ainſi & auec telle fierté & aſſeurance reſoudre & definir d'icelles. Car voicy leur jargon, cela eſt faux, impoſſible, abſurde. Et combien y a il de choſes, leſquelles pour vn temps nous auons reiettées auec riſée, comme impoſſibles, que nous auons eſté contraincts d'aduoüer apres, & encores paſſer outre à d'autres plus eſtranges, & au rebours

combien d'autres nous ont esté comme articles de foy, & puis vaines mensonges.

La seconde, qui suit & vient ordinairement de ceste premiere, est d'affermer ou reprouver certainement & opiniastrement ce que l'on a legerement creu ou mescreu. Ce second degré adjouste au premier opiniastreté, & ainsi accroist la presomption. Ceste facilité de croire auec le temps s'endurcit & degenere en opiniastreté inuincible & incapable d'amendement, voire l'on va jusques là, que souuent l'on soustient plus les choses que l'on sçait & que l'on entend moins, *majorem fidem homines adhibent iis, quæ non intelligunt: cupiditate humani ingenii lubentius obscura creduntur*, l'on parle de toutes choses par resolution. Or l'affirmation & opiniastreté sont signes ordinaires de bestise & ignorance, accompagnée de folie & arrogance.

La troisième, qui suit ces deux, & qui est la feste de presomption, est de persuader, faire valoir, & receuoir à autruy ce que l'on croit, & les induire voire imperieusement auec obligation de croire, & inhibition d'en douter. Quelle tyrannie? Quiconque croit quelque chose, estime que c'est œuure de charité de le persuader à vn autre: & pource faire ne craint point d'adjouster de son inuention autant qu'il voit estre necessaire à son compte, & pour supplir au deffaut & à la

resistance, qu'il pense estre en la conception d'autruy. Il n'est rien à quoy communement les hommes soient plus tendres qu'à donner voye à leurs opinions *: nemo sibi tantum errat, sed aliis erroris causa & author est.* Où le moyen ordinaire faut, l'on y adjoute le commandement, la force, le fer, le feu. Ce vice est propre aux dogmatistes, & à ceux qui veulent gouuerner & donner loi au monde. Or pour venir à bout de cecy & captiver les creances à soy ils usent de deux moyens : par le premier ils introduisent des propositions generales & fondamentales, qu'ils appellent principes & presuppositions, desquelles ils enseignent n'estre permis de douter ou diputer : sur lesquelles ils bastissent apres tout ce qui leur plaist, & meinent le monde à leur poste : qui est vne piperie, par laquelle le monde se remplist d'erreurs & de mensonges. Et de fait si l'on vient à examiner ces principes, l'on y trouuera de la fausseté & de la foiblesse autant ou plus qu'en tout ce qu'ils veulent tirer & desprendre, & se trouuera tousiours autant d'apparence aux propositions contraires.

Il y en a de nostre temps qui ont changé & renuersé les principes, & reigles des Anciens en l'astrologie, en la medecine, en la geometrie, en la nature & mouuement des vents. Toute proposition humaine a autant d'authorité, que l'autre, si la raison n'en fait la

difference. La verité ne dépend point de l'autorité ou tesmoignage d'homme : Il n'y a point de principes aux hommes, si la diuinité ne leur a reuelé : tout le reste n'est que songe & fumée. Or ces messieurs icy veulent que l'on croye, & reçoive ce qu'ils disent, & que l'on s'en fie à eux, sans juger ou examiner ce qu'ils baillent, qui est vne justice tyrannique. Dieu seul, comme a esté dit, est à croire en tout ce qu'il dit, pource qu'il le dit, *qui à semet ipso loquitur mendax est.* L'autre moyen est par supposition de quelque faict miraculeux, reuelation & apparition nouuelle & celeste, qui a esté dextrement practiqué par des legislateurs, generaux d'armées, ou chefs de part. La persuasion premiere prinse du subject mesmes saisit les simples, mais elle est si tendre & si fresle, que le moindre heurt, mesconte, ou mesgarde, qui y suruiendroit, escarbouilleroit tout : Car c'est grand merueille, comment de si vains commencements & frivoles causes sont sorties les plus fameuses impressions. Or ceste premiere impression franchie deuient apres à s'enfler & grossir merueilleusement, tellement qu'elle vient à s'estendre mesmes aux habiles, par la multitude des croyans, des tesmoins, & des ans, à quoy l'on se laisse emporter, si l'on n'est bien fort preparé : Car lors il n'est plus besoin de regimber & s'en enquerir, mais simplement croire : La

plus grand & puiſſant moyen de perſuader, & la meilleure touche de verité, c'eſt la multitude des ans & des croyans : Or les fols ſurpaſſent de tant les ſages, *ſanitatis patrocinium eſt inſanientium turba.* C'eſt choſe difficile de reſoudre ſon jugement contre les opinions communes. Tout ce deſſus ſe peut cognoiſtre par tant d'impoſtures, badinages, que nous avons veu naiſtre comme miracles, & rauir tout le monde en admiration, mais incontinent eſtouffez par quelque accident, ou par l'exacte recherche des clair-voyans, qui ont eſclairé de pres & deſcouuert la fourbe : que s'ils euſſent eu encores du temps pour ſe meurir & ſe fortifier en nature, c'eſtoit fait pour jamais. Ils euſſent eſté receus & adorez generalement. Ainſi en eſt-il de tant d'autres, qui ont ( faveur de fortune ) paſſé & gagné la creance publique, à laquelle puis on s'accommode ſans aller recognoiſtre la choſe au giſte, & en ſon origine, *nuſquam ad liquidum fama perducitur.* Tant de ſortes de religions au monde, tant de façons ſuperſtitieuſes, qui ſont encores meſme dedans la Chreſtienté, demeurées du paganiſme, & dont on n'a pu du tout ſeurer les peuples. Par tout ce diſcours nous voyons à quoi nous en ſommes, puiſque nous ſommes menez par tels guides.

CHAP.

## CHAPITRE VIII.

*Seconde consideration de l'homme, qui est par comparaison de luy avec tous les autres animaux.*

NOus auons consideré l'homme tout entier, & simplement en soy, maintenant considerons le par comparaison auec les autres animaux, qui est vn tres-beau moyen de le cognoistre: Ceste comparaison est de grande estendue, a force pieces, de grande science & importance, très-utile, si elle est bien faite ; mais qui la fera? l'homme? Il est partie, & suspect, & de faict il n'y procede pas de bonne foy. Cela se monstre bien en ce qu'il ne tient point de mesure & de mediocrité : tantost il se met beaucoup au dessus de tout, & s'en dit maistre, desdaigne le reste : il leur taille les morceaux, & leur distribue telle portion de facultés & de forces que bon luy semble. Tantost comme par despit il se met beaucoup au dessouz, il gronde, se plainct, iniurie nature comme cruelle marastre, se faict le rebut & le plus miserable du monde. Or tous les deux sont egalement contre raison, vérité, modestie. Mais comment voulés vous, qu'il chemine droictement & également auec les autres animaux, qu'il ne le faict pas auec l'homme son compagnon, ny auec Dieu, comme nous venons de dire. Elle est

aussi fort difficile à faire, car comment peut l'homme cognoistre les bransles internes & secrets des animaux, ce qui se remue au dedans d'eux ? Or estudions à la faire sans passion.

Premierement la police du monde n'est point si fort inegale, si difforme & desreiglée, & n'y a point si grande disproportion entre ses pieces : celles qui s'approchent & se touchent, se ressemblent peu plus, peu moins. Ainsi y a-il vn grand voisinage & cousinage entre l'homme & les autres animaux. Ils ont plusieurs choses pareilles & communes : & ont aussi des differences, mais non pas si fort esloignées & dispareilles, qu'elles ne se tiennent : l'homme n'est du tout au dessus, ny du tout au dessouz : tout ce qui est souz le Ciel, dit la sagesse de Dieu, court mesme fortune.

Parlons premierement des choses qui leur sont communes, & peu pres pareilles, qui sont : engendrer, nourrir, agir, mouuoir, viure, mourir, *idem interitus hominis & jumentorum, & æqua utriusque conditio.* Et ce sera contre ceux qui se plaignent disans que l'homme est le seul animal disgracié de nature, abandonné, nud sur la terre nue, sans couuert, sans armes, lié, garrotté, sans instruction de ce qui luy est propre, là où tous les autres sont reuestus de coquilles, gousses, escosses, poils, laine, bourre, plumes, escaille, armés de grosses

dents, cornes, griffes pour assaillir & deffendre; instruictes à nager, courir, voler, chanter, chercher sa pasture; & l'homme ne sçait cheminer, parler, manger, ny rien que pleurer sans apprentissage & peine. Toutes ces plainctes, qui regardent la composition premiere & condition naturelle, sont injustes & fausses : nostre peau est aussi suffisamment pourueuë contre les iniures du temps, que la leur, tesmoins plusieurs nations (comme se dira cy apres) qui n'ont encores sçeu, que c'est que vestemens : & nous tenons aussi descouuertes les parties qu'il nous plaist, voire les plus tendres & sensibles, la face, la main, l'estomach; les dames mesmes delicates, la poictrine. Les liaisons & emmaillottemens ne sont point necessaires, tesmoins les Lacedemoniens & maintenant les Suysses, Allemans, qui habitent les pays froids, les Basques & les Vagabonds qui se disent Ægyptiens. Le pleurer est aussi commun aux bestes : la plus part des animaux se plaint, gemit quelque temps apres leur naissance. Quant aux armes, nous en auons de naturelles, & plus de mouuemens des membres, & en tirons plus de seruice naturellement & sans leçon. Si quelques bestes nous surpassent en cet endroict, nous en surpassons plusieurs autres. L'vsage du manger est aussi en eux & en nous tout naturel

&sans instruction. Qui doute qu'vn enfant arriué à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? Et la terre en produict &luy en offre assés pour sa necessité, sans autre culture & artifice, tesmoin tant de nations, qui sans labourage, industrie, & soin aucun viuent plantureusement. Quant au parler, l'on peut bien dire, que s'il n'est point naturel, il n'est point necessaire: mais il est commun à l'homme auec tous animaux. Qu'est-ce autre chose que parler, ceste faculté que nous leur voyons de se plaindre, se resiouyr, s'entre'appeller au secours, se conuier à l'amour. Et comme nous parlons par gestes & mouuemens des yeux, de la teste, des mains, des espaules (en quoy se font sçavants les muets) aussi font les bestes, comme nous voyons en celles qui n'ont pas de voix, lesquelles toutesfois s'entrefont des offices mutuels: & comme à certaine mesure les bestes nous entendent, aussi nous les entendons. Elles nous flattent, nous menacent, nous requierent, & nous elles. Nous parlons à elles & elles à nous, & nous ne nous entr'entendons parfaitement, à qui tient-il? à elles ou à nous? c'est à deuiner. Elles nous peuuent bien estimer bestes par ceste raison, comme nous elles; mais encore nous reprochent elles, que nous ne nous entr'entendons pas nous mesmes. Nous n'entendons pas les Basques, les Bretons,

& elles s'entr'entendent bien toutes, non seulement de mesme espece, mais qui plus est, de diuerse : en certain abbayer du chien, le cheval cognoist qu'il y a de la cholere, & en autre voix il cognoist qu'il n'y en a point. Au reste elles entrent en intelligence auec nous. En la guerre, aux combats, les elephans, les chiens, les cheuaux s'entendent auec nous, font leurs mouuemens accordans à poursuyure, arester, donner, reculer, ont paye, solde & part au butin, comme il s'est pratiqué en la nouvelle conqueste des Indes. Voila des choses communes à tous & à peu pres pareilles.

Venons aux differences & aduantages des vns sur les autres : l'homme est singulier & excellent en aucunes choses par dessus les animaux : & en d'autres les bestes ont le dessus, afin que toutes choses soyent ainsi entrelassées & enchainées en ceste générale police du monde & de nature. Les aduantages certains de l'homme sont les grandes facultés de l'ame, la subtilité, viuacité & suffisance d'esprit à inuenter, iuger, choisir ; la parole pour demander & offrir ayde & secours, la main pour exécuter ce que l'esprit aura de soy inuenté, & apprins d'autruy. La forme aussi du corps, grande diuersité de mouuements des membres, dont il tire plus de seruice de son corps.

Les aduantages des bestes, certains & hors de dispute, sont ou generaux ou particuliers :

les generaux sont santé, qui leur est bien plus forte & constante. Le serain ne leur nuit point, ne sont subjectes aux defluxions, d'où sont causées presque toutes maladies. L'homme couuert de toict & de pauillon à peine s'en peut-il garder : Moderation d'appetits & d'actions, innocence, seureté, repos & tranquillité de vie, vne liberté pleine & entiere sans honte, crainte, ny ceremonie aux choses naturelles & licites ( car l'homme est seul, qui à se desrober & se cacher en ses actions, duquel les deffauts & imperfections offensent ses compagnons) exemption de tant de vices & desreiglemens, superstition, ambition, avarice, enuie. Les particuliers sont l'habitation & demeure pure, haute, saine & plaisante des oyseaux en la region de l'air : La suffisance d'aucuns arts, comme de bastir aux arondelles, & autres oyseaux, tistre & coudre aux araignées, de la medecine en plusieurs animaux, musique aux rossignols. Les effets & proprietés merveilleuses, inimitables, voire inimaginables, comme la proprieté du poisson Remora à arrester les plus grands vaisseaux de mer, comme il se lit de la galere Capitanesse de Marc Antoine, & le mesme de celle de Caligula : de la Torpille à endormir les membres d'autruy bien esloignés & sans le toucher, de l'hérisson à pressentir les vents, du cameleon & du poulpe à prendre les couleurs. Les pronostiques, comme des oy-

ſeaux en leurs paſſages de contrée en autre, ſelon les ſaiſons diuerſes, de toutes beſtes meres à cognoiſtre de tous leurs petits, qui doibt eſtre le meilleur, car eſtant queſtion de les ſauuer du danger, ou rapporter au nid, elles commencent touſiours par le meilleur, qu'elles ſçauent & pronoſtiquent tel. En toutes ces choſes l'homme eſt de beaucoup inferieur, & en pluſieurs il n'y vaut du tout rien : l'on y peut adiouſter ſi l'on veut la longueur de vie qui en certains animaux paſſe ſept ou huict fois le plus long terme de l'homme.

Les aduantages, que l'homme pretend ſur les beſtes, mais qui ſont diſputables, & qui peut eſtre ſont au rebours pour les beſtes contre l'homme, ſont pluſieurs. Premierement les facultés raiſonnables, diſcours, ratiocination, diſcipline, iugement, prudence. Il y a icy deux choſes à dire, l'vne eſt de la verité du faict. C'eſt vne queſtion grande, ſi les beſtes ſont priuées de toutes ces facultés ſpirituelles : l'opinion qui tient qu'elles n'en ſont pas priuées, ains qu'elles les ont, eſt la plus authentique & plus vraye. Elle eſt tenue des plus graues Philoſophes meſmement Ariſtote, Galien, Porphyre, Plutarque, Souſtenue par ceſte raiſon. La compoſition du cerueau, qui eſt la partie, de laquelle l'ame ſe ſert pour ratiociner, eſt toute pareille & meſme aux beſtes qu'aux hommes : confir-

mée par experience. Les beſtes des ſinguliers concluent les vniuerſels, du regard d'vn homme ſeul cognoiſſent tous hommes, ſçauent conioindre & diuiſer, & diſtinguer le bon du mauuais pour leur vie, liberté, & de leurs petits. Voire ſe liſent & ſe voyent, ſi l'on y veut bien prendre garde, pluſieurs traicts faicts par les beſtes, qui ſurpaſſent la ſuffiſance, ſubtilité, & tout l'engin du commun des hommes, i'en veux icy rapporter quelques vns plus ſignalés. Le renard voulant paſſer ſur la glace d'vne riuiere gelée, applique l'oreille contre la glace pour ſentir s'il y a du bruit, & ſi l'eau court au deſſouz pour ſçavoir s'il faut aduancer ou reculer, dont s'en ſeruent les Thraciens voulans paſſer vne riuiere gelée : Le chien pour ſçauoir auquel des trois chemins ſe ſera mis ſon maiſtre ou l'animal qu'il cherche, apres auoir fleuré & s'eſtre aſſeuré des deux, qu'il n'y a paſſé pour n'y ſentir la trace ſans plus marchander, ny fleurer, il s'eſlance dedans le troiſieme. Le mulet du Philoſophe Thales portant du ſel & trauerſant vn ruiſſeau ſe plongeoit dedans auec ſa charge, pour la rendre plus legere, l'ayant vne fois trouuée telle y eſtant par accident tombé, mais eſtant apres chargé de laine ne s'y plongeoit plus. Plutarque dit auoir veu en vn bateau vn chien iettant en vn vaiſſeau des caillouz, pour faire monter

l'huyle, qui estoit trop basse. Autant s'en dict des corbeaux de Barbarie pour faire monter l'eau, quand elle est basse, & qu'ils veulent boire. De mesme les elephans portans des pierres & pieces de bois dedans la fosse où vn autre leur compagnon se trouue engagé, pour luy ayder à en sortir. Les bœufs des iardins royaux de Suze, apprins à faire cent tours de rouë à l'entour d'vn puits pour en tirer de l'eau, & en arrouser les iardins, n'en vouloient iamais faire d'auantage, & ne failloient aussi iamais au conte. Toutes ces choses comment se peuuent elles faire sans discours & ratiocination, conionction & diuision. C'est en estre priué que ne cognoistre cela : la dexterité de tirer & arracher les dards & iauelots des corps auec fort peu de douleur, qui est aux elephans : le chien dont parle Plutarque, qui en vn ieu public sur l'eschafaud contrefaisoit le mort, tirant à la fin, tremblant, puis se roidissant, se laissant entrainer, puis peu à peu se reuenant, & leuant la teste faisoit le ressuscité ; tant de singeries & de tours estranges, que font les chiens des basteleurs, les ruses & inuentions dequoy les bestes se couurent des entreprinses que nous faisons sur elles : la mesnagerie & grande prouidence des fourmis à estendre au dehors leurs grains pour les esuenter, seicher, afin qu'ils ne moisissent

& corrompent, à ronger le bout du grain, afin qu'il ne germe & se face semence, la police des mouches à miel, où y a si grande diuersité d'offices & de charges, & une si grande constance.

Pour rabattre tout cecy aucuns malicieusement rapportent toutes ces choses à vne inclination naturelle, seruile & forcée : mais outre que cela ne peut estre, ny entrer en imagination, car il y faut enumeration de parties, comparaison, discours par conionction, & diuision, & consequences : aussi ne sçauroient-ils dire, que c'est que cette inclination & instinct naturel. Encores ce dire se retorque contr'eux, car il est sans comparaison plus noble, honorable, & ressemblant à la diuinité d'agir par nature, que par art & apprentissage, estre conduict & mené par la main de Dieu, que par la sienne, & reglement, agir par naturelle & ineuitable condition, que reiglément par liberté fortuite & temeraire. Par cette opposition d'instinct naturel ils les veulent aussi priuer d'instruction & discipline tant actiue que passiue, mais l'experience les desment : car elles la reçoiuent, tesmoins les pies, perroquets, merles, chiens, comme a esté dit, & la donnent tesmoins les rossignols, & sur tout les elephans, qui passent tous animaux en docilité & toute sorte de discipline & suffisance.

Quant à cette faculté de l'esprit, dont l'homme se glorifie tant, qui est de spiritualiser les choses corporelles & absentes, les despoüillant de tous accidens pour les conceuoir à sa mode, *nam intellectum est in intelligente ad modum intelligentis*, les bestes en font de mesmes, le cheual accoustumé à la guerre dormant en sa littiere tremousse & fremit, comme s'il estoit en la meslée, conçoit vn son de tambour, de trompette, vne armée : le leurier en songe hallettant, allongeant la queuë, secouant les iarrets, conçoit vn lieure spirituël : les chiens de garde grondent en songeant, & puis iappent tout à faict, imaginant vn estranger arriuer. Pour conclure ce premier poinct, il faut dire, que les bestes ratiocinent, vsent de discours & jugement, mais plus foiblement & imparfaitement que l'homme. Elles sont inferieures en cela à l'homme; & non pas qu'elles n'y ayent du tout point de part. Elles sont inferieures à l'homme, comme entre les hommes les vns sont inferieurs aux autres, & aussi entre les bestes s'y trouue telle difference : mais encore y a-il plus grande difference entre les hommes : car comme se dira cy apres : il y a plus grande distance d'homme à homme que d'homme à beste.

L'autre poinct à dire en cette matiere est, que cette preeminence & aduantage d'entendement & autres facultés spirituelles, que l'homme pretend, luy est bien cher vendu, & luy porte

plus de mal que de bien, car c'eſt la ſource principale des maux, qui le preſſent, vices, paſſions, maladies, irreſolution, trouble, deſeſpoir, dequoy ſont quittes les beſtes à faute de ce grand aduantage, teſmoin le pourceau de Pyrrho, qui mangeoit paiſiblement au nauire durant la grande tempeſte, qui tranſiſſoit de peur toutes les perſonnes qui y eſtoient. Il ſemble que ces grandes parties de l'ame ont eſté deſniées aux beſtes, à tout le moins retranchées & baillées chetiues & foibles pour leur grand bien & repos, & données à l'homme pour ſon grand tourment, car par icelles il s'agitte & trauaille, ſe faſche du paſſé, s'eſtonne & ſe trouble pour l'aduenir, voire il imagine, apprehende & craint des maux, qui ne ſont & ne ſeront point. Les animaux n'apprehendent le mal que lors qu'ils le ſentent : eſtans eſchappés ſont en pleine ſeureté & repos. Voila comment l'homme eſt le plus miſerable, par où l'on le penſoit plus heureux, dont il ſemble qu'il euſt mieux valu à l'homme n'eſtre point doüé & garny de toutes ces belles & celeſtes armes, puis qu'il les tourne contre ſoy à ſon mal & à ſa ruine. Et de fait nous voyons que les ſtupides & foibles d'eſprit viuent plus en repos, & ont meilleur marché des maux & accidens, que les fort ſpirituels.

Vn autre aduantage que l'homme pretend ſur les beſtes eſt vne ſeigneurie & puiſſance de

commander, qu'il pense auoir sur les bestes : mais outre que c'est vn aduantage, que les hommes mesurent & exercent les vns sur les autres, encores cecy n'est il pas vray. Car où est ce commander de l'homme, & cet obeyr des bestes ? C'est vne chimere, & les hommes craignent plus les bestes, qu'elles ne font les hommes. L'homme a bien à la verité grande preeminence par dessus les bestes, *ut præsit piscibus maris, volatilibus cœli, bestiis terræ.* Et c'est à cause de sa belle & droicte forme, de sa sagesse & prerogatiue de son esprit : mais non pas qu'il leur commande, ny qu'elles luy obeissent.

Il y a encores vn autre aduantage voisin de cettuicy, pretendu par l'homme, qui est vne plaine liberté, reprochant aux bestes la seruitude, captiuité, subiection, mais c'est bien mal à propos. Il y a bien plus de subiet & d'occasion de reprocher à l'homme, tesmoin les esclaues non seulement faits par force, & ceux qui descendent d'eux, mais encores les volontaires, qui vendent à purs deniers leur liberté, ou qui la donnent de gayeté de cœur, ou pour quelque commodité, comme les escrimeurs anciens à outrance, les femmes à leurs dames, les soldats à leurs capitaines. Or il n'y a rien de tout cela aux bestes, elles ne s'asseruissent iamais les vnes aux autres, ne vont point à la seruitude, ny actiuement, ny

paſſiuement, ny pour aſſeruir, ny pour eſtre aſſeruies : & ſont en toutes façons plus libres que les hommes.

Et ce que l'homme va à la chaſſe, prend, tue, mange les beſtes, auſſi eſt-il prins, tué, mangé par elles à ſon tour & plus noblement de viue force, non par fineſſe & par art, comme il fait, & non ſeulement d'elles, mais de ſon compagnon, d'vn autre homme, choſe bien vilaine : les beſtes aſſemblent une troupe, pour aller deſtruire, rauager, & prendre eſclave vn autre troupe de leurs ſemblables, comme font les hommes.

Le quatrieſme & grand advantage pretendu par l'homme eſt en la vertu, mais de la morale il eſt diſputable : car la recognoiſſance, l'amitié officieuſe, la fidelité, la magnanimité, & tant d'autres qui conſiſtent en ſocieté & converſation, ſont bien plus viues, plus expreſſes & conſtantes qu'au commun des hommes. Hircanus le chien de Liſimachus demeura ſur le lict de ſon maiſtre mort ſans vouloir jamais manger ny boire : & ſe jetta au feu, ou fut mis le corps de ſon maiſtre, & s'y laiſſa bruſler auec luy, tout le meſme en fit vn autre appartenant à vn certain Pirrhus : celuy du ſage Heſiode decela les meurtriers de ſon maiſtre, vn autre de meſme en la preſence du Roy Pirrhus & de toute ſon armée : vn autre qui ne ceſſa, comme afferme Plu-

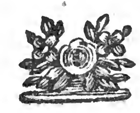
tarque, allant de ville en ville, jusques à ce qu'il eust faict venir en justice le sacrilege & voleur du Temple d'Athenes. L'histoire est celebre du lyon hoste & nourricier d'Androdus esclave son medecin, qu'il ne voulust le toucher luy ayant esté exposé, ce qu'Apian dict auoir veu à Rome. Vn elephant ayant par cholere tué son gouuerneur, par repentance ne voulut plus viure, boire, ny manger. Au contraire il n'y a animal au monde iniuste, ingrat, mescognoissant, traistre, perfide, menteur & dissimulé au prix de l'homme. Au reste puis que la vertu est en la moderation de ses appetits, & à brider les voluptés, les bestes sont bien plus reiglées que nous, & se contiennent mieux dedans les bornes de nature. Car non seulement elles ne sont point touchées ny passionnés de cupidités non naturelles, superflues & artificielles, qui sont toutes vicieuses, & infinies, comme les hommes qui y sont pour la plus part tous plongez : mais encores aux naturelles, comme boire & manger, l'accoinctance des masles & femelles, elles y sont beaucoup plus moderées & retenues. Mais pour voir qui est plus vertueux & vicieux de l'homme, ou de la beste, & faire à bon escient honte à l'homme deuant la beste, prenons la plus propre & conuenable vertu de l'homme, c'est comme porte son nom, l'humanité, comme le plus estrange & con-

traire vice, c'est cruauté. Or en cecy les bestes ont bien de quoy faire rougir l'homme, en ces huict mots : Elles ne s'attaquent & n'offensent gueres ceux de leur genre, *Major serpentum ferarumque concordia quàm hominum :* Ne combattent que pour tres-grandes & justes causes, deffense & conseruation de leur vie, liberté, & leurs petits : Auec leurs armes naturelles & ouuertes, par la seule viue force & villance: d'vne à vne, comme en duels & non en troupe ny par dessain : n'ont leurs combats courts & tost expediés, jusques à ce que l'vne soit blessée ou qu'elle cede : & le combat finy, la querelle, la hayne, & la cholere est aussi terminée. Mais l'homme n'a querelle que contre l'homme : pour des causes non seulement legeres, vaines, & friuoles, mais souuent injustes, auec armes artificielles & traitresses : par fraudes & mauuais moyens : en troupe & assemblée faicte auec dessain : faict la guerre fort longuement, & saus fin jusques à la mort & ne pouuant plus nuire encores la hayne & la cholere dure.

La conclusion de ceste comparaison est que vainement & mal l'homme se glorifie tant par dessus les bestes. Car si l'homme a quelque chose plus qu'elles, comme est principalement la viuacité de l'esprit & de l'entendement, & les grandes facultés de l'ame : aussi en eschange est-il subject à mille maux, dont les bestes

n'en tiennent rien, inconſtance, irreſolution, ſuperſtition, ſoin penible des choſes à venir, ambition, auarice, enuie, curioſité, detraction, menſonge, vn monde d'appetits dereglés, de meſcontentemens, & d'ennuis. Cet eſprit, dont l'homme faict tant de feſte, luy apporte vn million de maux & plus lors qu'il s'agite & s'efforce. Car non ſeulement il nuit au corps, trouble, rompt, & laſſe la force & les fonctions corporelles, mais encores ſoy-meſme l'empeſche. Qui jette les hommes à la folie, à la manie, que la poincte, l'agilité, & la force propre de l'eſprit? Les plus ſubtiles folies & excellentes manies viennent des plus rares & viues agitations de l'eſprit, comme des plus grandes amitiés naiſſent les plus grandes inimitiés : & des ſantés vigoureuſes, les mortelles maladies. Les melancholiques, dict Platon, ſont plus capables de ſcience & de ſageſſe : mais auſſi de folie. Et qui bien regardera, trouuera qu'aux eleuations & ſaillies de l'ame libre, il y a quelque grain de folie, ce ſont à la verité des choſes fort voiſines : pour ſimplement viure bien ſelon nature, les beſtes ſont de beaucoup plus aduantagées, viuent plus libres, aſſeurées, moderées, contentes. Et l'homme eſt ſage qui les conſidere, qui s'en faict leçon & ſon profit; en ce faiſant il ſe forme à l'innocence, ſimplicité, liberté, & douceur naturelle, qui

reluit aux bestes, & est toute alterée & corrompue en nous par nos artificielles inuentions, & desbauches, abusant de ce que nous disons auoir par dessus elles, qui est l'esprit & jugement. Et Dieu tant souuent nous renuoye à l'eschole, à l'exemple des bestes, du milan, la cicogne, l'arondelle, toutrerelle, la fourmi, le beuf & l'asne & tant d'autres. Au reste il se faut souuenir qu'il y a quelque commerce entre les bestes & nous, quelque relation & obligation mutuelle, ne fust ce que parce qu'elles sont à vn mesme maistre, & de mesme famille que nous, il est indigne d'vser de cruauté enuers elles, nous deuons la justice aux hommes, la grace & la benignité enuers les autres creatures, qui en sont capables.





# TROISIESME CONSIDERATION DE L'HOMME,

## *Qui est en détail par toutes ses pieces, dont il est composé & estably.*

### PREFACE.

*AYANT jusques icy traité & consideré l'homme en blot & tout entier, tant en soy (qui a esté la premiere consideration) que par comparaison (en la seconde) nous le voulons maintenant estudier & considerer particulierement & distinctement par toutes ses pieces: Premierement en sa personne & subject, ce que nous allons faire en ceste troisiesme consideration, laquelle ne sera pas seulement morale, mais aussi naturelle, puis de sa vie & de ses estats, aux suyvantes considerations.*



## CHAPITRE IX.

*Distinction premiere & generale de l'homme.*

L'HOMME comme vn animal prodigieux est faict de pieces toutes contraires & ennemies, l'ame est comme vn petit Dieu, le corps

comme vn fumier, vne beste : toutesfois ces deux parties sont tellement accouplées, & s'embrassent si bien l'vne l'autre auec toutes leurs querelles, qu'elles ne peuuent demeurer sans guerre, ny se separer sans tourment & regret, & comme tenant le loup par les oreilles, chacune peut dire à l'autre, je ne puis auec toy, ny sans toy viure, *nec tecum possum viuere, nec sine te.*

Mais pource que derechef en ceste ame il y a deux parties bien differentes, il semble pour mieux & plus expressement representer & cognoistre l'homme, qu'au premier coup l'on peut remarquer trois choses en l'homme, l'esprit, l'ame, la chair. Dont l'esprit & la chair tiennent les bouts & extremités contraires, l'ame mitoyenne & indifferente : l'esprit la tres-heroique partie, parcelle, scintille, image, & defluxion de la diuinité, est en l'homme comme le roy en la republique, ne respire que le bien & le ciel, où il tend tousiours : la chair au contraire, comme la lie d'vn peuple tumultuaire & insensé, le marc & la sentine de l'homme, partie brutale, tend tousiours au mal & à la matiere : l'ame au milieu, comme les principaux du populaire est indifferente entre le bien & le mal, le merite & le demerite, est perpetuellement solicitée de l'esprit & de la chair ; & selon le party, ou elle se range, est spirituelle

&bonne, ou charnelle & mauvaiſe. Icy ſont logées toutes les affections naturelles, qui ne ſont vertueuſes ny vicieuſes, comme l'amour de ſes parens & amis, crainte de honte, pitié des affligés, deſir de bonne reputation. Cette diſtinction aydera beaucoup à ſe recognoiſtre & diſcerner les actions, pour ne s'y meſcompter, comme l'on faict ſouuent jugeant par l'eſcorce & apparence, penſant que ce ſoit de l'eſprit ce qui eſt de l'ame, voire de la chair, & attribuant à vertu ce qui eſt de la nature ou du vice. Combien de bonnes & de belles actions produites par paſſion, ou bien par vne inclination & complaiſance naturelle, *ut ſerviant genio & ſuo indulgeant animo ?*



## CHAPITRE X.

*Du corps humain en general.*

AYANT à parler de toutes les pieces de l'homme, faut commencer par le corps, comme par le plus facile & apparant, & qu'il eſt auſſi l'aiſné de l'ame, comme le domicile doit eſtre faict & dreſſé auant qu'y demourer, & l'attelier auant que l'ouurier y entre pour y ouvrer.

Le corps humain est formé auec le temps, & de tel ordre, que premierement sont basties les trois plus nobles & heroiques parties, le foye, le cœur, le cerueau, distantés en long, & se tenans par jointures desliées, qui puis se remplissent tout à la façon d'vn formy, ou y a trois parties plus grosses & enflées, jointes par entredeux, desliées. Selon ces trois parties principales viennent à considerer trois estages en l'homme ( image racourcie du monde ) qui respondent aux trois estages & regions de l'vniuers, la basse du foye, racine des vaines, officine des esprits naturels, & le lieu de l'ame concupiscible, en laquelle son contenus le ventricule, ou l'estomach, les boyaux, les reins, la ratte, & toutes les parties genitales, respond à la region elementaire où se font toutes les generations & corruptions. Celle du milieu où maistrise le cœur, le tige des arteres, & des esprits vitaux, & le siege de l'ame irascible, separée de celle d'embas par la toile tenduë du diaphragme, & de celle d'enhaut par le destroict de la gorge, en laquelle sont aussi les poulmons, respond à la region ætherée. Celle d'enhaut, où loge le cerueau spongieux, source des nerfs & esprits animaux, du mouuement & sentiment, & le throsne de l'ame raisonnable, *ubi sedet pro tribunali*, respond à la region celeste & intellectuelle,

L'homme en son corps a plusieurs choses, qui luy sont peculieres priuatiuement aux bestes: Stature droicte, 2 forme belle, 3 visage proprement dit, 4 nudité naturelle, 5 mouuement tant diuers des membres, 6 soupplesse & mobilité de la main ouuriere de tant de choses, c'est vn miracle, 7 grosseur & abondance de cerueau, 8 le genoüil, qui est en l'homme seul au deuant, 9 si grande longueur du pied, au deuant & qui est si court au derriere, 10 saignée du nez, chose estrange, veu qu'il a la teste droicte & les bestes baissée, 11 rougir à la honte, 12 pallir à la crainche, 13 les causes ou raisons de toutes ces singularités sont belles, mais ne sont de ce nostre pris faict.

Les biens du corps sont la santé, la beauté, l'alegresse, la force, la vigueur, l'addresse & disposition, mais la santé passe tout.

Les principales & plus nobles pieces des externes sont les sens corporels, & des internes, le cerueau, le cœur, le foye, & puis les genitoires, & les poulmons.

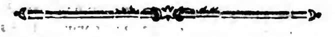
L'excellence du corps est generalement en la forme, droicture & port d'iceluy: specialement & particulierement en la face & aux mains, qui sont les deux parties, que nous laissons par honneur nuës. Certes les sages mesmes Stoiques ont tant faict de cas de la forme humaine, qu'ils ont dit vouloir mieux

estre fols en la forme humaine, que sages en la forme brutale, preferans la forme corporelle à la sagesse.

Le corps de l'homme touche fort peu la terre; il est droict tendu au ciel, ou il regarde, se voit & se cognoist, comme en son miroir, les plantes tout au rebours ont la teste & racine toute dedans la terre, les bestes comme au milieu l'ont entredeux, mais plus & moins: la cause de ceste droicture n'est pas proprement l'ame raisonnable, comm' il se voit aux courbés, bossus, boiteux: non la ligne droicte de l'espine du dos, qui est aussi aux serpents, non la chaleur naturelle ou vitale, qui est pareille ou plus grande en certaines bestes, combien que tout cela y peut seruir de quelque chose: Ceste droicture conuient à l'homme, & comme homme & comme Roy d'icy bas. Aux petites & particulieres royautés y a vne marque & majesté; comme il se voit au dauphin couronné, au serpent basilizé, au lyon auec son collier, sa couleur de poil, & ses yeux, en l'aigle, au roy des abeilles. Mais l'homme roy vniuersel d'icy bas marche la teste droicte comm' vn maistre en sa maison, regente tout & en vient à bout par amour ou par force, domptant, ou appriuoisant.

Comm'il y en a qui ont des contenances, gestes, & mouuemens artificiels & affectés, aussi y en a, qui en ont de si naturels & si propres,

propres, qu'ils ne les sentent, ny ne les recognoissent point; comme pencher la teste, rincer le nés. Mais tous en auons, qui ne partent point de nostre discours, ains d'vne pure naturelle & prompte impulsion, comme mettre la main au deuant en nos cheutes.



# CHAPITRE XI.

*De la santé, beauté, & du visage.*

LA santé est le plus beau & le plus riche present, que nature nous sçache faire, preferable à toute autre chose, non seulement science, noblesse, richesses, mais à la sagesse mesmes, ce disent les plus austeres sages. C'est la seule chose qui merite que l'on employe tout, voire la vie mesme, pour l'auoir. Car sans elle la vie est sans goust, voire est injurieuse; la vertu & la sagesse ternissent & s'esuanouissent sans elle. Quel secours apportera au plus grand homme qui soit, toute la sagesse, s'il est frappé du haut mal, d'vne Apoplexie? Certes je ne luy puis preferer aucune chose que la seule preud'hommie, qui est la santé de l'ame. Or combien que ce soit vn don de nature, *gaudeant bene nati*, octroyé en la premiere conformation: si est-ce que ce qui

vient apres le laict ; le bon reiglement de viure, qui consiste en sobrieté, mediocre exercice, se garder de tristesse, & toute esmotion forte, la conserue fort. La maladie & la douleur sont ses contraires, qui sont les plus grands, & peut-estre les seuls maux de l'homme: desquels a esté parlé & sera encores.

La beauté vient apres, qui est une piece de grande recommandation au commerce des hommes. C'est le premier moyen de conciliation des vns aux autres, & est vray semblable que la premiere distinction, qui a esté entre les hommes, & la premiere consideration, qui donna preeminence aux vns sur les autres, a esté l'aduantage de la beauté. C'est aussi vne qualité puissante, il n'en y a point qui la surpasse en credit, ny qui aye tant de part au commerce des hommes. Il n'y a barbare si resolu, qui n'en soit frappé. Elle presente au deuant, elle seduict & preoccupe le jugement, donne des impressions & presse auec grande authorité, dont Socrates l'appelle une courte tyrannie; Platon le priuilege de nature. Car il semble que celuy qui porte sur le visage les faueurs de la nature imprimées en vne rare & excellente beauté, ayt quelque legitime puissance sur nous; & que tournant nos yeux à soy, il y tourne aussi nos affections, & les y assubiectisse malgré nous. Aristote dit, qu'il appartient aux beaux de

commander, qu'ils sont venerables apres les dieux, qu'il n'appartient qu'aux aueugles de n'en estre touchés. Cyrus, Alexandre, Cesar, trois grands commandeurs des hommes s'en sont seruis en leurs grandes affaires, voire Scipion, le meilleur de tous: Beau & bon sont cousins, & s'expriment par mesmes mots en grec & en l'escriture saincte. Plusieurs grands Philosophes ont acquis leur sagesse par l'entremise de leur beauté: elle est considerée mesmes & recherchée aux bestes.

Il y a diuerses considerations en la beauté. Celle des hommes est proprement la forme & la taille du corps, les autres beautés sont pour les femmes. Il y a deux sortes de beauté, l'vne arrestée qui ne se remue point, & est en la proportion & couleur deuë des membres, vn corps qui ne soit enflé ny bouffy, auquel d'ailleurs les nerfs ne paroissent point, ny les os ne percent point la peau, mais plain de sang, d'esprit & embonpoint, ayant les muscles releués, le cuir poli, la couleur vermeille: l'autre mouuante qui s'appelle grace, qui en la conduicte des mouuemens des membres, sur tout des yeux. Celle là seule est comme morte, cette cy est agente & viuante. Il y a des beautés rudes, fieres, aigres, d'autres douces voire encores fades.

La beauté & excellence du corps est proprement considerable au visage: il n'y a rien

de plus beau en l'homme que l'ame, & au corps que le visage, qui est comme l'ame racourcie : c'est la monstre & l'image de l'ame, c'est son escusson à plusieurs quartiers, representant le recueil de tous les tiltres de sa noblesse, planté & colloqué sur la porte & au frontispice, afin que l'on sçache que c'est là sa demeure & son palais, c'est par luy que l'on cognoist la personne. C'est vn abregé, voila pourquoy l'art, qui imite nature, ne se soucie pour representer la personne, que de peindre ou tailler le visage.

Au visage humain, y a plusieurs grandes singularités, qui ne sont point aux bestes (dont à vray & bien dire elles n'ont point de visage) ny aux autres parties du corps humain, nombre & diuersité de pieces, & de façon en icelles ; aux bestes y a moins de pieces, car les iouës, le menton, & le front n'y sont point, encores beaucoup moins de façon. 2 Varieté de couleurs, car en l'œil seul le noir, le blanc, le verd, le bleu, le rouge, le cristalin. 3 Proportion, les sens y sont doubles se respondans l'vn à l'autre, & se raportans si bien que la grandeur de l'œil est la grandeur de la bouche, la largeur du front & la longueur du nez est celle du menton & des leures. 4 Admirable diuersité des visages, & telle qu'il ne s'en trouueroit deux semblables en tout & par tout : c'est vn chef

d'œuure qui ne ſe trouue en toute autre choſe. Cette diverſité eſt tres-vtile à la ſocieté humaine : Premierement pour s'entre recognoiſtre, car maux infinis voire la diſſipation du genre humain s'enſuyuroit, ſi l'on venoit à ſe meſconter par la ſemblance des viſages : ſi nos faces n'eſtoient ſemblables, l'on ne ſçauroit diſcerner l'homme de la beſte, ſi elles n'eſtoient diſſemblables l'on ne ſçauroit diſcerner l'homme de l'homme, c'eſt vn artifice de nature qui a poſé en ceſte partie quelque ſecret de contenter l'vn ou l'autre en tout le monde. Car de ceſte diuerſité vient qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit trouué beau par quelqu'vn. 5 Dignité & honneur en ſa figure ronde, en ſa forme droicte, & haut eſleuée, regardant vers le ciel, nuë & diſcouuerte, ſans poil, plume, ou eſcaille, comme aux beſtes. 6 Grace, douceur venuſté plaiſante & agreable juſques à crocheter les cœurs & rauir les volontés, comme a eſté dit cy deſſus. Bref le viſage eſt le throſne de la beauté & de l'amour, le ſiege du ris & du baiſer, deux choſes tres-propres à l'homme, tres-agreables, les vrais & plus expres ſymboles d'amitié & de bonne intelligence. 7 Finalement il eſt propre à tous changemens, pour declarer les mouuemens interieurs & paſſions de l'ame, ioye, triſteſſe, amitié, haine, enuie, malice, honte, colere, deſpit, ialouſie, & autres; il eſt comme la

monstre de l'orloge, qui marque les heures & moments du temps, estans les mouuements & roues cachées au dedans, & comme l'air qui reçoit toutes les couleurs & changements du temps, monstre quel temps il faict : Aussi dit-on l'air du visage, *corpus animum tegit & detegit : in facie legitur homo.*

La Beauté du visage gist en vn front large, quarré, tendu, clair & serain, sourcils bien rangés, menus & deliés, l'œil bien fendu, gay & brillant, nés bien vuide, bouche petite, aux leures coralines, menton court & forchu, jouës releuées, & au milieu le plaisant gelasin, oreille ronde & bien trouffée, le tout auec vn teint vif, blanc, & vermeil : Toutesfois ceste description n'est pas receuë par tout : les opinions de la beauté sont bien differentes, selon les nations. Aux Indes la plus grande beauté est en ce, que nous estimons la plus grande laideur, sçauoir en couleur basanée, leures grosses & enflées, nez plat & large, les dents teintes de noir, ou de rouge, grandes oreilles pendantes; aux femmes front fort petit & velu, les tetins grands & pendans, afin qu'elles puissent les bailler à leurs petits par dessus les espaules, & usent de tous artifices pour parvenir à ceste forme : Sans aller si loin, en Espagne la beauté est vuidée & estrillée, en Italie grosse & massiue. Aux vns plaist la molle, delicate, & mignarde, aux autres la forte, vigoureuse, fiere, & magistrale.

La Beauté du corps ſpecialement du viſage doit ſelon raiſon demonſtrer & teſmoigner vne beauté en l'ame (qui eſt vne equabilité & reiglement d'opinions & de jugemens auec vne fermeté & conſtance) car il n'eſt rien plus vrayſemblable, que la conformité & relation du corps à l'eſprit : quand elle n'y eſt, il faut penſer qu'il y a quelque accident, qui a interrompu le cours ordinaire, comme il aduient,& nous le voyons ſouuent. Car le laict de la nourrice, l'inſtitution premiere, les compagnies apportent de grands changements au naturel originel de l'ame, ſoit en bien, ſoit en mal. Socrates confeſſoit que la laideur de ſon corps accuſoit juſtement la laideur naturelle de ſon ame, mais que par inſtitution il auoit corrigé celle de l'ame. C'eſt vne foible & dangereuſe caution que la mine ; mais ceux qui dementent leur bonne Phiſionomie, ſont plus puniſſables que les autres, car ils falſifient & trahiſſent la promeſſe bonne, que nature a plantée en leur front, & trompent le monde.

Nous deburions ſelon le conſeil de Socrates, nous rendre plus attentifs & aſſidus à conſiderer les beautés des eſprits, & y prendre le meſme plaiſir que nous faiſons aux beautés du corps, & par là nous approcher, s'alier, conioindre, & concilier en amitié, mais il faudroit à cela des yeux propres & philoſophiques.

## CHAPITRE XII.

*Des sens de nature, plus nobles pieces du corps.*

TOUTE recognoissance s'achemine en nous par les sens : Ce sont nos premiers maistres : elle se commence par eux & se resout en eux. Ils sont le commencement & la fin de tout. Il est impossible de reculer plus arriere, chacun d'eux est chef & souuerain en son ordre & a grande domination, vn nombre infini de cognoissance, l'vn ne tient ny ne despend ou a besoin de l'autre : ainsi sont ils également grands, bien qu'ils ayent beaucoup plus d'estenduë, de suitte, & d'affaires les vns que les autres, comme vn petit roytelet est aussi bien souuerain en son petit destroict, que le Grand en vn grand estat.

C'est vn axiome entre nous, qu'il n'y a que cinq sens de nature, pource que nous n'en remarquons que cinq en nous, mais il y en peut bien auoir dauantage : & y a grand doute & apparence qu'il y en a : mais il est impossible à nous de le sçauoir, l'affirmer, ou nier. Car l'on ne sçauroit jamais cognoistre le defaut d'vn sens que l'on n'a iamais eu. Il y a plusieurs bestes, qui viuent vne vie pleine & entiere, à qui manque quelqu'vn de nos cinq sens, &

peut l'animal viure sans les cinq sens, sauf l'attouchement, qui seul est necessaire à la vie. Nous viuons tres-commodement auec cinq, & peut estre qu'il nous en manque encores vn, ou deux, ou trois : Mais ne se peut sçauoir : vn sens ne peut descouurir l'autre : & s'il en manque vn par nature, l'on ne le sçauroit trouuer à dire. L'homme né aueugle ne sçauroit iamais conceuoir qu'il ne voit pas, ny desirer de voir ou regretter la veuë, il dira bien, peut-estre, qu'il voudra voir : mais cela vient qu'il a ouy dire ou apprins d'autruy qu'il a à dire quelque chose, la raison est que les sens sont les premieres portes & entrées à la cognoissance. Ainsi l'homme ne pouuant imaginer plus que les cinq, qu'il a, il ne sçauroit deuiner s'il y en a dauantage en nature : mais il y en peut auoir. Qui sçait si les difficultés, que nous trouuons en plusieurs ouurages de nature, & les effects des animaux, que nous ne pouuons entendre, viennent du defaut de quelque sens que nous n'auons pas ? Les proprietés occultes, que nous appellons, en plusieurs choses. Il se peut dire qu'il y a des facultés sensitiues en nature, propres à les juger & apperceuoir, mais que nous ne les auons pas, & que l'ignorance de telles choses vient de nostre defaut. Qui sçait si c'est quelque sens particulier, qui descouure aux coqs l'heure de minuit & du matin, & les esmeut à chanter,

qui achemine les bestes à prendre certaines herbes à leur guarison, & tant d'autres choses comme cela? personne ne sçauroit dire qu'ouy, ny que non.

Aucuns essayent de rendre raison de ce nombre des cinq sens, & prouuer la suffisance d'iceux en les distinguant & comparant diuersement : Les choses externes objects des sens sont tout pres du corps, ou esloignées ; si tout pres, mais qui demeurent dehors, c'est l'atouchement ; s'ils entrent, c'est le goust ; s'ils sont plus esloignés & presents en droicte ligne, c'est la veuë ; si obliques par reflexion, c'est l'ouye. On pourroit mieux dire ainsi, que ces cinq sens estants pour le seruice de l'homme entier, aucuns sont entierement pour le corps, sçauoir le goust & l'attouchement, celuy là pour ce qui entre, cestui cy pour ce qui demeure dehors. Autres premierement & principalement pour l'ame, la veuë & l'ouye : la veuë pour l'inuention, l'ouye pour l'acquisition & communication, & vn au milieu pour les esprits mitoyens & lieux de l'ame & du corps, qui est fleurer. Plus ils respondent aux quatre elements & à leurs qualités, l'atouchement à la terre, l'ouye à l'air, le goust à l'eau & humide, le fleurer au feu, la veuë est composée & a de l'eau & du feu à cause de la splendeur de l'œil. Encores disent ils qu'il y a autant de sens, qu'il y a de chefs

& genres de choses sensibles, qui sont couleur, son, odeur, saueur, & le cinquiesme, qui n'a point de nom propre, object de l'attouchement, qui est chaud, froid, aspre, rabotteux, poli & tant d'autres : Mais l'on se trompe, car le nombre des sens n'a point esté dressé par le nombre des choses sensibles, lesquelles ne sont point cause, qu'il y en a autant. Selon ceste raison, il y en auroit beaucoup plus : & vn mesme sens reçoit plusieurs diuers chefs d'objects : & vn mesme object est apperceu par diuers sens : donc le chatouillement des aisselles, & le plaisir de Venus, sont distingués des cinq sens, & par aucuns comprins en l'attouchement : mais c'est plustost de ce que l'esprit n'a peu venir à la cognoissance des choses, que par ses cinq sens, que nature luy en a autant baillé qu'il estoit requis pour son bien & sa fin.

Au reste la veuë passe tous les autres en promptitude, allant jusques au ciel en vn moment, car elle agit en l'air, peinct de la lumiere sans mouuement : aucun des autres ne peut sans mouuement receuoir. Or tout mouuement requiert du temps, & combien que tous soient capables de plaisir & douleur, si est ce que l'attouchement peut receuoir tres-grand douleur, & presque point de plaisir : & & le goust au contraire grand plaisir, & presque point de douleur.

De la foiblesse & incertitude de nos sens viennent ignorance, erreurs & tout mesconte: Car puis que par leur entremise vient toute cognoissance, s'ils nous faillent au rapport, il n'y a plus que tenir : Mais qui le peut dire & les accuser, qu'ils faillent, puis que par eux on commence à apprendre & cognoistre ? Aucuns ont dict, qu'ils ne faillent jamais : & que quand ils semblent faillir, la faute vient d'ailleurs, & qu'il s'en faut prendre plustost à toute autre chose, qu'aux sens ; autres ont dict tout au rebours, qu'ils sont tous faux, & qu'ils ne nous peuuent rien apprendre de certain.

Or que les sens soient faux ou non, pour le moins il est certain qu'ils trompent, voire forcent ordinairement le discours, la raison, & en eschange sont trompés par elle. Voila quelle belle science & certitude l'homme peut auoir, quand le dedans & le dehors est plein de faulseté & de foiblesse, & que ces parties principales, outils essentiels de la science, se trompent l'vn l'autre. Que les sens trompent & forcent l'entendement, il se voit ès sens desquels les vns eschauffent en furie, autres adoucissent, autres chatoüillent l'ame. Et pourquoy ceux qui le font saigner, inciser, cauteriser, destournent ils les yeux, sinon qu'ils sçauent bien l'authorité grande, que les sens ont sur leur discours ? La veuë

d'vn grand precipice estonne celuy qui se sçait bien en lieu asseuré, & enfin le sentiment ne vainq il pas & renuerse toutes les belles resolutions de vertu & de patience. Que aussi au rebours les sens sont pipez par l'entendement, il appert par ce que l'ame estant agitée de cholere, d'amour, de hayne, & autres passions, nos sens voyent & oyent les choses autres qu'elles ne sont, voire quelquefois nos sens sont souuent hebetés du tout par les passions de l'ame : & semble que l'ame retire au dedans & amuse les operations des sens : l'esprit empesche ailleurs, l'œil n'apperçoit pas ce qui est deuant, & ce qu'il voit.

Aux sens de nature les animaux ont part comme nous, & quelquefois plus : car auçuns ont l'ouye plus aigue que l'homme : autres la veuë ; autres le fleurer ; autres le goust : & tient on qu'en l'ouye le Cerf tient le premier lieu, & en la veuë l'aigle, au fleurer le chien, au goust le singe, en l'attouchement la tortue : toutesfois la preeminence de l'attouchement est donnée à l'homme, qui est de tous les sens le plus brutal. Or si les sens sont les moyens de paruenir à la cognoissance, & les bestes y ont part, voire quelquefois la meilleure, pourquoy n'auront elles cognoissance ?

Mais les sens ne sont pas seuls outils de la cognoissance, ny les nostres mesmes ne sont

pas seuls à consulter & croire. Et si les bestes par leurs sens jugent autrement des choses que nous par les nostres, comme elles font, qui en sera creu? Nostre saliue nettoye & desseche nos playes, elle tuë aussi le serpent, quelle sera la vraye qualité de la saliue? dessecher, nettoyer, ou tuer? Pour bien juger des operations des sens, il faut estre d'accord auec les bestes, mais bien auec nous mesmes; nostre œil pressé & serré voit autrement qu'en son estat ordinaire; l'ouye reserrée reçoit les objects, autrement que ne l'estant: autrement void, oyt, gouste vn enfant, qu'vn homme faict, & cestui cy qu'vn vieillard; vn sain qu'vn malade; vn sage qu'un fol. En vne si grande diuersité & contrarieté, que faut il tenir pour certain? voire vn sens dément l'autre, vne peincture semble releuée à la veuë; à la main, elle est platte.



## CHAPITRE XIII.

*Du voir, ovyr, Parler.*

CE font les trois plus riches & excellens joyaux corporels de tous ceux qui sont en monstre: & y a dispute sur leurs preeminences. Quant à leurs organes, celuy, de la

veuë eſt en ſa compoſition & ſa forme admirable, & d'vne beauté vive & eſclatante, pour la grande varieté & ſubtilité de tant de petites pieces, d'où l'on dict que l'œil eſt une des parties du corps qui commencent les premieres à ſe former, & la derniere qui s'acheue. Et pour ceſte meſme cauſe eſt il ſi delicat, & dict-on ſubject à ſix vingts maladies : puis vient celui du parler, mais en recompenſe l'ouye a pluſieurs grands aduantages. Pour le ſervice du corps, la veuë eſt beaucoup plus neceſſaire. Dont il importe bien plus aux beſtes que l'ouye : mais pour l'eſprit, l'ouye tient le deſſus. La veuë ſert bien à l'inuention des choſes, qui par elle ont eſté preſque toutes deſcouuertes ; mais elle ne meine rien à perfection. Dauantage la veuë n'eſt capable, que des choſes corporelles & d'indiuidus, & encores de leur crouſte & ſuperficie ſeulement, c'eſt l'outil des ignorans & imperites, *qui mouentur ad id quod adeſt, quodque præſens eſt.*

L'ouye eſt un ſens ſpirituel, c'eſt l'entremetteur & l'agent de l'entendement, l'outil des ſçauans & ſpirituels, capable non ſeulement des ſecrets & interieurs des indiuidus à quoy la veuë n'arrive pas, mais encores des eſpeces, & de toutes choſes ſpirituelles & diuines, auſquelles la veuë ſert pluſtoſt de deſtourbier que d'ayde, dont y a eu non ſeulement pluſieurs aueugles grands & ſçauans mais

d'autres encores qui se sont priués de veuë à escient, pour mieux philosopher, & nul jamais de sourd. C'est par où l'on entre en la forteresse & s'en rend on maistre ; l'on ploye l'esprit en bien ou en mal , tesmoin la femme du Roi Agamemnon,qui fut contenue au deuoir de chasteté au son de la harpe , & Dauid qui par mesme moyen, chassoit les mauuais esprits de Saul , & le remettoit en santé , & le joueur de fleutes , qui amollissoit & roidissoit la voix de ce grand orateur Grachus. Bref la science, la vérité , & la vertu n'ont point d'autre entremise , ny d'entrée en l'ame que l'ouye voire la Chrestienté enseigne que la foy & le salut est par l'ouye , & que veuë y nuit plus qu'elle n'y aide; Que la foy est la creance des choses, qui ne voyent , laquelle est acquise par l'ouye ; & elle appelle ses apprentifs & nouices auditeurs,*Catechoumenous*. Encores adjousteray je ce mot , que l'ouye apporte un grand secours aux tenebres & aux endormis , afin que par le son ils pouruoyent à leur conseruation. Pour toutes ces raisons , les sages recommandent tant l'ouye , la garder vierge & nette de toute corruption , pour le salut du dedans , comme pour la seureté de la ville l'on faict garde aux portes & murs , afin que l'ennemy n'y entre.

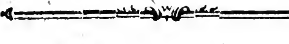
La parole est peculierement donnée à l'homme , present excellent & fort necessaire : Pour le regard de celuy d'où elle sort, c'est

le truchement & l'image de l'ame, *animi index & speculum*, le messager du cœur, la porte par laquelle tout ce qui est dedans sort dehors & se met en veuë : toutes choses sortent des tenebres & du secret, viennent en lumiere, l'esprit se faict voir, dont disoit un ancien à vn enfant, parle afin que je te voye, c'est à dire ton dedans; comme les vaisseaux se cognoissent s'ils sont rompus, ouuerts ou entiers, plains ou vuides, par le son, & les metaux, par la touche, ainsi l'homme par le parler. Pour le regard de celuy qui la reçoit c'est vn maistre puissant & vn regent imperieux, qui entre en la forteresse, s'empare du maistre, l'agite, l'anime, l'aigrist, l'appaise, l'irrite, le contriste, le resiouist, lui imprime toute telle passion qu'il veut, manie & paistrist l'ame de l'escoutant, & la plie à tout sens, le faict rougir, blaismir, pallir, rire, pleurer, trembler de peur, tremousser d'estonnement, forcener de colere, tressaillir de joye, outrer & transir de passion. Pour le regard de tous, la parole est la main de l'esprit, par laquelle comme le corps par la sienne, il prend & donne, il demande conseil & secours, & le donne. C'est le grand entremetteur & courretier, par elle le trafficq se faict, *merx à Mercurio*, la paix se traitte, les affaires se manient, les sciences & les biens de l'esprit se debitent & distribuent, c'est le lien & le cyment de la societé humaine

( moyennant qu'il soit entendu : car dit vn ancien, l'on est mieux en la compagnie d'vn chien cognu, qu'en celle d'vn homme duquel le langage est incognu, *ut externus alieno non sit hominis vice* ) bref l'outil & instrument à toutes choses bonnes & mauvaises, *vita & mors in manibus linguæ.* Il n'y a rien meilleur ny pire que la langue : la langue du sage, c'est la porte d'vn cabinet royal, laquelle s'ouurant voila incontinent mille choses diuerses se representent toutes plus belles l'vne que l'autre, des Indes, Peru, de l'Arabie. Ainsi le sage produict & faict marcher en belle ordonnance sentences & aphorismes de la Philosophie, similitudes, exemples, histoires, beaux mots triés de toutes les mines & thresorts vieux & nouveaux, *qui profert de thesauro suo nova & vetera,* qui seruent au reglement des mœurs, de la police & de toutes les parties de la vie & de la mort, ce qu'estant desployé en son temps & à propos, apporte avec plaisir vne grande beauté & vtilité, *mala aurea in lectis argenteis verba in tempore suo.* La bouche du meschant c'est vn trou puant & pestilentieux, la langue mesdisante, meurtriere de l'honneur d'autruy, c'est vne mer & vniuersité de maux, pire que le fer, le feu, la poison, la mort, l'enfer. *Vniuersitas iniquitatis, malum inquietum, venenum mortiferum, ignis incendens omnia, mors illius nequissima, vtilis potius infernus quam illa.*

Or ces deux, l'ouye & la parole se respondent & rapportent l'vne à l'autre, ont vn grand cousinage ensemble, l'vn n'est rien sans l'autre, comme aussi par nature, en vn mesme subject l'vn n'est pas sans l'autre. Ce sont les deux grandes portes par lesquelles l'ame faict tout son traffic & a intelligence par tout, par ces deux les ames se versent les unes dedans les autres, comme les vaisseaux en appliquant la bouche de l'vn à l'entrée de l'autre. Que si ces deux portes sont closes comme aux sourds & muets l'esprit demeure solitaire & miserable : l'ouye est la porte pour entrer, par icelle l'esprit reçoit toutes choses de dehors & conçoit comme la femelle ; la parole est la porte pour sortir ; par icelle l'esprit agist & produit comme masle. Par la communication de ces deux, comme par le choc & heurt roide des pierres & fers, sort & saille le feu sacré de verité. Car se frottans & limans l'vn contre l'autre, ils se desroüillent, se purifient & s'esclarcissent & toute cognoissance vient à perfection : mais l'ouye est la premiere, car il ne peut rien sortir de l'ame qu'il ne soit entré deuant, donc tout sourd de nature est aussi muet ; il faut premierement que lesprit se meuble & se garnisse par l'ouye, pour puis distribuer par la parole, dont le bien & le mal de la parole, & presque de tout l'homme, dépend de l'ouye ; qui bien

oyt bien parle, & qui mal oyt mal parle, de l'vsage & regle de la parole cy apres.



# CHAPITRE XIV.

*Vestemens du corps.*

IL y a grande apparence que la façon d'aller tout nud, tenuë encores par vne grande partie du monde, soit l'originelle des hommes, & l'autre de se vestir artificielle & inuentée pour esteindre la nature, comme ceux qui par artificielle lumiere veulent esteindre celle du jour. Car ayant nature suffisamment pourueu par tout toutes les autres creatures, de couuerture, il n'est pas à croire qu'elle aye pirement traitté l'homme, & l'aye laissé seul indigent & en estat qu'il ne se puisse maintenir sans secours estranger : & sont des reproches iniustes que l'on fait à nature comme marastre, ainsi qu'a esté dict cy dessus. Si originellement les hommes eussent esté vestus, il n'est pas vraysemblable qu'ils se fussent aduisés de se despouiller & mettre tous nuds, tant à cause de la santé qui eust esté extremement offensée en ce changement, que pour la honte : & toutesfois il se faict & garde par plusieurs nations, & ne faut alle-

guer que c'est pour cacher les parties honteuses & contre le froid (ce sont les deux raisons pretenduës, contre le chaud il n'y a point d'apparence) car nature ne nous a point apprins y avoir des parties honteuses, c'est nous mesmes qui par nostre faute nous nous le disons, & nature les a desia assés cachées, mis loin des yeux & couuert, & au pis aller ne faudroit couurir que ces parties là seulement, comme font aucuns en ces pays tous nuds, où d'ordinaire ils ne les couurent pas, & qu'est cela que l'homme n'osant se monstrer nud au monde, luy qui faict le maistre, se cache soubs la despouille d'autruy, voire s'empare? Quant au froid & autres necessités particulieres & locales, nous sçauons que soubs mesme air, mesme ciel, on va nud & habillé, & nous auons bien la plus delicate partie de nous toute descouuerte; dont vn gueux interrogé comme il pouuoit aller ainsi nud en hyuer, respondit que nous portons bien la face nuë, que luy estoit tout face, & plusieurs grands alloyent tousiours teste nue, Massinissa, Cæsar, Annibal, Seuerus, & y a plusieurs nations qui viuans tous nuds, aussi vont à la guerre & combattent tous nuds; le conseil de Platon pour la santé est de ne couurir la teste ny les pieds. Et Varron dict que quand il fut ordonné de descouurir la teste en la presence des Dieux & du Magistrat,

ce fut plus pour la santé, & s'endurcir aux iniures du temps, que pour la reuerence. Au reste l'inuention des couuers & maisons contre les injures du ciel & des hommes, est bien plus ancienne, plus naturelle & uniuerselle que des vestemens, & commune avec plusieurs bestes, mais la recherche des alimens marche bien encores deuant. De l'vsage des vestemens comme des alimens cy après.

## CHAPITRE XV.

### *De l'ame humaine en general.*

VOICY vne matiere difficile sur toutes, traitée & agitée par les plus sçauans & sages, mais auec vne grande diuersité d'opinions, selon les diverses nations, religions, professions & raisons, sans accord & resolution certaine. Les principaux poincts sont de l'origine & de la fin des ames, leur entrée & sortie des corps, d'où elles viennent quand elles y entrent, & où elles vont quand elles en sortent, de leur nature, estat, action, & s'il y en a plusieurs en l'homme ou vne seule.

De l'origine des ames humaines, il y a de tout temps eu tres-grande dispute & diuersité d'opinions entre les Philosophes & les Theo-

logiens : il y a eu quatre opinions celebres, selon la première qui est des Stoiciens, tenue par Philon Iuif, puis par les Manicheens ; elles sont extraites & produictes comme pareilles de la substance de Dieu, qui les inspire aux corps : La seconde d'Aristote tenue par Tertulien, Apollinaris, les Luciferiens & autres Chrestiens, dict qu'elles viennent & deriuent des ames des parens auec la semence, ainsi que les corps à la façon des ames brutales, vegetatiues & sensitiues : La troisieme des Pytagoriciens & Platoniciens, tenue par plusieurs Rabins & Docteurs Iuifs, puis par Origene & autres Docteurs Chrestiens, dict, qu'elles ont esté du commencement toutes crées de Dieu, faictes de rien, & reseruées au ciel, puis enuoyées icy bas, selon qu'il est besoin aux corps formés & disposés à les receuoir. La quatriesme receuë en la Chrestienté, est qu'elles sont crées de Dieu & infuses aux corps preparés, tellement que sa creation & infusion se fasse en mesme instant. Ces quatre opinions sont affirmatiues : car il y en a vne cinquiesme plus retenue qui ne definist rien, & se contente de dire que c'est vne chose secrette & incogneue aux hommes, de laquelle opinion ont esté SS. Augustin, Gregoire de Nice & autres, qui toutefois ont trouué les deux dernieres affirmatiues, plus vraysemblables que les deux premieres.

Le siege de l'ame raisonnable, *ubi sedet pro tribunali*, c'est le cerueau & non pas le cœur, comme auant Platon & Hippocrates, l'on auoit pensé communement, car le cœur a sentiment & n'est capable de sapience. Or le cerueau qui est beaucoup plus grand en l'homme qu'à tous autres animaux pour estre bien faict & disposé, afin que l'ame raisonnable agisse bien, doibt approcher de la forme d'vn nauire & n'estre point rond, ny par trop grand, ou par trop petit, bien que le plus grand soit moins vitieux, composé de substance & de parties subtiles, delicates & deliées, bien joinctes & vnies sans separation ny entre-deux, ayant quatre petits creux ou ventres, dont les trois sont au milieu rangés de front & collateraux entr'eux, & derriere ceux tirant au derriere de la teste, le quatriesme seul, auquel se faict la preparation & conjonction des esprits vitaux, pour estre puis faicts animaux, & portés aux trois creux de deuant, ausquels l'ame raisonnable faict & exerce ses facultés, qui sont trois, entendement, mémoire, imagination; lesquelles ne s'exercent point separement & distinctement, chacune en chacun creux ou ventre, comme aucuns vulgairement ont pensé. Mais communement & par ensemble toutes trois en tous trois & chacun d'eux, à la façon des sens externes qui sont doubles, & ont deux creux, en chacun desquels le sens s'exerce tout entier: d'où

d'où vient que celuy qui est blessé en l'vn ou deux de ces trois ventres, comme le paralitique, ne laisse pas d'exercer toutes les trois, bien que plus foiblement, ce qu'il ne feroit, si chacune faculté auoit son creux à part.

Aucuns ont pensé que l'ame raisonnable n'estoit point organique, & n'auoit besoin pour faire ses functions d'aucun instrument corporel, pensant par là bien prouuer l'immortalité de l'ame : mais sans entrer en un labyrinthe de discours, l'experience oculaire & ordinaire dément ceste opinion, & conuainq du contraire: car l'on sait que tous hommes n'entendent ny ne raisonnent de mesmes & esgalement, ains auec tres-grande diuersité : & vn mesme homme aussi change, & en vn temps raisonne mieux qu'en vn autre, en vn aage, en un estat & certaine disposition qu'en vn autre ; tel mieux en santé qu'en maladie ; & tel autre mieux en maladie qu'en santé. Vn mesme en vn temps preuaudra en iugement,& sera foible en imagination : d'où peuuent venir toutes ces diuersités & changemens, sinon l'organe & instrument changeant d'estat ? Et d'où vient que l'yurognerie, la morsure du chien enragé, vne fieure ardente, vn coup en teste, vne fumée montant de l'estomach, & autres accidens feront culbutter & renuerseront entierement le jugement, tout l'esprit intellectuel, & toute la sagesse de Grece, voir contraindrons l'ame

de desloger du corps ? Ces accidens purement corporels ne peuuent toucher ny arriuer à ceste haute faculté spirituelle de l'ame raisonnable, mais seulement aux organes & instrumens, lesquels estans detraqués & desbauchés, l'ame ne peut bien & reglement agir, & estans par trop forcés & violentés est contrainĉte de s'absenter & s'en aller. Au reste se seruir d'instrument ne preiudicie point à l'immortalité, car Dieu s'en sert bien, & y accommode ses actions : & comme selon la diversité de l'air, region & climat, Dieu produiĉt hommes fort diuers en esprit & suffisance naturelle, car en Grece & en Italie, il les produit bien plus ingenieux qu'en Moscouie & Tartarie : aussi l'esprit selon la diversité des dispositions organiques, des instrumens corporels, raisonne mieux ou moins. Or l'instrument de l'ame raisonnable c'est le cerueau, & le temperament d'iceluy, duquel nous avons à parler.

Temperament est la mixtion & proportion des quatre premieres qualités, chaud, froid, sec & humide, ou bien vne cinquieme, & comme l'harmonie resultante de ces quatre : or du temperament du cerueau vient & depend tout l'estat & l'aĉtion de l'ame raisonnable : mais ce qui cause & apporte vne grande misere à l'homme, est que les trois facultés de l'ame raisonnable, entendement, memoire, imagination, requierent, & s'exercent par temperament

contraire. Le temperament de l'entendement est sec, d'où vientque lesaduancés en aage preualent en entendement par dessus les jeunes, d'autant que le cerveau s'essuye, & s'asseche tousiours plus: aussi les melancoliques secs, les affligés, indigens, & qui sont à jeun (car la tristesse & le jeusne desseichent) sont prudens & ingenieux, *splendor siccus animus sapientissimus: vexatio dat intellectum.* Et les bestes de temperament plus sec comme fourmis, abeilles, elephans, sont prudentes & ingenieuses (comme les humides, tesmoin le pourceau, sont stupides, sans esprit) & les méridionaux, secs & moderés en chaleur interne du cerueau, à cause du violent chaud externe. Le temperament de la memoire est humide, d'où vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin après l'humidité acquise par le dormir de la nuict, plus propre à la memoire, laquelle est aussi plus vigoureuse aux Septentrionaux : J'entens icy une humidité non aqueuse, coulante, en laquelle ne se puisse tenir aucune impression, mais aerée, gluante, grasse & huileuse, qui facilement reçoit & retient fort, comme se void aux peinctures faictes en huile. Le temperament de l'imagination est chaud, d'où vient que les Phrenetiques, Maniacles & malades de maladies ardentes, sont excellens en ce qui est de l'imagination, poësie, diuination, & qu'elle est forte en la jeunesse & adolescence (les Poëtes &

Prophetes ont fleuri en cest aage) & aux lieux mitoyens entre Septentrion & Midy.

De la diuersité des temperamens il aduient que l'on peut estre mediocre en toutes les trois facultés, mais non pas excellent, & que qui est excellent en l'vne des trois, est foible des autres. Que les temperamens de la memoire & l'entendement soyent fort differens & contraires, cela est clair, comme le sec & l'humide: de l'imagination qu'il soit contraire aux autres il ne le semble pas tant, car la chaleur n'est pas incompatible auec le sec & l'humide: & toutesfois l'experience monstre que les excellens en l'imagination sont malades en l'entendement & memoire, & tenus pour fols & furieux: mais cela vient que la chaleur grande qui sert à l'imagination, consomme & l'humidité qui sert à la memoire, & la subtilité des esprits & figures, qui doit estre en la secheresse qui sert à l'entendement, & ainsi est contraire & destruict les autres deux.

De tout cecy il est euident qu'il n'y a que trois principaux temperamens, qui seruent & facent agir l'ame raisonnable, & distinguent les esprits, sçauoir le chaud, le sec & l'humide: le froid ne vaut rien, n'est point actif & ne sert qu'à empescher tous les mouuemens & functions de l'ame: & quand il se lit souuent aux autheurs que le froid sert à l'entendement, que les froids de cerueau, comme

les melancholiques & les meridionaux, sont prudens, sages, ingenieux; là le froid se prend non simplement, mais pour vne grande moderation de chaleur : car il n'y a rien plus contraire à l'entendement & sagesse, que la grande chaleur, laquelle au contraire sert à l'imagination : & selon les trois temperamens, il y a trois facultés de l'ame raisonnable : mais comme les temperamens, aussi les facultés reçoiuent diuers degrés, subdiuisions & distinctions.

Il y a trois principaux offices & differences d'entendement, inferer, distinguer, eslire : les sciences qui appartiennent à l'entendement sont la Theologie scholastique, la Theorique de medecine, la Dialectique, la Philosophie naturelle & morale. Il y a trois sortes de differences de memoire, receuoir, & perdre facilement les figures, receuoir facilement & difficilement perdre : les sciences de la memoire sont la Grammaire, Theorique de Jurisprudence & Theologie positiue, Cosmographie, Arithmetique.

De l'imagination y a plusieurs differences & en beaucoup plus grand nombre que de la memoire & de l'entendement : à elle appartiennent proprement les inuentions, les facecies & brocards, les poinctes & subtilités, les fictions & mensonges, les figures & comparaisons, la proprieté, netteté, elegance, gentillesse. Parquoy appartiennent à elle la

poësie, l'eloquence, musique & generalement tout ce qui consiste en figure, correspondance, harmonie, & proportion.

De tout cecy appert que la viuacité, subtilité, promptitude, & ce que le commun appelle esprit, est à l'imagination chaude : La solidité, maturité, verité est à l'entendement sec : L'imagination est actiue, bruyante ; c'est elle qui remue tout & met tous les autres en besongne : L'entendement est action morne & sombre : la memoire est purement passiue & voicy comment : l'imagination premierement recueille les especes & figures des choses tant presentes par le seruice des cinq sens, qu'absentes par le benefice du sens commun, puis les represente, si elle veut, à l'entendement qui les considere, examine, cuit & iuge : puis elle mesme les met en depost & conserue en la memoire, comme l'escriuain au papier pour derechef, quand besoin sera, les en tirer & extraire ( ce que l'on appelle reminiscence) ou bien si elle veut les recommande à la memoire, auant les presenter à l'entendement. Parquoy recueillir, representer à l'entendement, mettre en la memoire, & les extraire, sont tous œuures de l'imagination. Et ainsi à elle appartient le sens commun, la reminiscence, & ne sont point puissances separées d'elle, comme aucuns veulent, pour faire plus de trois facultés de l'ame raisonnable.

Le vulgaire, qui ne iuge jamais bien, eſtime & faict plus de feſte de la memoire, que des deux autres, pource qu'elle en compte fort, a plus de monſtre & faict plus de bruict en public, & penſe que pour auoir bonne memoire l'on eſt fort ſçauant, & eſtime plus la ſçience que la ſageſſe, c'eſt toutesfois la moindre des trois, qui peuſt eſtre avec la folie & l'impertinence : mais tres-rarement elle excelle avec l'entendement & ſageſſe, car leurs temperamens ſont contraires. De cette erreur populaire eſt venuë la mauvaiſe inſtruction de la ieuneſſe, qui ſe voit par tout. Ils ſont touſiours apres à lui faire apprendre par cœur (ainſi parlent-ils) ce que les liures diſent, afin de les pouuoir alleguer, & à luy remplir & charger la memoire du bien d'autruy & ne ſe ſoucient de luy reueiller & eſguiſer l'entendement, & former le jugement, pour luy faire valoir ſon propre bien & ſes facultés naturelles, pour le faire ſage & habille à toutes choſes. Auſſi voyons nous que les plus ſçauants qui ont tout Ariſtote & Ciceron en la teſte, ſont plus ſots & plus ineptes aux affaires, & que le monde eſt mené & gouuerné par ceux qui n'en ſçavent rien. Par l'advis de tous les ſages l'entendement eſt le premier, la plus excellente & principale piece du harnois. Si elle joue bien, tout va bien & l'homme eſt ſage, & au rebours ſi elle ſe

mesconte, tout va de trauers, en second lieu l'imagination ; la memoire est la derniere.

Toutes ces differences s'entendront, peut-estre, encore mieux par cette similitude qui est vne peincture ou imitation de l'ame raisonnable. En toute cour de iustice y a trois ordres & estages, le plus haut des iuges, auquel y a peu de bruict mais grande action, car sans s'esmouuoir & agiter, ils iugent, decident, ordonnent, determinent de toutes choses ; c'est l'image du iugement, plus haute partie de l'ame : Le second des aduocats & procureurs, auquel y a grande agitation & bruict sans action : car ils ne peuvent rien vuider ny ordonner, seulement secouër les affaires, c'est la peincture de l'imagination, faculté remuante, inquiete, qui ne s'arreste iamais, non pas pour le dormir profond, & faict vn bruict au cerueau comme vn pot qui boult, mais qui ne resoult & n'arreste rien. Le troisiesme & dernier estage est du greffe & registre de la cour, où n'y a bruict ny action, c'est vne pure passion, vn gardoir & reseruoir de toutes choses, qui represente bien la memoire.

L'ame qui est la nature & la forme de tout animal, est de soy toute sçauante sans estre apprinse ; & ne faut point à produire ce qu'elle sçait, & bien exercer ses functions, comme il faut, si elle n'est empeschée, & moyennant

que ses instrumens soient bien disposés ; dont a esté bien & vrayement dict par les Sages, que nature est sage, sçauante, industrieuse, & rend habile à toutes choses, ce qui est aisé à monstrer par induction. L'ame vegetatiue de soy sans inst uction, forme le corps en la matrice tant excellement, puis le nourrist & le faict croistre, attirant la viande, la retenant & cuysant, & reiettant les excremens, elle r'engendre & refaict les parties qui defaillent; ce sont choses qui se voyent aux plantes, bestes, & en l'homme. La sensitiue de soy sans instruction faict aux bestes & en l'homme remuer les pieds, les mains, & autres membres, les gratter, frotter, secouër, tetter, demener les leures, plorer, rire. La raisonnable de mesmes, non selon l'opinion de Platon, par reminiscence de ce qu'elle sçauoit auant entrer au corps, comme si elle estoit plus aagée que le corps ; ny selon Aristote par reception & acquisition venant dehors par les sens, estant de soy vne carte blanche & vuide: mais de soy & sans instruction imagine, entend, retient, raisonne, & discourt. Et pource que ceste proposition semble plus difficile à croire de la raisonnable que des autres, elle se prouue premierement par le dire des plus grands Philosophes, qui tous ont dict que les semences des grandes vertus & sciences, estoient esparses naturellement en l'ame : Puis

par raiſon tirée de l'experience, les beſtes raiſonnent, diſcourent, font pluſieurs choſes de prudence & d'entendement, comme il a eſté bien prouué cy deſſus. Ce qu'aduoüant meſmes Ariſtote a rendu la nature des beſtes plus excellente que l'humaine, laquelle il faict vuide & & ignorante du tout : mais les ignorants appellent cela inſtinct naturel, qui ne font que des mots en l'air, car apres il ne ſçauent declarer qu'eſt-ce qu'inſtinct naturel : les hommes melancoliques, maniaques, Phrenetiques & attaincts de certaines maladies qu'Hippocrates appelle diuines, ſans l'auoir apprins parlent latin, font des vers, diſcourent prudemment & hautement, deuinent les choſes ſecrettes & à venir (leſquelles choſes les ſots ignorants attribueront au diable ou eſprit familier) bien qu'ils fuſſent auparauant idiots & ruſtiques, & qui depuis ſont retournés tels apres la guariſon. Item y a des enfants qui bien toſt apres eſtre nays, ont parlé, comme ceux qui ſont venus de parens vieils : d'où ont ils aprins & tiré tout cela, tant les beſtes que les hommes ?

Si toute ſcience venoit, comme veut Ariſtote des ſens, il s'enſuiuroit que ceux qui ont les ſens plus entiers & plus vifs, ſeroient plus ingenieux & plus ſçauants, & ſe voit le contraire ſouuent, qu'ils ont l'eſprit plus lourd & ſont plus mal habiles, & pluſieurs ſe

ſont priués à eſcient de l'vſage d'iceux, afin que l'ame fiſt mieux, & plus librement ſes affaires. Et ſeroit choſe honteuſe & abſurde, que l'ame tant haute & diuine queſtaſt ſon bien des choſes ſi viles & caduques, comme les ſens : car c'eſt au rebours que les ſens ont tout de l'ame, & ſans elle ne ſont & ne peuuent rien : & puis enfin que peuuent apercevoir les ſens ſinon les accidents & ſuperficies des choſes? Car les natures, formes, les threſors & ſecrets de nature nullement.

Mais on demandera donc pourquoy ces choſes ne ſe font elles touſiours par l'ame? Pourquoy ne faict elle en tout temps ſes propres functions, & que plus foiblement & plus mal elle les faict en vn temps qu'autre? L'ame raiſonnable agit plus foiblement en la ieuneſſe qu'en la vieilleſſe : & au contraire la vegetatiue forte & vigoureuſe en la ieuneſſe, eſt foible en la vieilleſſe, en laquelle elle ne peuſt refaire les dents tombées comme en la ieuneſſe. La raiſonnable faict en certaines maladies ce qu'elle ne peut en ſanté, & au rebours en ſanté ce qu'elle ne peut en maladie. A quoi pour tout la reſponce (touchée cy deſſus) eſt que les inſtrumens deſquels l'ame a beſoin pour agir, ne ſont ny ne peuuent touſiours eſtre diſpoſés comm'il faut pour exercer toutes fonctions, & faire tous effects, voire ils ſont contraires, & s'entr'empeſchent, & pour le

dire plus court & plus clairement, c'est que le temperament du cerueau, duquel a esté tant parlé cy dessus, par lequel & selon lequel l'ame agit, est diuers & changeant, & estant bon pour vne function d'ame, est contraire à l'autre : estant chaud & humide en la jeunesse est bon pour la vegetatiue, & mal pour la raisonnable ; & au contraire froid & sec en la vieillesse, est bon pour la raisonnable, mal pour la vegetatiue : Par maladie ardente fort eschauffé & subtilisé est propre à l'inuention & diuination, mais impropre à maturité & solidité de jugement & sagesse.

De l'vnité & singularité ou pluralité des ames en l'homme les opinions & raisons sont fort diuerses entre les Sages. Qu'il y en aye trois essentiellement distinctes, c'est l'opinion des Ægiptiens, & d'aucuns Grecs, comme Platoniciens : Mais c'est chose estrange qu'vne mesme chose aye plusieurs formes essentielles. Que les ames soient singulieres & à chacun homme la sienne : c'est l'opinion de plusieurs, contre laquelle l'on dict qu'il faudroit ou qu'elle fust toute mortelle, ou bien en partie mortelle en la vegetatiue & sensitiue, & en partie immortelle en la raisonnable, & ainsi seroit diuisible. Qu'il n'y en aye qu'vne seule raisonnable generalement de tous hommes, c'est l'opinion des Arabes, venue de Themistius Grec, mais refutée par plusieurs : La plus

commune opinion eſt qu'il n'y en a en chacun homme qu'vne en ſubſtance, cauſe de la vie & de toutes les actions : laquelle eſt toute en en tout, & en chaque partie : mais elle eſt garnie & enrichie d'vn tres-grand nombre de diuerſes facultés & puiſſances, merueilleuſement differentes, voire contraires les vnes aux autres, ſelon la diuerſité des vaiſſeaux & inſtrumens où elle eſt retenue, & des objects qui luy ſont propoſés. Elle exerce l'ame ſenſitiue & raiſonnable au cerueau, la vitale & iraſcible au cœur, la naturelle, vegetatiue & concupiſcible au foye, la genitale aux genitoires ; ce ſont les principales & capitales, ne plus ne moins que le ſoleil vn en ſon eſſence, deſpartant ſes rayons en diuers endroicts eſchauffe en vn lieu, eſclaire en vn autre, fond la cire, ſeiche la terre, blanchiſt la neige, nourriſt la peau, diſſipe les nuées, tariſt les eſtangs : mais quand & comment : ſi toute entiere & en vn coup, ou ſi ſucceſſiuement elle arriue au corps, c'eſt vne queſtion. La commune opinion venue d'Ariſtote eſt que l'ame vegetatiue & ſenſitiue qui eſt toute materielle & corporelle, eſt en la ſemence, & auec elle deſcendue des parents, laquelle conforme le corps en la matrice, & iceluy faict, arriue la raiſonnable de dehors ; & que pour cela il n'y a deux ni trois ames, ny enſemble ny ſucceſſiuement, & ne ſe corrompt la vege-

tatiue par l'arriuée de la sensitiue, ny la sensitiue par l'arriuée de la raisonnable : Ce n'est qu'vne qui se faict, s'acheue, & se parfaict auec le tems & par degrés, comme la forme artificielle de l'homme, qui se peindroit par pieces l'vne apres l'autre, la teste, puis la gorge, le ventre &c. Autres veulent qu'elle y entre toute entiere auec toutes ses facultés en vn coup, sçauoir lors que le corps est tout organizé, formé & tout acheué d'estre faict, & qu'auparauant n'y a eu aucune ame, mais seulement vne vertu & energie naturelle, forme essentielle de la semence, laquelle agissant par les esprits qui sont en la dicte semence, comme par instruments, forme & bastist le corps, & agence tous les membres : ce qu'estant faict ceste energie s'esuanouist & se perd, & par ainsi la semence cesse d'estre semence, perdant sa forme par l'arriuée d'vn autre plus noble qui est l'ame humaine : laquelle faict que ce qui estoit semence, est maintenant homme.

L'immortalité de l'ame est la chose la plus vniuersellement, religieusement, & plausiblement receuë par tout le monde (i'entends d'vne externe & publique profession, d'vne interne, serieuse & vraye creance, dequoy sera parlé cy apres) la plus vtilement creuë, la plus foiblement prouuée & establie par raisons & moyens humains. Il semble y auoir vne incli-

nation & diſpoſition de nature à la croire, car l'homme deſire naturellement allonger & perpetuer ſon eſtre, d'où vient auſſi ce grand & furieux ſoin & amour de noſtre poſterité & ſucceſſion. Puis deux choſes ſeruent à la faire valoir & rendre plauſible, l'vne eſt l'eſperance de gloire & reputation, & le deſir de l'immortalité du nom, qui tout vain qu'il eſt, a vn merueilleux credit au monde : l'autre eſt l'impreſſion, que les vices qui ſe deſrobent de la veuë & cognoiſſance de l'humaine juſtice, demeurent touſiours en butte à la diuine, qui les chaſtiera, voire apres la mort.

## CHAPITRE XVI.

*Des parties de l'ame humaine, & premierement de l'entendement, plus haute & noble partie d'icelle, imagination, raiſon, diſcours, eſprit, jugement, volonté, de la verité, & de l'invention.*

C'EST vn fonds d'obſcurité plein de creux & de cachots, vn labirynthe, vn abiſme confus & bien entortillé, que cet eſprit humain : c'eſt l'œconomie de ceſte grande & haute partie intellectuelle de l'ame, où y a tant de pieces, facultés, actions, & mouuements diuers, dont y a auſſi tant de noms, & s'y tournent

tant de difficultés, objections, & de doubtes.

Cet entendement (ainsi l'appellerons nous d'vn nom general) *intellectus, mens, nous*, est vn subject general, ouuert, & disposé à receuoir & embrasser toutes choses, comme la matiere premiere, & le miroir toutes formes, *intellectus est omnia.* Il est capable d'entendre toutes choses, mais soy mesme, ou point, (tesmoin vne si grande & presque infinie diuersité d'opinions d'iceluy, de doutes & objections qui croissent tous les jours) ou bien sombrement, indirectement, & par reflexion de la cognoissance des choses à soy mesme, par laquelle il sent & cognoit qu'il entend, & a puissance & faculté d'entendre, c'est la maniere que les esprits se cognoissent eux mesmes.

Son premier office qui est de receuoir simplement, & apprehender les images & especes des choses, qui est vne passion & impression en l'ame, causée par l'object & presence d'icelles, c'est imagination & apprehension.

La force & puissance de paistrir, traitter & agiter, cuire & digerer les choses receuës par l'imagination, c'est raison, *logos.*

L'action & l'office, ou exercice de cette force & puissance qui est d'assembler, conjoindre, separer, diuiser les choses receuës, & y en adjouster encores d'autres, c'est discours, ratiocination *logismo, dianoia*, quasi *dia noun.*

La facilité ſubtile, & alaigre promptitude à faire toutes ces choſes, & penetrer auant en icelles, s'appelle Eſprit, *ingenium*, donc les ingenieux, aigus, ſubtils, pointus, c'eſt tout vn.

La repetition, & ceſte action de ruminer, recuire, repaſſer par l'eſtamine de la raiſon, & encores plus elabourer, pour en faire vne reſolution plus ſolide, c'eſt le jugement.

L'effect enfin de l'entendement, c'eſt la cognoiſſance, intelligence, reſolution.

L'action qui ſuit cette cognoiſſance & reſolution, qui eſt à s'eſtendre, pouſſer & aduancer à la choſe cogneuë, c'eſt volonté, *intellectus extenſus & promotus.*

Parquoy toutes ces choſes, entendement, imagination, raiſon, diſcours, eſprit, jugement, intelligence, volonté ſont vne meſme en eſſence, mais toutes diuerſes en action, teſmoin qu'vn eſt excellent en l'vne d'icelles, & foible en l'autre : ſouuent qui excelle en eſprit & ſubtilité, eſt moindre en jugement & ſolidité.

Ie n'empeſche pas que l'on ne chante les loüanges & grandeurs de l'eſprit humain, de ſa capacité, viuacité, viteſſe : je conſents que l'on l'appelle image de Dieu viue, vn degouſt de l'immortelle ſubſtance, vne fluxion de la diuinité, vn eſclair celeſte, auquel Dieu a donné la raiſon comm' vn timon animé pour

le mouuoir auec reigle & mesure , & que ce soit vn instrument d'vne complette harmonie, que par luy y a parentage entre Dieu & l'homme, & que pour le luy ramenteuoir il luy a tourné les racines vers le ciel, afin qu'il eust tousiours sa veuë vers le lieu de sa naissance. Bref qu'il n'y a rien de grand en la terre que l'homme , rien de grand en l'homme que l'esprit , si l'on monte jusques là, l'on monte au dessus du ciel : ce sont tous mots plausibles dont retentissent les escholes & les chaires.

Mais ie desire qu'apres tout cela, l'on vienne à bien sonder & estudier à cognoistre cet esprit, car nous trouuerons qu'apres tout, c'est & à soy & à autruy vn tres-dangereux outil , vn furet qui est à craindre, vn petit broüillon & trouble feste , vn esmerillon fascheux & importun , & qui comm' vn affronteur & joüeur de passe passe, sous ombre de quelque gentil mouuement subtil & gaillard , forge , inuente & cause tous les maux du monde , & n'y en a que par luy.

Il y a beaucoup plus grande diuersité d'esprits que de corps, aussi y a-il plus grand chaud, plus de pieces & plus de façon : nous en pouuons faire trois classes , dont chacune a encores plusieurs degrés : en celle d'en bas sont les petits , foibles & comme brutaux, tous voisins des bestes, soit que cela aduienne de la premiere trempe, c'est à dire de la se-

mence & temperament du cerueau trop froid & humide, comme entre les bestes les poissons sont infimes, ou pour n'auoir esté aucunement remués & reueillés, mais abandonnés à la rouille & stupidité : de ceux là n'en faut faire mise ny recepte, & ne s'en peust dresser ny establir vne compagnie constante. Car ils ne peuuent pas seulement suffire pour eux mesmes en leur particulier, & faut qu'ils soyent tousiours en la naturelle d'autruy, c'est le commun & bas peuple, *qui vigilans stertit, mortua cui vita est, prope jam vivo atque videnti*, qui ne se sent, ne se juge. En celle d'en haut sont les grands & tres-rares esprits plustost demons qu'hommes communs, esprits bien nés, forts & vigoureux : De ceux icy ne s'en pourroit bastir en tous les siecles vne republique entiere. En celle du milieu sont tous les mediocres, qui sont en infinité de degrés : de ceux cy est composé presque tout le monde (de ceste distinction & autres cy apres plus au long). Mais il nous faut toucher plus particulierement les conditions & le naturel de cest esprit, autant difficile à cognoistre, comme vn visage à peindre au vif lequel sans cesse se remueroit.

Premierement c'est vn agent perpetuel, l'esprit ne peust estre sans agir, il se forge plustost des subjects faux & fantastiques, se pipant à son escient, & allant contre sa propre creance, que d'estre sans agir. Comme les terres oysifues

ſi elles ſont graſſes & fertiles foiſonnent en mille ſortes d'herbes ſauuages & inutiles, & les faut aſſubjectir à certaines ſemences, & les femmes ſeules produiſent des amas & pieces de chair informes, ainſi l'eſprit ſi l'on ne l'occupe à certain ſubject, il ſe débande & ſe jette dedans la vague des imaginations, & n'eſt folie ny reſuerie qu'il ne produiſe, s'il n'a de but eſtabli, il ſe perd & s'eſgare, car eſtre par tout, c'eſt n'eſtre en aucun lieu: l'agitation eſt vrayement la vie de l'eſprit, & ſa grace, mais elle doibt venir d'ailleurs que de ſoy: s'il va tout ſeul, il ne faict que trainer & languir, & ne doit eſtre violenté; car cette trop grande contention d'eſprit trop bandé, tendu & preſſé, le rompt & le trouble.

Il eſt auſſi vniuerſel qui ſe meſle par tout, il n'a point de ſubject ny de reſſort limité, il n'y a choſe où il ne puiſſe iouër ſon roolle auſſi bien aux ſubjects vains & de neant, comm'aux nobles & de poids, & en ceux que nous pouuons entendre que ceux que nous n'entendons: car recognoiſtre que l'on ne le peut entendre ny penetrer au dedans, & qu'il faut demeurer au bort & à l'eſcorce, c'eſt tres-beau traict de jugement, la ſcience voire la verité peuuent loger chés nous ſans jugement, & le jugement ſans elles, voire recognoiſtre ſon ignorance, c'eſt vn beau teſmoignage de jugement.

Tiercement il eſt prompt & ſoudain courant en vn moment d'vn bout du monde à l'autre, ſans arreſt, ſans repos, s'agitant, penetrant & perçant par tout, *Mobilis & inquieta mens homini data eſt : nunquam ſe tenet ſpargitur vaga, quietis impatiens, nouitate rerum lætiſſima, non mirum, ex illo cœleſti ſpiritu deſcendi. Cæleſtium autem natura ſemper in motu eſt.* Cette ſi grande ſoudaineté & viteſſe, cette poincte & agilité eſt d'vne part admirable & des plus grandes merueilles qui ſoyent en l'eſprit, mais c'eſt d'ailleurs choſe tres-dangereuſe, vne grande diſpoſition & propenſiòn à la folie & manie, comme ſe dira tantoſt.

Pour ces trois conditions, d'agent perpetuel ſans repos, vniuerſel, ſi prompt & ſoudain, il a eſté eſtimé immortel, & auoir en ſoy quelque marque & eſtincelle de diuinité.

Or ſon action eſt touſiours queſter, fureter, tournoyer ſans ceſſe comme affamé de ſçauoir, enquerir & rechercher, ainſi appelle Homere les hommes *alpheſtas*. Il n'y a point de fin en nos inquiſitions : les pourſuittes de l'eſprit humain ſont ſans terme, ſans forme : ſon aliment eſt doubte, ambiguité, c'eſt vn mouuement perpetuel ſans arreſt & ſans but : le monde eſt vne eſcole d'inquiſition ; l'agitation & la chaſſe eſt proprement de noſtre gibier : prendre ou faillir à la prinſe c'eſt autre choſe.

Mais il agit & pouſuit ſes entreprinſes

la mort de son fils, car c'estoient larmes inutiles & impuissantes, c'est pour cela dict il qu'elles sont plus justes & que i'ay raison de plorer. La femme de Socrates redoubloit son dueil, de ce que les juges le faisoient mourir iniustement; comment feist-il, aymerois tu mieux que ce fust justement? Il n'y a aucun bien, dict vn sage, sinon celuy à la perte duquel l'on est preparé, *in æquo enim est dolor amissæ rei & timor amittendæ.* Au rebours, dict l'autre, nous serrons & embrassons le bien, d'autant plus estroit & auec plus d'affection, que nous le voyons moins seur, & craignons qu'il nous soit osté. Vn philosophe Cynique demandoit à Antigonus vne dragme d'argent, ce n'est pas present de Roy, respondit il: donne moy donc vn talent, dict le philosophe, ce n'est pas present pour vn Cynique. Quelqu'vn disoit d'vn Roy de Sparte fort clement & debonnaire, il est fort bon, car il l'est mesmes aux meschans: comment seroit il bon, dict l'autre, puis qu'il n'est pas mauuais aux meschans? Voila comme la raison humaine est à tous vsages: vn glaiue double, vn baston à deux bouts, *ogni medaglia ha il suo riuerso:* Il n'y a raison qui n'en aye vne contraire, dit la plus saine & plus seure philosophie: ce qui se monstreroit par tout qui voudroit. Or ceste grande volubilité & flexibilité vient de plusieurs causes, de la perpetuelle alteration & mouuement du corps, qui

jamais n'eſt deux fois en la vie en meſme eſtat. Des objects qui ſont infinis, de l'air meſmes & ſerenité du ciel,

*Tales ſunt hominum mentes quali pater ipſe*
*Juppiter auctifera luſtravit lampade terras*,

& de toutes choſes externes : Internement des ſecouſſes & branſles que l'ame ſe donne elle meſme par ſon agitation, & meuë, par ſes propres paſſions, auſſi qu'elle regarde les choſes par diuers viſages, car tout ce qui eſt au monde a diuers luſtres & diuerſes conſiderations, c'eſt vn pot à deux anſes, diſoit Epictete ; il euſt mieux dict à pluſieurs.

Il aduient de là qu'il s'empeſtre en ſa beſoigne, comme les vers de ſoye, il s'embarque, car comme il penſe remarquer de loin, ie ne ſçay quelle apparence de clarté & verité imaginaire, & y veut courir, voicy tant de difficultés qui lui trauerſent la voye, tant de nouuelles queſtes l'eſgarent & l'enyurent.

Sa fin à laquelle il viſe eſt double, l'vne plus commune & naturelle eſt la verité où tend ſa queſte & ſa pourſuitte. Il n'eſt deſir plus naturel, que de cognoiſtre la verité. Nous eſſayons tous les moyens que nous penſons y pouuoir ſeruir : mais enfin tous nos efforts ſont courts, car la verité n'eſt pas un acqueſt, ni choſe qui ſe laiſſe prendre & manier, & encores moins poſſeder à l'eſprit humain. Elle

loge

loge dedans le sein de Dieu ; c'est là son giste & sa retraicte : l'homme ne sçait & n'entend rien à droict, au pur & au vray comm' il faut, tournoyant tousiours & tastonnant à l'entour des apparences, qui se trouuent par tout aussi bien au faux qu'au vray ; nous sommes naïs à quester la verité : la posseder appartient à vne plus haute & grande puissance. Ce n'est pas à qui mettra dedans; mais à qui fera de plus belles courses. Quand il aduiendroit que quelque verité se rencontrast entre ses mains, ce seroit par hazard, il ne la sçauroit tenir, posseder ny distinguer du mensonge. Les erreurs se reçoiuent en nostre ame, par mesme voye & conduicte que la verité ; l'esprit n'a pas dequoy les distinguer & choisir : autant peut faire le sot celuy qui dict vray, comme celuy qui dict faux : les moyens qu'il employe pour la descouurir, sont raison & experience, tous deux très - foibles, incertains, diuers, ondoyans. Le plus grand argument de la verité, c'est le general consentement du monde. Or le nombre des fols surpasse de beaucoup celuy des sages : & puis comment est on paruenu à ce consentement, que par contagion & applaudissement, donné sans jugement & cognoissance de cause, mais à la suite de quelques vns qui ont commencé la danse ?

L'autre fin moins naturelle, mais plus ambitieuse est l'invention à laquelle il tend,

comme au plus haut poinct d'honneur, pour se monstrer & faire valoir ; c'est ce qui est plus estimé & semble estre vne image de diuinité. De ceste suffisance d'inuenter sont produicts les ouvrages qui ont raui tout le monde en admiration : & s'ils ont esté auec vtilité publique, ils ont deifié leurs autheurs. Ceux qui ont esté en subtilité seule sans vtilité, ont esté en la peincture, statuaire, architecture, perspectiue, comme la vigne de Zeuxis, la Venus d'Appelles, la statue de Memnon, le cheual d'airain, la colombe de bois d'Archytas, la Sphære de Sapor, Roy de Perse, & tant d'autres. Or l'art & l'invention semblent non seulement imiter nature, mais la passer ; & ce non seulement en particulier & indiuidu ( car il ne se trouve point de corps d'homme ou beste en nature, si uniuersellement bien faict, comme il se peut représenter par les ouvriers ) mais encore plusieurs choses se font par art qui ne se font point par nature : j'entends outre les compositions & mixtions qui est le vray gibier & le propre subject de l'art, tesmoins les extractions & distillations des eaux & des huiles faites de simples, ce que nature ne fait point : mais en tout cela il n'y a pas lieu de si grande admiration que l'on pense ; & à proprement & loyalement parler, il n'y a point d'inuention que celle que Dieu reuele : car celles que nous estimons & appellons telles, ne sont

qu'obseruations des choses naturelles, argumentations & conclusions tirées d'icelles, comme la peincture & l'optique des ombres, les orloges solaires des ombres des arbres, l'imprimerie des marques & seaux des pierres precieuses.

De tout cela il est aisé à voir combien l'esprit humain est temeraire & dangereux, mesmement s'il est vif & vigoureux : car estant si remuant, si libre & vniversel, & faisant ses remuements si desréeglement, usant si hardiment de sa liberté par tout, sans s'asseruir à rien, il vient à secouer ayséement les opinions communes & toutes regles par lesquelles l'on le veut brider & contraindre, comme vne Injuste tyrannie ; entreprendra d'examiner tout, & juger la plusspart des choses plausiblement reçeues du monde, ridicules & absurdes, trouuant par tout de l'apparence, passera par dessus tout : & ce faisant, il est à craindre qu'il s'esgare & se perde : & de faict nous voyons que ceux qui ont quelque vivacité extraordinaire, & quelque rare excellence, comme ceux qui sont au plus haut estage de la moyenne classe cy dessus dite, sont le plus souuent desreglés & en opinions & en meurs. Il y en a bien peu à qui l'on se puisse fier de leur conduicte propre, & qui puissent sans temerité voguer en la liberté de leurs jugemens au dela les opinions communes. C'est miracle

de trouuer vn grand & vif esprit bien reiglé & moderé ; c'est un très-dangereux glaiue qui ne le sçait bien conduire : & d'où viennent tous les desordres, reuoltes, heresies & troubles au monde que de là ? *Magni errores non nisi ex magnis ingeniis : nihil sapientiæ odiosius acumine nimio.* Sans doute celuy a meilleur temps, plus longue vie, est plus heureux & beaucoup plus propre au regime de la Republique dict Thucidide qui a l'esprit mediocre, voire au dessouz la mediocrité, que qui l'a tant esleué & transcendant, qui ne sert qu'à se donner du tourment & aux autres. De grandes amitiés naissent les grandes inimitiés, des santés vigoureuses les mortelles maladies : aussi des rares & vifues agitations de nos ames les plus excellentes manies & plus detraquées. La sagesse & la folie sont fort voisines. Il n'y a qu'vn demy tour de l'vne à l'autre : cela se voit aux actions des hommes insensés. La philosophie nous apprend que la melancolie est propre à tous les deux. De quoy se faict la subtile folie que de la plus subtile sagesse ? C'est pourquoy, dit Aristote, il n'y a point de grand esprit sans quelque meslange de folie, & Platon qu'en vain vn esprit rassis & sain frappe aux portes de la Poësie. C'est en ce sens que les sages & plus braues Poëtes ont approuué de folier & sortir des gonds quelquefois : *Insanire jucundum est, dulce desipere in loco : non potest grande &*

*ſublime quidquam niſi mota mens & quandiu apud ſe eſt.*

C'eſt pourquoy on a eu bonne raiſon de luy donner des barrieres eſtroites : on le bride & le garotte de religions, loix, couſtumes, ſciences, preceptes, menaces, promeſſes mortelles & immortelles ; encores voit on que par ſa deſbauche il franchiſt tout, il eſchappe à tout, tant il eſt de nature reueſche, fier, opiniaſtre, dont le faut mener par artifice : l'on ne l'aura pas de force : *Natura contumax eſt animus humanus, in contrarium atque arduum nitens, ſequiturque facilius quam ducitur, vt generoſi & nobiles equi melius facili freno reguntur.* Il eſt bien plus ſeur de le mettre en tutelle, & le coucher que le laiſſer aller à ſa poſte : car s'il n'eſt bien fort & bien reglé, comme ceux de la plus haute claſſe qu'auons dict cy deſſus, ou bien foible, mol & mouſſe, comme ceux de la plus baſſe marche, certes il ſe perdra en la liberté de ſes jugemens : parquoy il a beſoin d'eſtre retenu, plus beſoin de plomb que d'aiſles, de bride que d'eſperon : A quoy principalement ont regardé les grands legiſlateurs & fondateurs d'eſtats : les peuples fort médiocrement ſpirituels viuent en plus de repos que les ingenieux. Il y a eu plus de troubles & de ſeditions en dix ans en la ſeule ville de Florence, qu'en cinq cents ans au pays des Suiſſes & Griſons : & en particulier les hommes d'une commune

suffisance sont plus gens de bien, meilleurs citoyens, sont plus souples, & sont plus volontiers joug aux loix, aux superieurs, à la raison, que ces tant vifs & clairuoyans, qui ne peuuent demourer en leur peau : l'affinement des esprits n'est pas l'assagissement.

L'esprit a ses maladies, ses deffauts & ses tares aussi bien que le corps, & beaucoup plus & plus dangereux, & plus incurables : mais pour les cognoistre il les faut distinguer, les vns sont accidentaux & qui luy arriuent d'ailleurs;nous en pouvons remarquer trois causes, la disposition du corps, car les maladies corporelles qui alterent le temperament, alterent aussi tout manifestement l'esprit & le jugement : ou bien la substance du cerveau & des organes de l'ame raisonnable est mal composée, soit de la premiere conformation, comme en ceux qui ont la teste mal faicte, toute ronde ou trop petite, ou par accident de heurt ou blessure.

La seconde est la contagion vniuerselle des opinions populaires & erronées, receuës au monde, de laquelle l'esprit prevenu & attainct, ou qui pis est, abbreuué & coiffé de quelques opinions fantasques, va tousiours & juge selon cela, sans regarder plus auant ou reculer en arriere ; or tous les esprits n'ont pas assez de force & vigueur pour se garantir & sauuer d'un tel déluge.

La troisieme beaucoup plus voisine est la maladie & corruption de la volonté ; & la force

des passions, c'est un monde renversé : la volonté est née pour suiure l'entendement comme son guide, son flambeau : mais estant corrompue & saisie par la force des passions, force aussi & corrompt l'entendement, & c'est d'où vient la pluspart des faux jugemens, l'enuie, la malice, la haine, l'amour, la crainte nous font regarder, juger & prendre les choses toutes autres & tout autrement qu'il ne faut, dont l'on crie tant (juger sans passion) de là vient que l'on obscurcit les belles & genereuses actions d'autruy par des viles interpretations, l'on controuue des causes, occasions & intentions mauuaises ou vaines ; c'est un grand vice & preuue d'une nature maligne, & jugement bien malade ; il n'y a pas grande subtilité ny suffisance en cela, mais de malice beaucoup. Cela vient d'enuie qu'ils portent à la gloire d'autruy, ou qu'ils jugent des autres selon eux, ou bien qu'ils ont le goust alteré & la vue si troublée, qu'ils ne peuvent concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naifue. De ceste mesme cause & source vient que nous faisons valoir les vertus & les vices d'autruy, & les estendons plus qu'il ne faut, des particularités en tirons des consequences & conclusions generales : s'il est amy tout luy sied bien, ses vices mesmes seront vertus ; s'il est ennemy ou particulier, ou de party contraire, il n'y a rien de bon, Tellement que nous faisons honte à nostre

jugement, pour assouvir nos passions ; mais cecy va bien encore plus loin, car la pluspart des impietés, heresies, erreurs en la creance & religion, si nous y regardons bien, est née de la mauvaise & corrompue volonté d'une passion violente & volupté, qui puis attire à soy l'entendement mesmes, *sedit populus manducare & bibere, &c. quod vult non quod est credit, qui cupit errare*, tellement que ce qui se faisoit au commencement auec quelque scrupule & doubte, a esté puis tenu & maintenu pour une verité & reuelation du ciel, ce qui estoit seulement en la sensualité a prins place au plus haut de l'entendement : ce qui n'estoit que passion & volupté, a esté faict creance religieuse & article de foy, tant est forte & dangereuse la contagion des facultés de l'ame entr'elles. Voilà trois causes externes des fautes & mescontes de l'esprit, jugement & entendement humain, le corps mesmement la teste malade ou blessée, ou mal faicte : le monde auec ses opinions anticipées & suppositions, le mauvais estat des autres facultés de l'ame raisonnable, qui lui sont toutes inferieures. Les premiers deffaillans sont pitoyables, & aucuns d'iceux sont curables les autres non : les seconds sont excusables & pardonnables : les troisiemes sont accusables & punissables, qui souffrent un tel desordre chez eux, que ceux qui deuoient receuoir la loy, entreprennent de la donner.

Il y a d'autres defauts qui luy sont plus naturels & internes, car ils naissent de lui & dedans luy : le plus grand & la racine de tous les autres est l'orgueil & la presomption, (premiere & originelle faute du monde, peste de tout esprit, & cause de tous maux) par laquelle l'on est tant content de soy, l'on ne veut ceder à autruy, l'on desdaigne ses aduis, l'on se repose en ses opinions, & l'on entreprend de juger & condamner les autres, & encores celles que l'on n'entend pas. L'on dict bien vray que le plus beau & heureux partage que Dieu aye faict, est jugement, car chacun se contente du sien, & en pense auoir assez. Or ceste maladie vient de la mescognoissance de soy, nous ne sentons jamais assés au vray la foiblesse de nostre esprit : ainsi la plus grande maladie de l'esprit c'est l'ignorance, non pas des arts & sciences & de ce qui est dedans les liures, mais de soy mesmes, à cause dequoy ce premier liure à esté faict.

## CHAPITRE XVII.

### *De la Memoire.*

LA memoire est souuent prinse par le vulgaire pour le sens & entendement, mais c'est à tort : car & par raison comme a esté dict, &

par experience l'excellence de l'vn est ordinairement auec la foiblesse de l'autre : c'est à la verité vne faculté fort vtile pour le monde, mais elle est de beaucoup au dessoubs de l'entendement, & est de toute les parties de l'ame la plus delicate & plus fresle. Son excellence n'est pas fort requise, si ce n'est à trois sortes de gens, aux ambitieux de parler (car le magasin de la memoire est volontiers plus plein & fourny que celui de l'inuention, or qui n'en a, demoure court : & faut qu'il en forge & parle de soy) & aux menteurs, *mendacem oportet esse memorem.* Le deffaut de memoire est vtile à ne mentir gueres, ne parler gueres, oublier les offenses. La mediocrité est suffisante par tout.



## CHAPITRE XVIII.

### *De l'imagination & opinion.*

L'IMAGINATION est vne tres-puissante chose, c'est celle qui fait tout le bruict, l'esclate : le remuëment du monde vient d'elle (comme nous auons dit cy dessus estre la faculté de l'ame, seule, ou bien la plus actiue & remuante) Ses effets sont merveilleux & estranges : elle agist non seulement en son corps &

son ame propre, mais encores en celle d'autruy, & produict effets contraires. Elle faict rougir, pallir, trembler, tremousser, tressuer, ce sont les moindres & plus doux : elle oste la puissance & l'vsage des parties genitales, voir lors qu'il en est plus besoin, & que l'on y est plus aspre, non seulement à soy mesmes mais à autruy, tesmoins les liaisons dont le monde est plein, qui sont pour la plupart impressions de l'apprehension & de la craincte : Et au contraire sans effort, sans objets & en songe elle assouuit les amoureux dessirs, faict changer de sexe, tesmoin Lucius Cossitius, que Pline dict auoir veu estre changé de femme en homme le jour de ses nopces, & tant d'autres : marque honteusement voire tue & auorte le fruict dans le ventre, faict perdre la parole, & la donne à qui ne l'a jamais euë, comme au fils de Cresus, oste le mouuement, sentiment, respiration. Voila au corps. Elle faict perdre le sens, la cognoissance, le jugement, faict deuenir fol & insensé, tesmoin Gallus Vibius, qui pour auoir trop bandé son esprit à comprendre l'essence & les mouuemens de la folie, disloca & desnoüa son jugement si qu'il ne le peut remettre : faict deuiner les choses secrettes & à venir, & cause les enthousiasmes, les predictions & merueilleuses inuentions, & rauit en extase, reallement tue & faict mourir, tesmoin celuy à qui l'on des-

banda les yeux pour luy lire ſa grace, & fuſt trouué roide mort ſur l'eſchafaut. Bref c'eſt d'elle que vient la pluſpart des choſes que le vulgaire appelle miracles, viſions enchantemens. Ce n'eſt point le diable ny l'eſprit, comm'il penſe, mais c'eſt l'effect de l'imagination ou de celle de l'agent qui faict telles choſes, ou du patient & ſpectateur qui penſe voir ce qu'il ne void point.

En ceſte partie ſe tient & loge l'opinion, qui eſt vain & leger, crud & imparfaict jugement des choſes, tiré & puiſé des ſens exterieurs, & du bruict commun & vulgaire, s'arreſtant & tenant bon en l'imagination, & n'arrivant jamais juſques à l'entendement, pour y eſtre examiné, cuict & elaboré, & en eſtre faict raiſon : qui eſt vn vray entier & ſolide jugement des choſes, dont elle eſt inconſtante, incertaine, volage, trompeuſe, vn tres-mauuais & dangereux guide, & qui faict teſte à la raiſon, de laquelle elle eſt une ombre & image, mais vaine & fauſſe : elle eſt mere de tous maux, confuſions, deſordres : d'elle viennent toutes paſſions & les troubles; c'eſt le guide des fols, des ſots, du vulgaire, comme la raiſon des Sages & habiles.

Ce n'eſt pas la verité ny le naturel des choſes qui nous remue, & agite ainſi l'ame, c'eſt l'opinion ſelon un dire ancien : les hommes ſont tourmentés par les opinions qu'ils ont

des chofes, non par les chofes mefmes, *opinione fæpius quam re laboramus : plura funt quæ nos tenent quam quæ premunt.* La verité & l'eftre des chofes, n'entre ny ne loge chés nous de foy mefme, de fa propre force & authorité : s'il eftoit ainfi, toutes chofes feroient receuës de tous, toutes pareilles & de mefme façon; fauf peu plus, peu moins, tous feroient de mefme creance ; & la verité qui n'eft jamais qu'vne & vniforme, feroit embraffée de tout le monde. Or il y a fi grande diuerfité, voire contrarieté d'opinions par le monde, & n'y a chofe aucune de laquelle tous foient generalement d'accord, pas mefmes les fçauans & les mieux nais : qui monftre que les chofes entrent en nous par compofition, fe rendent à noftre mercy & deuotion, & logent chés nous comm' il nous plaift, felon l'humeur & la trempe de noftre ame. Ce que je crois, je ne puis faire croire à mon compagnon : mais qui plus eft, ce que je crois auiourd'huy fi fermement, je ne puis refpondre que je le croïray encores ainfi demain, voire il eft certain que je le trouueray & jugeray tout autre & autrement vne autre fois. Certes les chofes prennent en nous telle place, tel gouft & couleur, que nous leur en donnons, & telle qu'elle eft la conftitution interne de l'ame, *omnia munda mundis, immunda immundis.* Comme les accouftremens nous efchauffent non de leur chaleur,

mais de la noſtre qu'ils conſervent, comme auſſi ils nourriſſent la froideur de la neige & de la glace, nous les eſchauffons premierement de noſtre chaleur, & puis en recompenſe ils nous conſeruent la noſtre.

Preſque toutes les opinions que nous auons, nous ne les auons que par authorité, nous croyons, jugeons, agiſſons, viuons, & mourons à credit, ſelon que l'vſage public nous apprend : & faiſons bien, car nous ſommes trop foibles pour juger & choiſir de nous meſmes : mais les ſages ne font pas ainſi, comme ſera dict.



## CHAPITRE XIX.

### *Volonté.*

LA volonté eſt vne grande piece, de tres-grand importance, & doit l'homme eſtudier ſur tout à la bien reigler, car d'elle depend preſque tout ſon eſtat & ſon bien : elle ſeule eſt vrayement noſtre & en noſtre puiſſance, tout le reſte, entendement, memoire, imagination nous peut eſtre oſté, alteré, troublé par mille accidents, & non la volonté. Secondement c'eſt elle qui entraine & emport l'homme tout entier : qui a donné ſa volonté n'eſt plus à ſoy, & n'a plus rien de propre,

Tiercement c'eſt celle qui nous rend & denomme bons ou mechans, qui nous donne la trempe & la teincture : comme de tous les biens qui ſont en l'homme. La preud'hommie eſt le premier & principal & qui de loin paſſe la ſcience, l'habilité, auſſi faut il dire que la volonté où loge la bonté & vertu eſt la plus excellente de toutes : & de faict pour entendre & ſçavoir les belles, bonnes, & honneſtes choſes, ou meſchantes & deshonneſtes ; l'homme n'eſt bon ny meſchant, honneſte, ny deshonneſte, mais les vouloir, & aimer : l'entendement a bien d'autres preeminences, car il eſt à la volonté comme le mary à la femme, le guide & flambeau au voyager ; mais en celles icy il cede à la volonté.

La vraye difference de ces facultés eſt en ce que par l'entendement les choſes entrent en l'ame, & elle les reçoit, comme portent les mots d'apprendre, concepuoir, comprendre, vrais offices d'iceluy : y entrent non entieres & telles qu'elles ſont, mais à la proportion, portée & capacité de l'entendement, dont les grandes & hautes ſe racourciſſent & abaiſſent aucunement par ceſte entrée, comme l'Ocean n'entre tout entier en la mer Méditerranée, mais à la proportion de l'embouchure du deſtroict de Gibraltar. Par la volonté au contraire, l'ame ſort hors de ſoy, & va ſe loger & viure ailleurs en la choſe aimée, en laquelle elle ſe transforme, & en porte le nom,

le tiltre & la liurée, eſtant appellée vertueuſe, vitieuſe, ſpirituelle, charnelle, dont s'enſuit que la volonté s'anoblit aymant les choſes dignes & hautes, s'auilit s'adonnant aux moindres & indignes : comme la femme ſelon le party & mary qu'elle prend.

L'experience nous apprend que trois choſes eſguiſent noſtre volonté, la difficulté, la rareté, & l'abſence, ou bien crainte de perdre la choſe, comme les trois contraires la relaſchent, l'aiſance, l'abondance ou ſatieté, & l'aſſiduelle preſence & jouyſſance aſſeurée : les trois premiers donnent prix aux choſes, les autres trois engendrent meſpris : noſtre volonté s'eſguiſe par le contraſte, ſe deſpite contre le deſny. Au rebours noſtre appetit meſpriſe & outrepaſſe ce qui luy eſt en main, pour courir à ce qu'il n'a pas, *quod licet ingratum eſt, quod non licet acrius urit*, voire cela ſe voit en toutes ſortes de voluptés, *omnium rerum voluptas ipſo quo debet fugare periculo, creſcit.* Tellement que les deux extremités la faute & l'abondance, le deſir & la jouyſſance, nous mettent en meſme peine : cela faict que les choſes ne ſont pas eſtimées juſtement comme il faut, & que nul prophete en ſon pays.

*Comment il faut mener & regler ſa volonté ſe dira cy apres.*

## PASSION ET AFFECTION.

*Advertissement.*

LA mateire des passions de l'esprit est tres-grande & plantureuse, tient vn grand lieu en ceste doctrine de sagesse : à les sçauoir bien cognoistre & distinguer, ce qui se fera maintenant en ce liure : aux remedes de les brider, regir & moderer generaux, c'est pour le second liure : aux remedes particuliers d'vne chacune au troisiesme liure, suyuant la methode de ce livre mise au preface. Or pour en auoir icy la cognoissance nous en parlerons premierement en general en ce chapitre, puis particulierement de chacune aux chapitres suyuants : Et n'ay point veu qui les desdaigne plus naifuement & richement que le sieur du Vair en ses petits liurets moraux, desquels je me suis fort seruy en ceste matiere passionée.



## CHAPITRE XX.

*Des Passions en general.*

PASSION est vn mouvement violent de l'ame, en sa partie sensitiue, lequel se faict ou pour suiure ce que l'ame pense lui estre bon, ou pour fuyr ce qu'elle pense luy estre mauuais.

Mais il eſt requis de bien ſçauoir comment ſe font ces mouuements, & comment ils naiſſent & s'eſchauffent en nous, ce que l'on peuſt repreſenter par divers moyens & comparaiſons, premierement pour le regard de leur eſmotion & impetuoſité : L'ame qui n'eſt qu'vne au corps, a pluſieurs & tres-diuerſes puiſſances, ſelon les diuers vaiſſeaux où elle eſt retenue, inſtruments deſquels elle ſe ſert, & objects qui lui ſont propoſés. Or quand les parties, où elle eſt encloſe, ne la retiennent & occupent qu'à proportion de leur capacité, & ſelon qu'il eſt neceſſaire pour leur droict vſage, ſes effects ſont doux, benins & bien reiglés : mais quand au contraire ſes parties prennent plus de mouuement & de chaleur qu'il ne leur en faut, elles s'alterent & deviennent dommageables, comme les raions du ſoleil, qui vaguans à leur naturelle liberté eſchauffent doucement & tiedement, s'ils ſont recueillis & remis aux creux d'vn miroir ardent, bruſlent & conſomment ce qu'ils auoient accouſtumé de nourrir & viuifier. Au reſte elles ont diuers degrés en leur force & eſmotion, & ſont en ce diſtinguées par plus & moins, les mediocres ſe laiſſent gouſter & digerer, s'expriment par parole & par larmes, les grandes & extremes eſtonnent toute l'ame, l'accablent & luy empeſchent la liberté de ſes actions, *curæ leves loquuntur, ingentes ſtupent.*

Secondement pour le regard du vice, desreiglement & injustice qui est en ses passions, nous pouuons à peu pres comparer l'homme à vne republique : & l'estat de l'ame à vn estat royal, auquel le souuerain pour le gouuernement de tant de peuples a des magistrats, ausquels pour l'exercice de leurs charges, il donne loix & reiglemens, se reseruant la cognoissance des plus grands & importants accidents. De cest ordre depend la paix & prosperité de l'estat : au contraire si les magistrats qui sont comme mitoyens entre le prince & le peuple se laissent tromper par facilité, ou corrompre par faueur, & que sans deferer à leur souuerain & aux loix par luy establies, ils employent leur authorité à l'execution des affaires, ils remplissent tout de desordre & confusion. Ainsi en l'homme l'entendement est le souuerain qui a sous soy vne puissance estimatiue & imaginatiue comme vn magistrat pour cognoistre & juger par le rapport des sens de toutes choses qui se presenteront & mouuoir nos affections pour l'execution. Pour sa conduite & reiglement en l'exercice de sa charge, la loy & lumiere de nature luy a esté donnée : & puis il a moyen en tout doute de recourir au conseil de son superieur & souuerain l'entendement : Voila l'ordre de son estre heureux, mais le malheur est, que ceste puissance qui est au dessous de l'entendement, & au dessus des sens, à la-

quelle appartient le premier jugement des choſes, ſe laiſſent la pluſpart du tems corrompre ou tromper, dont elle juge mal & temerairement, puis elle manie & remuë nos affections mal à propos, & nous rempliſt de trouble & d'inquietude. Ce qui trouble & corromp ceſte puiſſance, ce ſont premierement les ſens, leſquels ne comprennent pas la vraye & interne nature des choſes, mais ſeulement la face & forme externe, rapportant à l'ame l'image des choſes, auec quelque recommandation fauorable, & quaſi vn prejugé de leurs qualités, ſelon qu'ils les trouuent plaiſants & agreables à leur particulier, & non vtiles & neceſſaires au bien vniuerſel de l'homme : Puis s'y meſle le jugement ſouuent faux & indiſcret du vulgaire. De ces deux faux aduis & rapports des ſens & du vulgaire, ſe forme en l'ame vne inconſiderée opinion, que nous prenons des choſes, qu'elles ſont bonnes ou mauuaiſes, vtiles ou dommageables, à ſuyure ou fuir : qui eſt certainement vne tres-dangereuſe guide & temeraire maiſtreſſe : car auſſi toſt qu'elle eſt conceuë, ſans plus rien deferer au diſcours & à l'entendement, elle s'empare de noſtre imagination, & comme dedans vne citadelle y tient fort contre la droicte raiſon, puis elle deſcend en noſtre cœur, & remue nos affections, auec des mouuements violents d'eſperance, de crainte,

de tristesse, de plaisir. Bref faict sousleuer tous les fols & seditieux de l'ame, qui sont les passions.

Ie veux encores declarer la mesme chose, par vne autre similitude de la police militaire. Les sens sont & sentinelles de l'ame, veillans pour sa conseruation, & messagers courriers, pour seruir de ministres & instruments à l'entendement, partie souueraine de l'ame : Et pour ce faire ils ont receu puissance d'apperceuoir les choses, en tirer les formes, & les embrasser ou rejetter, selon qu'elles leur semblent agreables ou fascheuses, & qu'elles consentent ou s'accordent à leur nature : Or en exerçant leur charge ils se doiuent contenter de recognoistre & donner aduis de ce qui se passe, sans vouloir entreprendre de remuer les hautes & fortes puissances, & par ce moien mettre tout en allarme & confusion. Ainsi qu'en vne armée souuent les sentinelles, pour ne sçauoir pas le dessein du chef qui commande, peuuent estre trompés, & prendre pour secours les ennemis desguisés, qui viennent à eux, ou pour ennemis ceux qui viennent à leur secours : aussi les sens pour ne pas comprendre tout ce qui est de la raison, sont souuent deceux par l'apparence, & jugent pour amy ce qui nous est ennemy. Quand sur ce pensement & sans attendre le commandement de la raison, ils viennent à remuer la puissance concupiscible,

& l'irascible ils font vne sedition & tumulte en nostre ame, pendant laquelle raison n'y est point ouye, ny l'entendement obey.

Voyons maintenant leurs regiments, leurs rangs, genres & especes. Toute passion s'esmeut sur l'apparence & opinion ou d'vn bien ou d'vn mal : si d'vn bien, & que l'ame le considere tel tout simplement, ce mouuement s'appelle amour : S'il est present & dont l'ame jouysse en soy mesme, il s'appelle plaisir & joye : s'il est à venir, s'appelle desir : si d'vn mal, comme tel simplement, c'est haine, s'il est present, en nous mesmes, c'est tristesse & douleur, si en autruy, c'est pitié, s'il est à venir, c'est crainte. Et celles cy qui naissent en nous par l'object du mal apparent, que nous fuyons & abhorrons, descendent plus auant en nostre cœur, & s'en leuent plus difficilement. Voila la premiere bande des seditieux qui troublent le repos de nostre ame, sçauoir en la partie concupiscible, desquels encores que les effects soient tres- dangereux, si ne sont ils pas si violents, que de ceux qui les suiuent : Car ces premiers mouuements là, formés en ceste partie, par l'object qui se presente, passent incontinent en la partie irascible, c'est à dire, en cest endroict, où l'ame cherche les moyens d'obtenir ou esuiter ce qui luy semble bon ou mauuais. Et lors tout ainsi comme vne roue qui est desia esbranlée, venant à receuoir vn nou-

ueau mouuement, tourne de grande viteffe, auffi l'ame defia efmeuë de la premiere apprehenfion, adjouftant vn fecond effort au premier, fe manie auec beaucoup plus de violence qu'auparauant, & fouſleue de paffions bien plus puiffantes & plus difficilles à dompter, d'autant qu'elles font doubles, & là accouplées aux premieres, fe liant & fouftenant les vnes les autres par vn mutuel confentement, car les premieres paffions qui fe forment fur l'object du bien apparent, entrant en confideration des moyens de l'acquerir, excitent en nous ou l'efpoir ou le defefpoir. Celles qui fe forment fur l'object du mal à venir, font naiftre ou la peur, ou au contraire l'audace : du mal prefent, la cholere & le courrous : lefquelles paffions font eftrangement violentes, & renuerfent entierement la raifon qu'elles trouuent defia esbranflée. Voila les principaux vents d'où naiffent les tempeftes de noftre ame : & la cauerne d'où ils fortent, n'eft que l'opinion (qui eft ordinairement fauffe, vague, incertaine, contraire à nature, verité, raifon, certitude) que l'on a, que les chofes qui fe prefentent à nous, font bonnes ou mauuaifes : car les ayant apprehendées telles, nous les recherchons ou fuyons auec vehemence, ce font nos paffions.

## DES PASSIONS EN GENERAL.

*Aduertissement.*

IL sera traitté de leur naturel, pour y voir la folie, vanité, misere, injustice, & laideur, qui est en elles, afin de les cognoistre & apprendre à les justement hayr. Les aduis pour s'en garder seront aux liures suyuants, ce sont les deux parties du Medecin, declarer la maladie, & donner les remedes, voicy les maladies de l'esprit. Au reste nous parlerons icy premierement de toutes celles qui regardent le bien apparant, qui sont amour & ses especes, desir, espoir, desespoir, joye, & puis toutes celles qui regardent le mal, qui sont plusieurs, cholere, hayne, enuie, jalousie, vengeance, cruauté, crainɛte, tristesse, compassion.



## CHAPITRE XXI.

*De l'amour en general.*

LA premiere maistresse & capitaine de toutes passions est l'amour, qui est de diuers subjeɛts, & de diuerses sortes & degrés, il y en a trois principaux, ausquels tous rapportent (nous parlons du vitieux & passionné, car du vertueux, qui est amitié, charité, dileɛtion, sera parlé

parlé en la vertu de la justice,) sçauoir l'ambition ou superbe, qui est l'amour de grandeur & honneur; l'auarice, amour des biens & l'amour voluptueux & charnel. Voila les trois goulphes & precipices, d'où peu de gens se sauuent, les trois pestes & corruptions de tout ce qu'auons en maniement, esprit, corps, & biens, les armeures de trois capitaux ennemis du salut & repos humain, le diable, la chair, le monde. Ce sont à la verité trois puissances, les plus communes & vniuerselles passions, dont l'Apostre a parti en ces trois tout ce qui est au monde, *quicquid est in mundo, est concupiscentia oculorum, aut carnis, aut superbia vitæ.* L'ambition comme spirituelle est plus noble & hautaine que les autres: L'amour voluptueux comme plus naturel & vniuersel (car mesmes aux bestes où les autres ne se trouuent point) il est plus violent, & moins vitieux, je dis violent tout simplement, car quelquesfois l'ambition l'emporte, mais c'est vne maladie particuliere, l'auarice est la plus sotte & maladiue de toutes.

## CHAPITRE XXII.

### *De l'Ambition.*

L'AMBITION (qui est vne faim d'honneur & de gloire, vn desir glouton & excessif de

grandeur) est vne bien douce passion, qui se coule aisement ès esprits plus genereux, & ne s'en tire qu'à peine. Nous pensons deuoir embrasser le bien, & entre les biens nous estimons l'honneur plus que tout, voila pourquoy nous le courons à force : l'ambitieux veut estre le premier, jamais ne regarde derriere, mais tousiours deuant, à ceux qui le precedent : & luy est plus grief d'en laisser passer vn deuant, qu'il ne prend de plaisir d'en laisser mille derriere, *habet hoc vitium omnis ambitio, non respicit.* Elle est double, l'vne de gloire & honneur, l'autre de grandeur & commandement, celle là est vtile au monde, & en certain sens permise, comme il sera dit, ceste cy pernicieuse.

L'ambition a sa semence & sa racine naturelle en nous : il y a vn prouerbe qui dit que nature se contente de peu, & vn autre tout contraire, que nature n'est jamais saoule ny contente, tousiours desire, veut monter & s'enricher, & ne va point seulement le pas, mais court à bride abbatue, & se rue à la grandeur & à la gloire : *Natura nostra imperii est auida, & ad implendam cupiditatem præceps.* Et de force qu'ils courent, souuent se rompent le col, comme tant de grands hommes à la veille & sur le poinct d'entrer & jouyr de la grandeur qui leur auoit tant cousté. C'est vne passion naturelle, tres-puissante, & enfin qui nous laisse bien tard, dont quelqu'vn l'appelle la

chemise de l'ame, car c'est le dernier vice duquel elle se despoüille. *Etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur.*

L'ambition, comme c'est la plus forte & puissante passion qui soit, aussi est elle la plus noble & hautaine, sa force & puissance se monstre en ce qu'elle maistrise & surmonte toutes autres choses, & les plus fortes du monde, toutes autres passions & cupidités, mesmes celle de l'amour, qui semble toutesfois contester de la primauté auec ceste cy. Comme nous voyons en tous les grands, Alexandre, Scipion, Pompée, & tant d'autres qui ont courageusement refusé de toucher les plus belles dames qui estoient en leur puissance, bruslant au reste d'ambition, voire ceste victoire de l'amour, seruoit à leur ambition, sur tout en Cesar: car jamais homme ne fust plus adonné aux plaisirs amoureux, & de tout sexe, & de toutes sortes, tesmoins tant d'exploits, & à Rome & aux pais estrangers, ny aussi plus soigneux & curieux de sa personne, toutes fois l'ambition l'emportoit tousiours, jamais les plaisirs amoureux ne luy firent perdre vne heure de temps, qu'il pouuoit employer à son agrandissement: l'ambition regentoit en luy souuerainement, & le possedoit plainement. Nous trouuons au rebours qu'en Marc Anthoine & autres, la force de l'amour a fait oublier le soin & la conduicte des affaires. Mais quand

toutes deux feroient en efgalle balance, l'ambition emporteroit le prix. Ceux qui veulent l'amour plus forte, difent qu'elle tient à l'ame & au corps, & que tout l'homme en eft poffedé, voire que la fanté en dépend : Mais au contraire il femble que l'ambition eft plus forte, à caufe qu'elle eft toute fpirituelle. Et de ce que l'amour tient auffi au corps, elle en eft plus foible, car elle eft fubjecte à fatieté, & puis eft capable de remedes corporels, naturels, & eftranges, comme l'experience le monftre de plufieurs qui par diuers moyens ont adoucy, voire efteint l'ardeur & la force de cefte paffion. Mais l'ambition n'eft capable de fatieté, voire elle s'efguife par la jouiffance, & n'y a remede pour l'efteindre, eftant toute en l'ame mefmes & en la raifon.

Elle vainq auffi l'amour non feulement de fa fanté, de fon repos, (car la gloire & le repos font chofes qui ne peuuent loger enfemble) mais encores de fa propre vie, comme monftra Agrippina, mere de Neron, laquelle defirant & confultant pour faire fon fils Empereur, & ayant entendu qu'il le feroit, mais qu'il luy coufteroit la vie, refpondift le vray mot d'ambition : *Occidat modo imperet.*

Tiercement l'ambition force toutes les loix, & la confcience mefmes, difants les docteurs de l'ambition, qu'il faut eftre par tout homme de bien, & perpetuellement obeyr aux loix,

ſauf au poinct de regner, qui ſeul merite diſpenſe, eſtant un ſi friant morceau, qu'il vaut bien que l'on en rompe ſon jeuſne, *ſi violandum eſt jus, regnandi cauſa violandum eſt, in cæteris pietatem colas.*

Elle foule & meſpriſe encores la reuerence & le reſpect de la religion, teſmoin Hieroboam, Mahumet, qui ne ſe ſoucie, & permet toute religion, mais qu'il regne : & tous les Hereſiarches, qui ont mieux aimé eſtre chefs de part en erreur & menterie, auec mille deſordres, qu'eſtre diſciples de verité. Dont a dit l'Apoſtre, que ceux qui ſe laiſſent embabouiner à ceſte paſſion & cupidité, font naufrage & s'eſgarent de la foy & s'embarraſſent en diuerſes peines.

Bref elle force & emporte les propres loix de nature : les meurtres des parens, enfans, freres, ſont venus de là, teſmoins Abſalon, Abimelech, Athalias, Romulus, Sei Roy des Perſes, qui tua ſon pere & ſon frere, Soliman Turc ſes deux freres : ainſi rien ne peut reſiſter à la force de l'ambition, elle met tout par terre, auſſi eſt elle hautaine, ne loge qu'aux grandes ames, voire aux anges.

Ambition n'eſt pas vice ny paſſion de petits compagnons, ny de petits & communs efforts & actions journalieres; la renommée & la gloire ne ſe proſtitue pas à ſi vil pris ; elle ne ſe donne & ne ſuit les actions, non ſeulement

bonnes & vtiles ; mais encores rares, hautes, difficiles, estranges & inusitées. Ceste grande faim d'honneur & reputation basse & belistresse, qui la faict coquiner enuers toutes sortes de gens, & par tous moyens, voire abjects, à quelque vil prix que ce soit, est vilaine & honteuse : c'est honte d'estre ainsi honoré : il ne faut point estre auide de gloire plus que l'on n'en est capable, de s'enfler & s'esleuer pour toute action vtile & bonne ; c'est monstrer le cul en haussant la teste.

L'ambition a plusieurs & diuers chemins, & s'exerce par diuers moyens ; il y a vn chemin droict & ouuert, tel qu'ont tenu Alexandre, Cesar, Themistocles & autres. Il y en a vn autre oblique & couuert, que tiennent plusieurs philosophes & professeurs de pieté, qui viennent au devant par derriere, semblables aux tireurs d'auiron, qui tirent & tendent au port luy tournant le dos ; ils se veulent rendre glorieux de ce qu'ils mesprisent la gloire. Et certes il y a plus de gloire à fouler & refuser les grandeurs, qu'à les desirer, & jouyr, comme dit Platon à Diogenes ; & l'ambition ne se conduict jamais mieux selon soy, que par vne voye esgarée & inusitée.

C'est vne vraye folie & vanité qu'ambition, car c'est courir & prendre la fumée au lieu de la lueur, l'ombre pour le corps, attacher le contentement de son esprit à l'opinion du

vulgaire, renoncer volontairement à sa liberté pour suyure la passion des autres, se contraindre à desplaire à soy mesme, pour plaire aux regardans, faire pendre ses affections aux yeux d'autruy, n'aimer la vertu qu'autant qu'elle plaist au vulgaire, faire du bien non pour l'amour du bien, mais pour la reputation. C'est ressembler aux tonneaux qu'on perce: l'on n'en peut rien tirer qu'on ne leur donne du vent.

L'ambition n'a point de borne, c'est vn gouffre qui n'a ny fonds ny riue, c'est le vuide que les philosophes n'ont encores peu trouuer en la nature, vn feu qui s'augmente auec la nourriture que l'on luy donne. En quoy elle paye justement son maistre, car l'ambition est juste seulement en cela qu'elle suffist à sa propre peine, & se met elle mesmes au tourment. La roue d'Ixion est le mouuement de ses desirs, qui tournent & retournent continuellement de haut en bas, & ne donnent aucun repos à son esprit.

Ceux qui veulent flatter l'ambition disent qu'elle sert à la vertu, & est vn aiguillon aux belles actions. Car pour elle on quitte les autres vices, & enfin elle mesme pour la vertu; mais tant s'en faut, l'ambition cache bien quelquesfois les vices, mais ne les oste pas pourtant; ains les couue pour vn temps, sous les trompeuses cendres d'vne malicieuse

faintise, auec esperance de les renflammer tout à faict, quand ils auront acquis assés d'authorité pour les faire regner publiquement, & auec impunité. Les serpens ne perdent pas leur venin pour estre engourdis par le froid, ny l'ambitieux ses vices, pour les couurir par une froide dissimulation : Car quand il est paruenu où il se demandoit, il faict sentir ce qu'il est, & quand l'ambition quitteroit tous ses autres vices, si ne quitte elle jamais soy-mesmes. Elle pousse aux belles & grandes actions, le profit en revient au publicq : mais qui les faict, n'en vaut pas mieux ; ce ne sont œuures de vertu mais de passion. Elle se targue aussi de ce beau mot. Nous ne sommes pas nais pour nous, mais pour le publicq : les moyens que nous tenons à monter, & apres estre arriués aux estats & charges, monstrent bien ce qui en est, que ceux qui sont en la danse se battent la conscience, & trouueront qu'il y a autant ou plus du particulier, que du publicq.

*Aduis & remedes particuliers contre ce mal, seront l. 3. c. 42.*



# CHAPITRE XXIII.

*De l'Auarice & sa contraire passion.*

AYMER & affectionner les richesses, c'est auarice ; non seulement l'amour & l'affection, mais encores tout soing curieux entour les richesses, sent son avarice, leur dispensation mesmes, & la liberalité trop attentivement ordonnée & artificielle. Car elles ne valent pas vne attention ny un soin penible,

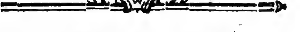
Le desir des biens & le plaisir à les posseder n'a racine qu'en l'opinion, le desreglé desir d'en avoir est vne gangrene en nostre ame, qui auec vne venimeuse ardeur, consomme nos naturelles affections, pour nous remplir de virulentes humeurs. Si tost qu'elle s'est logée en nostre cœur, l'honeste & naturelle affection, que nous devons à nos parens & amis, & à nous-mesmes, s'enfuit. Tout le reste comparé à nostre profit ne nous semble rien : nous oublions enfin & mesprisons nous mesmes nostre corps & nostre esprit pour ces biens ; & comme l'on dit, nous vendons nostre cheval pour auoir du foing.

Auarice est passion vilaine & lache des sots populaires, qui estiment les richesses comme le souuerain bien de l'homme, & craignent la

plus meſchants du monde, qui perverriſſent ſouuent les bonnes mœurs, n'amendent jamais les mauuaiſes, ſans leſquelles taut de ſages ont rendu leur vie heureuſe, & pour leſquelles pluſieurs meſchans ont eu vne mort malheureuſe. Bref, attacher le vif auec le mort, comme faiſoit Mezentius, pour le faire languir, & plus cruellement mourir, l'eſprit auec l'excrement & eſcume de la terre, & embraſſer ſon ame en mille tourmens & trauerſes, qu'ameine celle paſſion amoureuſe des biens, & s'empeſcher aux filets & cordages du maling, comme les appelle l'eſcriture ſaincte qui les deſcrie fort, les appellant iniques, eſpines, larron du cœur humain, lacqs & filets du diable, idolatrie, racine de tous maux. Et certes qui verroit auſſi bien la rouille des ennuis qu'engendrent les richeſſes dedans les cœurs, comme leur eſclat & ſplendeur, elles ſeroient autant hayes comm' elles ſont aymées.

C'eſt vn'autre contraire paſſion vitieuſe de hayr & rejetter les biens & richeſſes, c'eſt refuſer les moyens de bien faire, & practiquer pluſieurs vertus. Qui ne ſçait qu'il y a beaucoup plus à faire à bien commander & vſer des richeſſes, que de n'en auoir point, ſe gouverner bien en l'abondance, qu'en la pouretté ? En ceſte cy n'y a qu'vne eſpece de vertu, qui eſt ne rauller point de

courage, mais se tenir ferme. En l'abondance y est à plusieurs, temperance, moderation, liberalité, diligence, prudence, &c. Là il n'y a qu'à se garder, icy il y a aussi à se garder, & puis à agir. Qui se despouille des biens, se descharge de tant de deuoirs & de difficultés qu'il y a à bien & loyalement se gouuerner aux biens, en leur acquisition, conseruation, distribution, vsages & emploicts. C'est donc fuir la besogne, & leur dirois volontiers, vous les quittés, ce n'est pas qu'ils ne soient vtiles, mais c'est que ne sçaués vous en seruir & en bien vser, ne pouuoir souffrir les richesses, c'est plustost foiblesse d'ame que sagesse, dit Seneque.



## CHAPITRE XXIV.

### *De l'Amour charnel.*

C'EST vne fieure & furieuse passion que l'amour charnel, & très-dangereuse à qui s'y laisse transporter, car où en est-il ? Il n'est plus à soy, son corps aura mille peines à chercher le plaisir, son esprit mille gehennes à seruir son desir, le desir croissant deuiendra fureur ; comm' elle est naturelle aussi est elle violente & commune à tous, donten son action elle esgale

& apparie les fols & les ſages , les hommes & les beſtes : elle abeſtit & abrutit toute la ſageſſe , reſolution , prudence , contemplation & toute operation de l'ame. De là Alexandre cognoiſſoit qu'il eſtoit mortel , comme auſſi du dormir , car tous deux ſuppriment les facultés de l'ame.

La philoſophie ſe meſle & parle librement de toutes choſes , pour en trouuer les cauſes , les juger & regler , ſi faict bien la Theologie qui eſt encores plus pudique & retenue : pourquoy non , puis que tout eſt de ſa juriſdiction & cognoiſſance ? le ſoleil eſclaire ſur les fumiers ſans en rien tenir ou ſentir : s'affaroucher ou s'offenſer des paroles eſt preuue de grande foibleſſe , ou d'eſtre touché de la maladie. Cecy ſoit dict pour ce qui ſuit & autres pareils s'il y en a. Nature d'vne part nous pouſſe auec violence à ceſte action , tout le mouuement du monde ſe reſout & ſe rend à ceſt accouplage de maſle & de femelle , & d'autre part nous laiſſe accuſer , cacher & rougir , pour icelle comme inſolente , deshonneſte. Nous l'appellons honteuſe & les parties qui y ſeruent honteuſes ; pourquoy donc tant honteuſe puis que tant naturelle , ( & ſe tenant en ſes bornes ) ſi juſte , légitime , néceſſaire ? & que les beſtes ſont exemptes de ceſte honte ? Eſt-ce à cauſe de la contenance qui ſemble laide ? Pourquoy laide , puiſque naturelle ? Au plourer , rire , maſcher ,

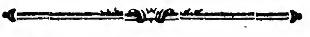
bailler, le visage se contrefaict encore plus. Pour seruir de bride & d'arrest à une telle violence ? Pourquoy donc nature cause elle violence ? Mais c'est au contraire, la honte sert d'aiguillon & d'allumette. A cause que les instruments d'icelle se remuent sans notre consentement, voire contre nostre volonté ? Pour ceste raison aussi les bestes en deuroient auoir honte, & tant d'autres choses se remuent de soy mesmes en nous sans nostre consentement, qui ne sont vitieuses ny honteuses, non seulement internes & cachées, comme le pouls & mouuement du cœur, arteres, poulmons, les outils & parties qui seruent à l'appetit du manger, boire, descharger le cerueau, le ventre & sont leurs compressions & dilatations outre & souuent contre nostre aduis & volonté, tesmoins les esternuemens, baaillemens, seignées, larmes, hoquets & fluxions, qui ne sont de nostre liberté : l'esprit qui oublie, se souuient, croit, mescroit, & la volonté, mesmes qui veut souuent ce que nous voudrions qu'elle ne voulust pas, mais externes & apparentes : le visage rougit, pallist, blesmist, le corps engresse & amegrist, le poil grisonne, noircit, blanchist, croist, se herisse, la peau fremit sans & contre vostre consentement. A cause qu'en cela se monstre plus au vray la pouureté & foiblesse humaine ? si faict elle au manger, boire, douloir, lasser, se

descharger, mourir, dont l'on n'a pas de honte. Quoy que ce soit l'action n'est aucunement en soy & par nature honteuse ; elle est vrayement naturelle, & non la honte, tesmoins les bestes, que dis-je les bestes ? la nature humaine, dit la Theologie, se maintenant en son premier originel estat, n'y eust senty aucune honte ; comme de faict, d'où vient la honte que de foiblesse, & la foiblesse, que du peché, n'y ayant rien en nature & de soy honteux.

Ceste action donc en soy & simplement prinse n'est point honteuse ny vitieuse, puis que naturelle & corporelle, non plus que les autres pareilles actions : mais ce qui la faict tant descrier est que tres-rarement y est gardée moderation, & que pour se faire valoir & paruenir à ses exploits, elle faict de grands remuëmens, se sert de tres-mauuais moyens, & entraine apres, ou bien fait marcher deuant, grande suitte de maux, tous pires que l'action voluptueuse : les despens montent plus que le principal, c'est pescher comme l'on dit en filets d'or & de pourpre. Et tout cela est purement humain, les bestes qui suiuent la simple nature sont nettes de tout ce tracas. Mais l'art humaine d'vne part en fait vn grand guare, guäre, plante à la porte la honte pour en desgouter : d'autre part y eschauffe & esguise l'enuie, inuente, remuë, trouble, & renuerse tout pour y arriuer, (tesmoin la poësie qui ne rit point,

comme en ce subject, & ses inuentions sont mousses en toute autre chose) & trouue meilleure toute autre entrée, que par la porte & legitime voye, & tout autre moyen escarté, que le commun du mariage.

*Aduis & remedes particuliers contre ce vice sont au l. 3. c. 41.*



## CHAPITRE XXV.

### *Desirs, Cupiditez.*

IL ne naist, & ne s'esleue point tant de flots & d'ondes en la mer, comme de desirs au cœur de l'homme, c'est vn abisme, il est infiny, diuers, inconstant, confus, & irresolu, souuent horrible & detestable, mais ordinairement vain & ridicule en ses desirs.

Mais auant toute œuure, ils sont bien à distinguer : Les vns sont naturels, ceux cy sont justes & legitimes, sont mesmes aux bestes, sont limités & courts ; l'on en voit le bout ; selon eux personne n'est indigent : de ceux cy sera parlé cy apres au long, car ce ne sont à vray dire passions. Les autres sont outre nature, procedants de nostre opinion & fantasie, artificiels, superflus, que nous pouuons, pour les distinguer par nom

des autres, appeller cupidités. Ceux cy sont purement humains, les bestes ne sçauent que c'est; l'homme seul est dereglé en ses appetits, ceux cy n'ont point de bout, sont sans fin; ce n'est que confusion, *desideria naturalia finita sunt ex falsa opinione nascentia: vbi desinant non habent. Nullus enim terminus falso est: via eunti aliquid extremum est, error immensus est.* Dont selon eux personne ne peust estre riche & content. C'est d'eux proprement ce que nous auons dict au commencement de ce chapitre, & que nous entendons icy en ceste matiere des passions. C'est pour ceux cy que l'on suë & trauaille, *ad superuacua sudatur*, que l'on voyage par mer & par terre, que l'on guerroye, que l'on se tuë, l'on se noye, l'on se trahyst, l'on se perd, dont a esté tres-bien dict, que cupidité estoit racine de tous maux. Or il aduient souuent (juste punition) que cherchans d'assouuir ses cupidités, & se saouler des biens & plaisirs de la fortune, l'on perd & l'on se priue de ceux de la nature, dont disoit Diogenes à Alexandre apres auoir refusé son argent, que pour tout bien, il se retirast de son soleil.



## CHAPITRE XXVI.

### *Espoir, Desespoir.*

LEs desirs & cupidités s'eschauffent & redoublent par l'esperance, laquelle allume de son doux vent nos fols desirs, embrase en nos esprits vn feu d'vne espesse fumée, qui nous esblouit l'entendement; & emportant auec soy nos pensées, les tient pendues entre les nuës, nous faict songer en veillant. Tant que nos esperances durent, nous ne voulons point quitter nos desirs : au contraire quand le desespoir s'est logé chés nous, il tourmente tellement nostre ame, de l'opinion de ne pouvoir obtenir ce que nous desirons, qu'il faut que tout luy cede, & que pour l'amour de ce que nous pensons ne pouuoir obtenir, nous perdions mesmes le reste de ce que nous possedons. Ceste passion est semblable aux petits enfants, qui par despit de ce que l'on leur oste vn de leurs jouëts, jettent les autres dedans le feu : elle se fasche contre soy mesme, & exige de soy la peine de son malheur. Apres les passions qui regardent le bien apparent, venons à celles qui regardent le mal.

# CHAPITRE XXVII.

## *De la Cholere.*

LA cholere eſt vne folle paſſion, qui nous pouſſe entierement hors de nous, & qui cherchant le moyen de repouſſer le mal qui nous menace, ou qui nous a deſia attainct, faict boüillir le ſang en noſtre cœur, & leue des furieuſes vapeurs en noſtre eſprit, qui nous aueuglent, & nous precipitent à tout ce qui peut contenter le deſir que nous auons de nous venger. C'eſt vne courte rage, vn chemin à la manie, par ſa prompte impetuoſité & violence, elle emporte, & ſurmonte toutes paſſions, *repentina & vniuerſa vis ejus eſt.*

Les cauſes qui diſpoſent à la cholere ſont foibleſſe d'eſprit, comme nous voyons par experience les femmes, vieillards, enfans, malades eſtre plus choleres, *inualidum omne natura querulum eſt :* l'on ſe trompe de penſer qu'il y a du courage où y a de la violence, les mouuements violens reſſemblent aux efforts des enfans & des vieillards, qui courent quand ils penſent cheminer, il n'y a rien ſi foible qu'vn mouuement deſreiglé, c'eſt laſcheté & foibleſſe que ſe colerer. Maladie d'eſprit, qui le rend tendre & facile aux coups comme

les parties vlcerées au corps, où la santé intereſſée s'eſtonne & bleſſe de peu de choſe. *nuſquam ſine querela ægra tanguntur :* la perte d'vn denier, ou l'omiſſion d'vn gain, met en cholere vn auare : vn rire, ou regard de ſa femme courrouce vn jaloux : Le luxe, la vaine delicateſſe, ou amour particulier, qui rend l'homme chagrin & deſpitieux, le met en cholere, pour peu qu'il luy arriue mal à propos, *nulla res magis iracundiam alit quam luxuria :* ceſt amour de petites choſes, d'vn verre, d'vn chien, d'vn oyſeau, eſt vn'eſpece de folie qui nous trauaille, & nous jette ſouuent en cholere : Curioſité trop grande, *qui nimis inquirit, ſeipſum inquietat :* C'eſt aller queſter, & de gayeté de cœur ſe jetter en la cholere, ſans attendre qu'elle vienne, *ſæpe ad nos ira venit, ſæpius nos ad illam :* Legereté à croire le premier venu : Mais la principalle & formelle c'eſt l'opinion d'eſtre meſpriſé, & autrement traiƈté que ne deuons, ou de fait ou de parolle & contenance, c'eſt d'où les choleres ſe pretendent juſtifier.

Ses ſignes & ſymptomes ſont tres-manifeſtes, & plus que de tout'autre paſſion, & ſi eſtranges qu'ils alterent & changent l'eſtat entier de la perſonne, le transforment & defigurent, *vt ſit difficile vtrum magis deteſtabile vitium aut deforme:* Les vns ſont externes, la face rouge & difforme, les yeux enflambés, le regard furieux,

l'oreille sourde, la bouche escumante, le cœur halettant, le pouls fort esmeu, les venes enflées, la langue begayante, les dents serrées, la voix forte & enroüée, le parler præcipité, bref elle met tout le corps en feu & en fieure. Aucuns s'en sont rompus les veines, l'vrine leur a esté supprimée, la mort s'en est ensuiuie. Quel doit estre l'estat de l'esprit au dedans, puis qu'il cause vn tel desordre au dehors? La cholere du premier coup en chasse & banist loing la raison & le jugement, afin que la place lui demeure toute entiere: puis elle remplit tout de feu, fumée, tenebres, bruit, semblable à celuy qui mist le maistre hors la maison, puis y mist le feu, & se brusla vif dedans, & comm'vn nauire qui n'a ny gouuernail, ny patron, ny voiles, ny auiron, qui court fortune à la mercy des vagues, vents, & tempestes, au milieu de la mer courroucée.

Les effects sont grands, souuent bien miserables & lamentables: la cholere premierement nous pousse à l'injustice, car elle se despite & s'esguise par opposition juste, & par la cognoissance que l'on a de s'estre courroucé mal à propos. Celuy qui est esbranlé & courroucé soubs une fausse cause, si l'on luy presente quelque bonne deffense ou excuse, il se despite contre la verité & l'innocence, *pertinaciores nos facit iniquitas iræ, quasi argumentum*

*fit justè irascendi, graviter irasci.* L'exemple de Piso sur ce propos est bien notable, lequel, excellent d'ailleurs en vertu (ceste histoire est assés cognue) meu de cholere, en fist mourir trois injustement, & par vne trop subtile accusation les rendist coupables pour en auoir trouué vn innocent contre sa premiere sentence. Elle s'esguise aussi par le silence & la froideur par où l'on pense estre desdaigné, & soy & sa cholere : ce qui est propre aux femmes, lesquelles souuent se courroucent, afin que l'on se contre-courrouce, & redoublent leur cholere jusques à la rage, quand elles voyent que l'on ne daigne nourrir leur courroux : ainsi se monstre bien la cholere estre beste sauuage, puis que ny par defense ou excuse, ny par non defense, silence, elle ne se laisse gaigner ny adoucir. Son injustice est aussi en ce qu'elle veut estre juge & partie, qu'elle veut que tous soient de son party, & s'en prend à tous ceux qui ne lui adherent. Secondement pource qu'elle est inconsiderée & estourdie, elle nous jette & precipite en de grands maux, & souuent en ceux mesmes que nous fuyons, ou procurons à autruy, *dat pœnas dum exigit*, ou autres pires. Ceste passion ressemble proprement aux grandes ruynes, qui se rompent sur ce, sur quoy elles tombent: elle desire si violemment le mal d'autruy, qu'elle ne prend pas garde à esuiter le sien : elle nous

entraue & nous enlace, nous fait dire & faire choses indignes, honteuses & messeantes. Finalement elle nous emporte si outrément, qu'elle nous fait faire des choses scandaleuses & irreparables, meurtres, empoisonnemens, trahisons, dont apres s'ensuyuent de grands repentirs: tesmoin Alexandre le grand, dont disoit Pythagoras que la fin de la cholere estoit le commencement du repentir.

Ceste passion se paist en soy, se flatte & se chatoüille, voulant persuader qu'elle a raison, qu'elle est juste, s'excusant sur la malice & indiscretion d'autruy: mais l'injustice d'autruy ne la sçauroit rendre juste, ny le dommage que nous receuons d'autruy, nous la rendre utile: elle est trop estourdie pour rien faire de bien: elle veut guarir le mal par le mal: donner à la cholere la correction de l'offense, seroit corriger le vice par soy mesme. La raison qui doit commander en nous ne veut point de ces officiers là qui font de leur teste sans attendre son ordonnance; elle veut tout faire par compas comme la nature, & pource la violence ne luy est pas propre. Mais quoy dirés vous, la vertu verra elle l'insolence du vice sans se despiter? aura elle si peu de liberté, qu'elle ne s'ause courroucer contre les meschans? la vertu ne veut point de liberté indecente; il ne faut pas qu'elle tourne son courage contre soy, ny que le mal d'autruy la puisse troubler;

le sage doit aussi bien supporter les vices des meschans sans cholere, que leur prosperité sans enuie : Il faut qu'il endure les indiscretions des temeraires auec la mesme patience, que le medecin faict les iniures du phrenetique: il n'y a pas plus grande sagesse ny plus vtile au monde que d'endurer la folie d'autruy, car autrement il nous arriue que pour ne la vouloir pas endurer, nous la faisons nostre. Cecy qui a esté dit si au long de la cholere, conuient aussi aux passions suyuantes, haine, enuie, vengeance, qui sont choleres formées.

*Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 31.*

## CHAPITRE XXVIII.

### *Hayne.*

HAYNE est vne estrange passion qui nous trouble estrangement & sans raison, & qu'y a-il au monde qui nous tourmente plus que cela ? Par ceste passion nous mettons en la puissance de ce que nous hayssons, de nous affliger & vexer, la veuë nous en esmeut les sens, la souuenance nous en agite l'esprit, & veillant & dormant. Nous nous le representons auec vn despit & grinçement de dents, qui nous

nous met hors de nous, & nous deſchire le cœur, & par ce moyen receuons en nous meſmes la peine du mal que nous voulons à autruy: celuy qui hait eſt patient; le hay eſt agent, au rebours du ſon des mots: le hayneur eſt en tourment, le hay eſt à ſon aiſe. Mais que hayſſons nous? les hommes? les affaires? Certes nous ne hayſſons rien de ce que nous deuons: Car s'il y a quelque choſe à hayr en ce monde, c'eſt la hayne meſmes, & ſemblables paſſions contraires à ce qui doit commander en nous: Il n'y a au monde que cela de mal pour nous. *Aduis particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 32.*

## CHAPITRE XXIX.

### *Enuie.*

ENUIE eſt ſœur germaine de la hayne, miſerable paſſion & beſte farouſche, qui paſſe en tourment toutes les gehennes: c'eſt vn regret du bien que les autres poſſedent, qui nous ronge fort le cœur; elle tourne le bien d'autruy en noſtre mal: comment nous doit elle tourmenter, puis que & le bien & le mal y contribue? Pendant que les enuieux regardent de trauers les biens d'autruy, ils laiſſent gaſter le leur, & en perdent le plaiſir. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal ſont l. 3. c. 33.*

# CHAPITRE XXX.

*Ialousie.*

IALOUSIE est passion presque toute semblable & de nature & d'effect à l'enuie, si non qu'il semble que par l'enuie, nous ne considerons le bien qu'en ce qu'il est arriué à vn autre, & que nous le desirons pour nous, & la jalousie est de nostre bien propre, auquel nous craignons qu'vn autre participe.

Ialousie est maladie d'ame foible, sotte & inepte, maladie terrible & tyrannique; elle s'insinue soubs tiltre d'amitié; mais apres estre en possession, sur les mesmes fondemens de bienvueillance, elle bastit vne haine capitale: la vertu, la santé, le merite, la reputation sont les bouttefeus de ceste rage.

C'est aussi vn fiel qui corrompt tout le miel de nostre vie : elle se mesle ordinairement ès plus douces & plaisantes actions : lesquelles elle rend si aigres & ameres que rien plus : elle change l'amour en haine, le respect en desdain, l'asseurance en deffiance : elle engendre vne curiosité pernicieuse de se vouloir esclaircir de son mal, auquel il n'y a point de remede qui ne l'empire & ne l'engrege : car ce n'est que le publier, arracher de

l'ombre & du doute, pour le mettre en lumiere & le trompetter par tout, & estendre son malheur jusques à ses enfants.

*Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont* l. 3. c. 35.

## CHAPITRE XXXI.

### *Vengeance.*

LE desir de véngeance est premierement passion lasche & effeminée, d'ame foible & basse, pressée, & foulée, tesmoin que les plus foibles ames sont les plus vindicatiues & malicieuses, comme des femmes & enfans; les fortes & genereuses n'en sentent gueres, la mesprisent & desdaignent, ou pource que l'injure ne les touche pas, ou pource que l'injuriant n'est digne qu'on s'en remue, l'on se sent beaucoup au dessus de tout cela, *indignus Cæsaris ira*; les gresles, tonnerres & tempestes, & tout le bruit qui se faict en l'air, ne trouble ny ne touche les corps superieurs & celestes, mais seulement les inferieurs & caduques; ainsi les indiscretions & petulences des fols ne heurtent point les grandes & hautes ames: tous les grands, Alexandre, Cesar, Epaminondas, Scipion ont esté si esloignés de ven-

geance, qu'au contraire ils ont bien faict à leurs ennemis.

Secondement elle est cuisante & mordante, comme vn ver qui ronge le cœur de ceux qui en sont infectés, les agite de jour, les reveille de nuict.

Elle est aussi pleine d'injustice, car elle tourmente l'innocent, & adjouste affliction : c'est à faire à celuy qui a faict l'offense de sentir le mal & la peine que donne au cœur le desir de vengeance, & l'offensé s'en va charger, comme s'il n'auoit pas affés de mal de l'injure là receuë, tellement que souuent & ordinairement cependant que cestuy-cy se tourmente à chercher les moyens de la vengeance, celuy qui a fait l'offence rit & se donne du bon temps. Mais elle est bien plus injuste encores aux moyens de son execution, laquelle souuent se faict, par trahisons & vilains artifices.

Finalement l'execution outre qu'elle est penible, elle est tres-dangereuse; car l'experience nous apprend que celuy qui cherche à se venger, il ne faict pas ce qu'il veust, & son coup ne porte pas; mais ordinairement il aduient ce qu'il ne veut pas, & pensant creuer vn œil à son ennemi, il se creue tous les deux: le voila en craincte de la justice & des amis de sa partie, en peine de se cacher & fuir de lieu en autre,

Au reste, tuer & acheuer son ennemy, ne peut estre vengeance, mais pure cruauté, qui vient de couardise & de crainte; se venger c'est le battre, le faire bouquer & non pas l'achever : le tuant l'on ne luy faict pas ressentir son courroux, qui est la fin de la vengeance. Voila pourquoy l'on n'attaque pas vne pierre, vne beste, car elles sont incapables de gouster nostre reuanche. En la vraye vengeance il faut que le vengeur y soit pour en recevoir du plaisir, & le vengé pour sentir & souffrir du desplaisir & de la repentance. Estant tué il ne s'en peust repentir, voire il est à l'abry de tout mal, ou au rebours le vengeur est souuent en peine & en craincte. Tuer donc est tesmoignage de couardise & de craincte, que l'offensé se ressentant du desplaisir nous recherche de pareille : l'on s'en veust defaire du tout, & ainsi c'est quitter la fin de la vengeance, & blesser sa reputation; c'est vn tour de precaution & non de courage, c'est y proceder seurement & non honorablement, *qui occidit longè, non vlcifcitur nec gloriam assequitur.*

*Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 34.*



## CHAPITRE XXXII.

### *Cruauté.*

C'EST vn vilain & deteſtable vice que la cruauté & contre nature, dont auſſi eſt il appellé inhumanité.

La cruauté vient & eſt fille de couardiſe ; la vaillance s'exerce ſeulement contre la reſiſtance, & s'arreſte voyant l'ennemy à ſa mercy, *Romana virtus parcere ſubjectis, debellare ſuperbos* ; la laſcheté ne pouuant eſtre de ce roolle, pour dire qu'elle en eſt, prend pour ſa part le ſang & le maſſacre : les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple & officiers du bagage. Les cruels, aſpres & malicieux ſont laſches & poultrons : les tyrans ſont ſanguinaires, pource qu'ils craignent, & ne peuuent s'aſſeurer qu'en exterminant ceux qui les peuuent offenſer, dont ils s'attaquent à tous juſques aux femmes, car ils craignent tous, *cuncta ferit dum cuncta timet :* les chiens couards mordent & dechirent dans la maiſon les peaux des beſtes ſauuages, qu'ils n'ont auſé attaquer aux champs. Qui rend les guerres ciuiles & populaires ſi cruelles, ſinon que c'eſt la canaille & lis du peuple qui les meine ? l'Empereur Maurice

aduerty qu'un soldat Phocas le deuoit tuer, s'enquist qui il estoit & de quel naturel, & luy ayant esté dict par son gendre Philippes, qu'il estoit lasche & couard, il conclud qu'il estoit meurtrier & cruel. Elle vient aussi de malignité interne d'ame, qui se plaist & delecte au mal d'autruy, monstres, comme Caligula.

## CHAPITRE XXXIII.

*Tristesse,*

TRISTESSE est vne langueur d'esprit, & vn descouragement engendré par l'opinion que nous sommes affligés de grands maux : c'est vne dangereuse ennemie de nostre repos ; qui flestrit incontinent nostre ame, si nous n'y prenons garde, & nous oste l'vsage de discours & le moyen de pouruoir à nos affaires, & auec le temps enroüille & moisit l'ame, abatardit tout l'homme, endort & assoupist sa vertu, lors qu'il se faudroit esueiller pour s'opposer au mal qui le meine & le presse. Mais il faudroit descouurir la laideur & folie, & les pernicieux effects, voire l'injustice qui est en ceste passion couarde, basse & lasche, afin d'apprendre à la hayr & fuir de toute sa puissance, comme tres-indigne des sages,

ſelon la doctrine des Stoiciens. Ce qui n'eſt pas du tout tant aiſé à faire, car elle s'excuſe & ſe couure de belles couleurs de nature, pieté, bonté, voire la pluſpart du monde taſche à l'honorer & fauoriſer; ils en habillent la ſageſſe, la vertu, la conſcience.

Or premierement tant s'en faut qu'elle ſoit naturelle, comme elle veut faire croire, qu'elle eſt partie formelle & ennemie de la nature, ce qui eſt aiſé à monſtrer. Quant aux triſteſſes ceremonieuſes & dueils publics tant affectés & practiqués par les anciens, & encores à preſent preſque par tout, quelle plus grande impoſture & plus vilaine happelourde pourroit on trouuer par tout ailleurs? combien de feinctes & mines contrefaictes & artificielles, auec couſt & deſpenſe, & en ceux là à qui le fait touche & qui jouent le jeu, & aux autres qui s'en approchent & font les officieux? Mais encores pour accroiſtre la fourbe on louë des gens pour venir pleurer & jetter des cris & des plainctes, qui ſont au ſceu de tous toutes feinctes & extorquées auec argent, larmes qui ne ſont jettées que pour eſtre veuës, & tariſſent ſi toſt qu'elles ne ſont plus regardées, où eſt ce que nature apprend cela? Mais qu'eſt ce que nature abhorre & condamne plus? c'eſt l'opinion (mere nourriſſe, comme dict eſt, de la plus part des paſſions) tyrannique, fauſſe & populaire, qui enſeigne qu'il faut pleurer en tel

cas. Et si l'on ne peut trouuer des larmes & tristes mines chés soy, il en faut achepter à beaux deniers comptans chés autruy; tellement que pour bien satisfaire à ceste opinion, faut entrer en grande despense, de laquelle Nature, si nous la voulions croire, nous descharge-roit volontiers. Est ce pas volontairement & tout publiquement trahyr la raison, forcer & corrompre la nature, prostituer sa virilité, & se mocquer du monde & de soy mesme, pour s'asseruir au vulgaire, qui ne produict que erreur, & n'estime rien qui ne soit fardé & desguisé? Les autres tristesses particulieres ne sont non plus de la Nature, comme il semble à plusieurs, car si elles procedoient de la Nature, elles seroient communes à tous hommes, & les toucheroient à peu pres tous égallement: or nous voyons que les mesmes choses qui attristent les vns resiouyssent les autres, qu'vne prouince & une personne rit de ce dont l'autre pleure: que ceux qui sont pres des autres qui se lamentent, les exortent à se resoudre & quitter leurs larmes. Escoutés la plus part de ceux qui se tourmentent; quand vous aués parlé à eux, ou qu'eux mesmes ont prins le loisir de discourir sur leurs passions, ils confessent que c'est folie que de s'attrister ainsi, & louëront ceux qui en leurs aduersités auront fait teste à la fortune, & opposé vn courage masle & genereux à leurs afflictions. Et il est

certain que les hommes n'accommodent pas leur dueil à leur douleur, mais à l'opinion de ceux avec lesquels ils viuent : & si l'on y regarde bien, l'on remarquera, que c'est l'opinion, qui pour nous ennuyer nous represente les choses qui nous tourmentent, ou plustost qu'elles ne doivent; mais par anticipation, crainde & apprehension de l'aduenir, ou plus qu'elles ne doiuent.

Mais elle est bien contre nature, puis qu'elle enlaidict & efface tout ce que nature a mis en nous de beau & d'aymable, qui se font à la force de ceste passion, comme la beauté d'vne perle se dissoult dedans le viuaigre : c'est pitié lors que de nous voir, nous en allons la teste baissée, les yeux fichés en terre, la bouche sans parole, les membres sans mouuemens; les yeux ne nous servent que pour pleurer, & diriés que nous ne sommes rien que des statues suantes, & comme Niobe, que les Poëtes disent avoir esté conuertie en pierre par force de plourer.

Or elle n'est pas seulement contraire & ennemie de nature, mais elle s'attaque encores à Dieu, car qu'est elle autre chose qu'vne plaincte temeraire & outrageuse contre le seigneur de l'vniuers, & la loy commune du monde, qui porte que toutes choses qui sont sous le ciel de la lune sont muables & perissables? Si nous sçauons ceste loy, pourquoy

nous tourmentons-nous ? ſi nous ne la ſçauons, dequoy nous plaignons nous, ſinon de noſtre ignorance de ne ſçauoir ce que nature a eſcrit par tous les coings du monde ? Nous ſommes icy non pour donner la loy, mais pour la receuoir, & ſuyure ce que nous y trouuons eſtably, & nous tourmentant au contraire, ne ſert que nous donner double peine.

Apres tout cela elle eſt tres-pernicieuſe & dommageable à l'homme, & d'autant plus dangereuſe, qu'elle nuiſt ſous couleur de profiter; ſous un faux ſemblant de nous ſecourir, elle nous offence; de nous tirer le fer de la playe, l'enfonce juſques au cœur: & ſes coups ſont d'autant plus difficiles à parer, & ſes entreprinſes à rompre, que c'eſt un ennemi domeſtique, nourry & eſleué chés nous, que nous auons meſmes engendré pour noſtre peine.

Au dehors, par ſa deformité & contenance nouvelle, toute alterée & contrefaite, elle deshonore & infame l'homme: prenés garde quand elle entre chés nous, elle nous remplit de honte, tellement que n'auſons nous monſtrer en public, voire meſmes en particulier à nos amis: depuis que tous ſommes une fois ſaiſis de ceſte paſſion, nous ne cherchons que quelque coin pour nous accroupir & muſſer de la veuë des hommes. Qu'eſt ce à dire cela ? ſinon qu'elle ſe condamne ſoy meſmes, & recognoiſt combien elle eſt indécente; ne diriés vous pas que

c'eſt quelque femme ſurprinſe en desbauche, qui ſe cache & craint d'eſtre recogneue ? Apres, regardés ſes veſtements & ſes habits de dueil, eſtranges & effeminés, qui monſtrent que la triſteſſe oſte tout ce qu'il y a de maſle & genereux & nous donne toutes les contenances & infirmités des femmes. Auſſi les Thraces habilloient en femmes les hommes qui eſtoient en dueil : & dict quelqu'vn, que la triſteſſe rend les hommes eunuques : les loix Romaines premieres, plus maſles & genereuſes, deffendoient ces efferninées lamentations, trouuant horrible de ſe deſnaturer de ceſte façon, & faire choſe contraire à la virilité, permettant ſeulement ces premieres larmes qui ſortent de la premiere poincte, d'vne freſche & reſcente douleur, qui peuuent tomber meſmes des yeux des philoſophes qui gardent auec l'humanité la dignité, qui peuuent tomber des yeux ſans que la vertu tombe du cœur.

Or non ſeulement elle fane le viſage, change & desguiſe deshonneſtement l'homme au dehors; mais penetrant juſqu'à la mouëlle des os, *Triſtitia exſiccat oſſa*, fleſtrit auſſi l'ame, trouble ſon repos, rend l'homme inepte aux choſes bonnes & dignes d'honneur, lui oſtant le gouſt, l'enuie & la diſpoſition à faire choſe qui vaille & pour ſoy & pour autruy, & non ſeulement à faire le bien, mais encores à le receuoir. Car meſmes les bonnes fortunes qui luy arriuent luy

desplaisent ; tout s'aigrit en son esprit, comme les viandes en l'estomach desbauché : Bref enfielle nostre vie, & empoisonne toutes nos actions.

Elle a ses degrés, la grande & extreme, ou bien qui n'est pas du tout telle de soy, mais qui est arriuée subitement par surprinse & chaude allarme, saisist, transsit, rend perclus de mouuement & sentiment comme vne pierre, à l'instar de ceste miserable mere Niobe.

*Diriguit visu in medio, calor ossa reliquit,*
*Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.*

Dont le peintre representant diversement, & par degrés le dueil des parens & amis d'Iphigenia en son sacrifice ; quand ce vient au pere, il le peignit le visage couuert, comme ne pouuant l'art suffisamment exprimer ce dernier degré de dueil : voire quelquesfois tue tout à faict : la mediocre ou bien la plus grande, mais qui par quelque laps de temps s'est relasché, s'exprime par larmes, sanglots, souspirs, plainctes.

*Curæ leues loquuntur, ingentes stupent.*

*Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 29.*



## CHAPITRE XXXIV.

*Compassion.*

NOus souspirons auec les affligés, compatissons à leur mal, ou pource que par vn secret consentement nous participons au mal les uns des autres, ou bien que nous craignons en nous mesmes ce qui arriue aux autres.

Or c'est passion d'ame foible ; c'est une sotte & feminine pitié, qui vient de mollesse & foiblesse d'ame esmeuë & troublée ; elle loge volontiers aux femmes, enfans, aux ames cruelles & malicieuses (qui sont par consequent laches & couardes, comm' a esté dict en la cruauté) qui ont pitié des meschans qui sont en peine, dont elle produict des effects injustes, ne regardant qu'à la fortune, estat & condition presente, & non au fonds & merite de la cause.

*Aduis particuliers contre ce mal sont l. 3. c. 30.*

## CHAPITRE XXXV.

*Crainċte.*

LA crainte est l'apprehension du mal aduenir, laquelle nous tient perpetuellement en ceruelle, & deuance les maux dont la fortune nous menace.

C'eſt une paſſion fauſſe & malicieuſe, & ne peuſt rien ſur nous qu'en nous trompant & ſeduiſant : elle ſe ſert de l'aduenir, où nous ne voyons goutte, & nous jette là dedans comme dedans un lieu obſcur, ainſi que les larrons font la nuict, afin d'entreprendre ſans eſtre recognus, & donner quelque grand effray auec peu de ſubject ; & là elle nous tourmente avec des maſques de maux, comme l'on faict des fées aux petits enfans ; maux qui n'ont qu'vne ſimple apparence, & n'ont rien en ſoy pour nous nuire, & ne font maux que pource que nous les penſons tels. C'eſt la ſeule apprehenſion que nous en auons, qui nous rend mal ce qui l'eſt pas, & tire de notre bien meſmes, du mal pour nous en affliger. Combien en voyons nous tous les jours qui, de craincte de deuenir miſerables, le ſont deuenus tout à faict, & ont tourné leurs vaines peurs en certaines miſeres ? Combien qui ont perdu leurs amis pour s'en deffier ? Combien de malades de peur de l'eſtre ? Tel a tellement appréhendé que ſa femme luy fauſſoit la foy, qu'il en eſt ſeiché de langueur ; tel a tellement apprehendé la poureté, qu'il en eſt tombé malade. Bref, il y en a qui meurent de la peur qu'ils ont de mourir : & ainſi peut on dire de tout ce que nous craignons, ou de la pluſpart ; la crainte ne ſert qu'à nous faire trouuer ce que nous fuyons. Certes la craincte eſt de tous maux le plus grand &

le plus fascheux ; car les autres maux ne sont maux que tant qu'ils sont, & la peine n'en dure que tant que dure la cause; mais la crainte est de ce qui est, & de ce qui n'est point, & de ce qui par aduenture ne sera jamais, voire quelquesfois de ce qui ne peut du tout estre. Voila donc une passion ingenieusement malicieuse & tyrannique, qui tire d'vn mal imaginaire des vraies & bien poignantes douleurs, & puis fort ambitieuse de courir au deuant des maux, & les deuancer par pensée & opinion.

La crainte non seulement nous remplit de maux, & souuent à fausses enseignes, mais encore elle gaste tout le bien que nous auons, & tout le plaisir de la vie, ennemie de nostre repos : il n'y peut auoir de plaisir de jouir du bien que l'on craint de perdre ; la vie ne peut estre plaisante, si l'on crainct de mourir : le bien, disoit un ancien, ne peut apporter plaisir, sinon celuy à la perte duquel l'on est preparé.

C'est aussi vne estrange passion indiscrette & inconsiderée ; elle vient aussi souvent de faute de cœur ; elle vient des dangers, & souuent elle nous jette dedans les dangers. Car elle engendre vne faim inconsiderée d'en sortir, & ainsi nous estonne, trouble & empesche de tenir l'ordre qu'il faut pour en sortir ; elle apporte vn trouble violent, par lequel l'ame effrayée se retire en soy mesme, & se débat

pour ne voir le moyen d'euiter le danger qui se presente. Outre le grand descouragement qu'elle apporte, elle nous saisist d'vn tel estonnement, que nous en perdons le jugement, & ne se trouue plus de discours en nous, nous fait fuir sans qu'aucun nous poursuiue, voire souuent nos amis & le secours; *adeo pavor etiam auxilia formidat:* Il y en a qui en sont venus insensés, voir mesme les sens n'ont plus leur vsage; nous auons les yeux ouuerts & n'en voyons pas; on parle à nous & nous n'escoutons pas; nous voulons fuir & ne pouuons marcher.

La mediocre nous donne des aisles aux talons, la plus grande nous cloue les pieds & les entraue. Ainsi la peur renverse & corrompt l'homme entier & l'esprit: *pauor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat;* & le corps, *obstupui, steteruntque comæ, vox faucibus hæsit:* Quelquefois tout à coup pour son seruice, elle se jette au desespoir, nous remet à la vaillance, comme la Legion Romaine sous le Consul Sempronius contre Annibal. Il y a bien des peurs & frayeurs sans aucune cause apparente, & comme d'une impulsion celeste, qu'ils appellent terreurs paniques: *Terrores de cœlo, arescentibus hominibus præ timore,* telle qu'aduint une fois en la ville de Carthage: des peuples & des armées entieres en sont quelquesfois frappées. *Aduis & remedes particuliers contre ce mal sont l. 3, c. 28.*



# QUATRIEME CONSIDERATION

## DE L'HOMME, QUI EST PAR SA VIE.



## CHAPITRE XXXVI.

*Æstimation, Brefueté, Description de la vie humaine & ses parties.*

C'EST vn premier & grand poinct de sageſſe, de ſçauoir bien juſtement eſtimer la vie, la tenir & conſerver, la perdre ou quitter, la garder & conduire autant & comm' il faut: il n'y a peut-être choſe en quoy l'on faille plus & où l'on ſoit plus empeſché. Le vulgaire ſot, imperit, l'eſtime un ſouuerain bien, & la prefere à toutes choſes, juſqu'à la racheter & l'allonger de quelque delay, à toutes les conditions que l'on voudra, penſant qu'elle ne ſçauroit eſtre trop cherement achetée: car c'eſt tout; c'eſt ſon mot: *vitâ nihil carius*; il eſtime & ayme la vie pour l'amour d'elle meſme; il ne viſt que pour viure. Ce n'eſt merueille s'il faut en tout le reſte, & s'il eſt tout

confit en erreurs, puis que dès l'entrée & en ce premier poinct fondamental, il se mesconte si lourdement. Elle pourroit bien aussi estre trop peu estimée, par insuffisance ou orgueilleuse mescognoissance ; car tombant en bonnes & sages mains, elle peut estre instrument très-vtile à soy & à autruy. Et ne puis estre de cest aduis prins tout simplement, qui dict qu'il est tres-bon de n'estre point, & que la meilleure vie est la plus courte : *optimum non nasci aut quam citissime aboleri.* Et n'est assez ni sagement dict : quel mal, & qu'importe quand je n'eusse jamais esté ? On lui peut repliquer : où seroit le bien qui en est venu ; & n'estant aduenu, ne fust-ce pas esté mal ? C'est espece de mal que faute de bien, quel qu'il soit encores que non nécessaire : ces extremités sont trop extremes & vicieuses, bien qu'inégalement : mais semble il bien vray ce qu'a dict un Sage : que la vie est vn tel bien que personne n'en voudroit, si l'on estoit bien aduerty que c'est, auant la prendre. *Vitam nemo acciperet, si daretur scientibus.* Bien va que l'on y est dedans, auant qu'en voir l'entrée ; l'on y est porté tout aueuglé : or se trouuant dedans, les uns s'y acoquinent si fort, qu'à quelque prix que ce soit, ils n'en veulent pas sortir ; les autres ne font que gronder & se despiter ; mais les Sages voyant que c'est vn marché qui est fait sans eux ( car l'on ne vit, ny l'on ne meure pas

quand ny comme l'on veut) ; que bien qu'il soit rude & dur , ce n'est toutesfois pour tousiours , sans regimber & rien troubler , s'y accommodent comme ils peuuent , & s'y conduisent tout doucement , faisans de necessité vertu , qui est le traict de sagesse & habilité , & ce faisant , viuent autant qu'ils doyuent , & non pas tant qu'ils peuuent , comme les sots ; car il y a temps de viure & temps de mourir : & un bon mourir vaut mieux qu'vn mal viure , & vist le sage tant que le viure vaut mieux que mourir ; la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure.

Tous se plaignent fort de la brefueté de la vie humaine , non seulement le simple populaire , qui n'en voudroit jamais sortir ; mais encores qui est plus estrange , les grands & sages en font le principal chef de leurs plaintes. A vray dire , la plus grand partie d'icelle estant diuertie & employée ailleurs, il ne reste quasi rien pour elle , car le temps de l'enfance, vieillesse , dormir , maladies d'esprit ou de corps , & tant d'autre inutil & impuissant à faire chose qui vaille , estant defalqué & rabattu , le reste est peu · toutesfois sans y opposer l'opinion contraire qui tient la brefueté de la vie pour vn tres-grand bien & don de nature ; il semble que ceste plainte n'a gueres de justice ne de raison , & vient plustost de malice. Que seruiroit vne plus lon-

gue vie ? pour ſimplement viure, reſpirer, manger, boire, voir ce monde ? que faut il tant de temps ? Nous auons tout veu, ſçeu, gouſté en peu de temps, le ſçachant, le vouloir touſiours ou ſi long temps practiquer & touſiours recommencer ; à quoy eſt bon cela ? Qui ne ſe ſaouleroit de faire touſiours vne meſme choſe? s'il n'eſt faſcheux, pour le moins eſt il ſuperflu : c'eſt vn cercle roulant où les meſmes choſes ne font que reculer & s'aprocher ; c'eſt touſiours recommencer & retiſtre meſme ouurage. Pour y apprendre & profiter dauantage, & paruenir à plus ample cognoiſſance & vertu ? ô les bonnes gens que nous ſommes, qui ne nous cognoiſtroit ? nous meſnageons tres-mal ce que l'on nous baille, & en perdons la pluſpart, l'emploians non ſeulement à vanité & inutilité, mais à malice & au vice, & puis nous allons crier & nous plaindre, que l'on ne nous en baille pas aſſés. Et puis que ſert ce tant grand amas de ſcience & d'experience, puis qu'il en faut enfin deſloger, & deſlogeant tout à vn coup oublier & perdre tout, ou bien mieux & autrement ſçauoir tout ? Mais dis tu, il y a des animaux qui triplent & quadruplent la vie de l'homme ; je laiſſe les fables qui ſont en cela, mais ſoit ainſi, auſſi y en a-il, & en plus grand nombre, qui n'en approchent pas, & ne viuent le quart de l'homme, & peu y en a-il qui

arriuent à son terme. Par quel droict, raison ou priuilege faut il que l'homme viue plus long temps que tous? pource qu'il employe mieux & à choses plus hautes & plus dignes sa vie? Par ceste raison il doit moins viure que tous; il n'y a point de pareil à l'homme, à mal employer sa vie, en meschanceté, ingratitude, dissolution, intemperance & tout desreiglement de mœurs, comme a esté dict & monstré cy dessus en la comparaison de luy auec les bestes, tellement que comme je demandois tantost, à quoy seruiroit vne plus longue vie, maintenant je dis, & quels maux au monde, si la vie de l'homme estoit fort longue? que n'entreprendroit-il puis que la brefueté qui luy coupe le chemin & luy rompt le dé comme l'on dict, & l'incertitude d'icelle qui oste tout courage, ne le peust arrester, viuant comme s'il auoit tousiours à viure? Il craint bien d'vne part se sentant mortel, mais il ne se peut tenir de conuoiter, esperer, entreprendre comme s'il estoit immortel. *Tanquam semper victuri vivitis, nunquam vobis fragilitas vestra succurrit : omnia tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiscitis.* Et puis qu'a besoin nature de toutes ces belles & grandes entreprinses & occupations, pour lesquelles tu penses t'appartenir vne plus longue vie qu'à tous animaux? Il n'y a donc point de subject à l'homme de se plaindre, mais

bien de se courroucer contre luy : nous auons assez de vie, mais nous n'en sommes pas bons mesnagers ; elle n'est pas courte, mais nous la faisons : nous n'en sommes pas necessiteux, mais prodigues, *non inopes vitæ sed prodigi.* Nous la perdons, dissipons & en faisons marché, comme de chose de neant & qui regorge, nous tombons tous en l'vne de ces trois fautes : l'employer mal, l'employer à rien, l'employer en vain, *magna vitæ pars elabitur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus.* Personne n'estudie à viure, l'on s'occupe plustost à toute autre chose, l'on ne sçauroit rien bien faire par acquit, sans soin & attention. Les autres reseruent à viure jusques à ce qu'ils ne puissent plus viure ; à jouir de la vie, alors qu'il n'y aura plus que la lie & le marc : quelle folie & misere ? voire y en a qui ont plustost achevé que commencé à viure, & s'en vont sans y auoir bien pensé, *quidam vivere incipiunt cum desinendum, quidam ante desiverunt quam inciperent, inter cætera mala hoc quoque habet stultitia, semper incipit vivere.*

La vie presente n'est qu'vne entrée & issue de comedie, vn flux perpetuel d'erreurs, vne tisseure d'aduentures, vne suitte de miseres diuerses enchainées de tous costés ; il n'y a que mal qui coule, que mal qui se prepare, & le mal pousse le mal, comme la vague

pousse l'autre, la peine est tousiours presente, & l'ombre de bien nous deçoit ; la bestise & l'aueuglement possede le commendement de la vie, le milieu est tout en peine & trauail, la fin en douleur, mais toute entiere en erreur.

La vie humaine a ses incommodités & miseres, communes, ordinaires & perpetuelles : elle en a aussi de particulieres & distinctes, selon que ses parties, aage, & saisons sont differentes, enfance, jeunesse, virilité, vieillesse, chacune a ses propres & particulieres tares.

La plusspart du monde parle plus honorablement & fauorablement de la vieillesse, comme plus sage, meure, moderée, pour accuser & faire rougir la jeunesse comme vitieuse, fole, desbauchée ; mais c'est injustement, car à la verité les deffauts & vices de la vieillesse sont en plus grand nombre, & plus grands & importuns que de la jeunesse ; elle nous attache encores plus de rides en l'esprit qu'au visage, & ne se voit point d'ames qui en vieillissant ne sentent l'aigre & le moisi: auec le corps l'esprit s'vse & s'empire, & vient enfin en enfantillage, *bis pueri senes*. La vieillesse est vne maladie necessaire & puissante, qui nous charge imperceptiblement de plusieurs imperfections ; on veut appeller sagesse vne difficulté d'humeurs, vn chagrin & degoust des

des choses presentes, vne impuissance de faire comme deuant, la sagesse est trop noble pour se seruir de tels officiers, vieillir n'est pas assagir, ny quitter les vices, mais seulement les changer, & en pires. La vieillesse condamne les voluptés, c'est pource qu'elle est incapable de les gouster : comme le chien d'Esope, elle dict qu'elle n'en veut point, c'est pource qu'elle n'en peut jouyr; elle ne les laisse pas proprement, ce sont elles qui la desdaignent; elles sont tousiours enioüées & en feste, il ne faut pas que l'impuissance corrompe le jugement, lequel doit en la jeunesse cognoistre le vice en la volupté, & en la vieillesse la volupté au vice. Les vices de la jeunesse sont temerité, promptitude indiscrete, desbauche, & desbordement aux voluptés, qui sont choses naturelles, prouenantes de ce sang boüillant, vigueur & chaleur naturelle, & par ainsi excusables, mais ceux de la vieillesse sont bien autres. Les legers sont une vaine & caduque fierté, babyl ennuyeux, humeurs espineuses & insociables, superstition, soin des richesses lors que l'vsage en est perdu, vne sotte auarice & crainête de la mort, qui vient proprement non de faute d'esprit & de courage, comme l'on dict, mais de ce que le vieillard s'est longuement accoustumé, accommodé & comme acoquiné à ce monde, dont il l'ayme tant, ce qui n'est aux jeunes,

Outre ceux cy il y a enuie, malignité, injustice, mais ce qui a de plus sot & ridicule en elle, est qu'elle se veut faire craindre & redoubter, & pource tient elle vne morgue austere & desdaigneuse, pensant par là extorquer crainɛte & obeissance ; mais elle se faict mocquer d'elle : car ceste mine fiere & tyrannique est receuë auec moquerie & risée de la jeunesse qui s'exerce à l'affiner & l'amuser, & par dessein & complot luy celer & desguiser la verité des choses. Il y a tant de fautes d'vne part en la vieillesse, & tant d'impuissance de l'autre, & est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est d'affection & amitié, car le commandement & la crainɛte ne sont plus ses armes. Il luy sied tant mal de se faire craindre : & quand elle le pourroit, encores doibt elle plustost se faire aymer & honorer.





*CINQUIEME ET DERNIERE*

# CONSIDERATION

## DE L'HOMME,

*Par les variete & differences grandes qui ſont en luy, & leurs comparaiſons.*



## CHAPITRE XXXVII.

*De la difference & innegalité des hommes en general.*

IL n'y a rien en ce bas monde, où il ſe trouue tant de differences qu'entre les hommes, & differences ſi eſloignées en meſme ſubject & eſpece. Si l'on en veut croire Pline, Herodote, Plutarque, il y a des formes d'hommes en certains endroicts, qui ont fort peu de reſſemblance à la noſtre : & y en a de meſtiſſes & ambiguës entre l'humaine & la brutale. Il y a des contrées où les hommes ſont ſans teſte, portans les yeux & la bouche en la poictrine, où ils ſont androgynes, où ils marchent de quatre pattes, où ils n'ont qu'vn œil au front, & la teſte plus ſemblable à celle d'un chien qu'à la noſtre, où ils ſont moitié poiſſon par embas

& viuent en l'eauë, où les femmes accouchent à cinq ans & n'en viuent qu'huit : où ils ont la teste si dure & le front, que le fer n'y peut mordre & rebouche contre, où ils se changent naturellement en loups, en jumens, & puis encores en hommes, où ils sont sans bouche, se nourrissans de la senteur de certaines odeurs, où ils rendent la semence de couleur noire. Et de nostre temps nous auons descouuert & touché à l'œil & au doigt, où les hommes sont sans barbe, sans vsage de feu, de bled, de vin ; où est tenue pour la plus grande beauté ce que nous estimons la plus grande laideur, comme a esté dict deuant. Quant à la diuersité des mœurs se dira ailleurs. Et sans parler de toutes ces estrangetez, nous sçauons que quant au visage, il n'est possible trouuer deux visages en tout & par tout semblables; il peut aduenir de se mesconter & prendre l'vn pour l'autre à cause de la ressemblance grande, mais c'est en l'absence de l'vn : car en presence de tous deux, il est aisé de remarquer la difference quand bien on ne la pourroit exprimer. Aux ames y a bien plus grande difference, car non seulement elle est plus grande sans comparaison d'homme à homme, que de beste à beste : mais (qui est bien encherir) il y a plus grande difference d'homme à homme que d'homme à beste : car vn excellent animal est plus approchant de l'homme de la plus basse marche,

que n'eſt ceſt homme d'vn autre des grand & excellent. Ceſte grande difference des hommes vient des qualités internes & de la part de l'eſprit, où y a tant de pieces, tant de reſſorts que c'eſt choſe infinie, & des degrés ſans nombre. Il nous faut ici, pour le dernier, apprendre à cognoiſtre l'homme, par les diſtinctions & differences qui ſont en luy: or elles ſont diuerſes ſelon qu'il y a pluſieurs pieces en l'homme, pluſieurs raiſons & moyens de les conſiderer & comparer. Nous en donnerons icy cinq principales, auſquelles toutes les autres ſe pourront rapporter, & generalement tout ce qui eſt en l'homme, eſprit, corps, naturel, acquis, public, priué, apparent, ſecret: & ainſi ceſte cinquieſme & derniere conſideration de l'homme aura cinq parties, qui ſeront cinq grandes & capitales diſtinctions des hommes, ſçauoir la

Premiere naturelle, & eſſentielle, & vniuerſelle de tout l'homme, eſprit & corps.

La ſeconde naturelle & eſſentielle principalement, & aucunement acquiſe de la force & ſuffiſance de l'eſprit.

La tierce accidentale de l'eſtat, condition & deuoir, tirée de la ſuperiorité & inferiorité.

La quatrieſme accidentale de la condition & profeſſion de vie.

La cinquieſme & derniere des faueurs & deſfaueurs de la nature & de la fortune.

# CHAPITRE XXXVIII.

*Premiere distinction & difference des hommes, naturelle & essentielle, tirée de la diuerse assiette du monde.*

LA premiere plus notable & vniuerselle distinction des hommes, qui regarde l'esprit & le corps, & tout l'estre de l'homme, se prend & tire de l'assiette diuerse du monde, selon laquelle le regard & l'influence du ciel & du Soleil, l'air, le climat, le terroir sont diuers. Aussi sont diuers non seulement le teinct, la taille, la complexion, la contenance, les mœurs, mais encores les facultés de l'ame, *plaga cœli non solum ad robur corporum, sed & animorum facit. Athenis cœlum ex quo etiam acutiores Attici, crassum Thæbis, ideo pingues Thebani & valentes.* Dont Platon remercioit Dieu qu'il estoit né Athenien & non Thebain.

*Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse*
*Iuppiter auctifera lustravit lampade terras.*

Ainsi que les fruicts & les animaux naissent diuers selon les diuerses contrées, aussi les hommes naissent plus ou moins belliqueux, justes, temperans, dociles, religieux, chastes, ingenieux, bons, obeissans, beaux, sains, forts. C'est pourquoy Cyrus ne voulust accorder aux Perses d'abandonner leurs pays aspre & bossu, pour aller en un autre doux &

plain, difant que les terres graffes & molles font les hommes mols, & les fertils les efprits infertils.

Suyuant ce fondement nous pouuons en gros partager le monde en trois parties, & tous les hommes en trois fortes de naturel : nous ferons donc trois affiettes generales du monde, qui font les deux extremités de midy & nort, & la moienne. Chaque partie & affiette fera de foixante degrés, l'vne de midy eft fouz l'Æquateur, trente degrés deça & trente delà, c'eft à dire tout ce qui eft entre les deux Tropiques, vn peu plus, où font les regions ardentes & les Meridionaux, l'Affrique & l'Æthiopie au milieu d'Orient & d'Occident, l'Arabie Calicut, les Moluques, les Iaues, la Taprobane vers Orient, le Peru & grands mers vers Occident. L'autre moyenne eft de trente degrés outre les Tropiques tant deça que de là vers Poles, où font les regions moyennes & temperées, toute l'Europe avec la mer mediterrannée, au milieu d'Orient & Occident toute l'Afie tant petite que grande, qui eft vers Orient, avec la Chine & le Iappon, & l'Amerique occidentale. La tierce qui eft de trente degrés, qui font les plus pres des deux Poles de chaque cofté, où font les regions froides & glaciales, peuples Septentrionaux, la Tartarie, Mofcouie, Eftotilam, & la Magellane, qui n'eft pas encores bien defcouuerte.

Suyuant ce partage general du monde, auſſi ſont differens les naturels des hommes en toutes choſes, corps, eſprit, religion, mœurs, comme ſe peut voir en ceſte petite table. Car les

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1. *Au corps.* | Septentrionaux ſont Hauts & grands, pituiteux, ſanguins, blancs & blonds, ſociables, la voix forte, le cuir mol & velu, grands mangeurs & beuueurs & puiſſants. | Moyens ſont mediocres & temperez en toutes ces choſes come neutres, ou bien participans vn peu de toutes ces deux extremitez & tenans plus de la region, de laquelle ils ſont plus voiſins. | Meridionaux ſont petits, melancholiques, froids & ſecs, noirs, ſolitaires, la voix greſſe, le cuir dur auec peu de poil & creſpu, abſtinens foibles. |
| 2. *Eſprit.* | Groſſiers, lourds, ſtupides, ſots, faciles, legers, inconſtants. | | Ingenieux, ſages, prudens, fins, opiniaſtres. |
| 3. *Religion.* | Peu religieux & deuotieux. | | Superſtitieux, contemplatifs. |
| 4. *mœurs.* | Guerriers, vaillans, penibles, chaſtes, exempts de jalouſie, cruels & inhumains. | | Non guerriers, & laſches, paillards, jaloux, cruels & inhumains. |

Toutes ces differences se prouuent aisément. Quant à celles du corps elles se cognoissent à l'œil, & s'il y a quelques exceptions, elles sont rares & viennent du meslange des peuples, ou bien des vents, des eauës, & de la situation particuliere des lieux, dont vne montagne sera vne notable difference en mesme degré, voire mesme pays & ville : ceux de la ville haute d'Athenes estoient tout d'autre humeur, dict Plutarque, que ceux du port de Pyrée, vne montagne du costé de Septentrion rendra la vallée qui sera vers le midi toute meridionale, & au contraire aussi.

Quant à celles de l'esprit, nous sçauons que les arts mecaniques & ouurages de main sont de Septentrion, où ils sont penibles : les sciences speculatiues sont venues du midy. Cæsar & les Anciens appellent les Ægyptiens tres-ingenieux & subtils ; Moyse est dict instruict en leur sagesse, la Philosophie est venue de là en Grece, la majorité commence plustost chés eux, à cause de l'esprit & finelle, les gardes des Princes, mesmes meridionaux, sont de Septentrion comme ayans plus de force & moins de finesse & de malice : ainsi les meridionaux sont sujets à grandes vertus & grands vices, comm'il est dit d'Annibal : les Septentrionaux ont la bonté & simplicité. Les sciences moyennes & mixtes, politiques, loix & eloquences sont aux nations mitoyennes, ausquelles ont flori les grands empires & polices.

Pour le troisieme poinct, les religions sont venues du midy, Ægypte, Arabie, Chaldée ; plus de superstition en Affrique qu'au reste du monde, tesmoins les vœux tant frequens, les temples tant magnifiques : les Septentrionaux, dit Cæsar, peu soucieux de religion, sont attentifs à la guerre & à la chasse.

Quant aux mœurs, premierement touchant la guerre, il est certain que les grandes armées, arts, instrumens & inuentions militaires sont venues de Septentrion : les peuples de là, Scythes, Gots, Vandales, Huns, Tartares, Turcs, Germains ont battu & vaincu toutes les autres nations, & rauagé tout le monde, dont est tant souuent dict, que tout mal vient d'Aquilon. Les duels & combats sont venus de là ; les Septentrionaux adorent le glaiue fiché en terre, dit Solinus inuincible aux autres nations, voire aux Romains qui ont vaincu le reste, & ont esté destruits par eux, aussi s'affoiblissent & s'alangourissent au vent de Su, & allant vers Midy comme les Meridionaux venans au Nort, redoublent leurs forces. A cause de leur fierté guerriere, ils ne peuuent souffrir qu'on leur commande par brauerie, ils veulent la liberté, au moins les commandemens effectifs. Touchant la chasteté & la jalousie, en Septentrion vne seule femme a vn homme, dict Tacitus, encores suffist-elle pour plusieurs, dit Cæsar, nulle jalousie, dit Munster, où les hommes & femmes se

baignent ensemble auec les estrangers. En Midy la Polygamie est par tout receuë, toute l'Afrique adore Venus, dit Solinus : les Meridionaux meurent de jalousie, à cause de quoy ils ont les Eunuques gardiens de leurs femmes, que les grands Seigneurs ont en grand nombre comme des harats.

Quant à la cruauté les extremités sont semblables, mais pour diuerses causes, comme se verra tantost aux causes : les punitions de la rouë & les empalemens de vifs, venus de Septentrion : les inhumanités des Moscouites & Tartares sont toutes notoires. Les Allemans dict Tacite, ne punissent les coulpables juridiquement, mais les tuent cruellement comme ennemis. Ceux de Midy aussi escorchent tout vifs les criminels, & leur appetit de vengeance est si grand, qu'ils en deviennent furieux s'ils ne l'assouuissent : Au milieu sont benins & humains : les Romains punissoient les plus grands crimes du bannissement simple, les Grecs vsoyent de breuuage doux de cigue pour faire mourir les condamnés. Et Ciceron dit que l'humanité & la courtoisie est partie de l'Asie mineur, & deriuée au reste du monde.

La cause de toutes ces differences corporelles & spirituelles, est l'inequalité & difference de la chaleur naturelle interne, qui est en ces pays & peuples : sçauoir forte & vehemente aux Septentrionaux, à cause du grand froid

externe, qui la resserre & renferme au dedans, comme les caues & lieux profonds sont chauds en hyuer & les estomaçs, *ventres hyeme calidiores:* foible aux meridionaux, estant dissipée & attirée au dehors, par la vehemence de l'externe, comme en esté les ventres & lieux de dessous terre sont froids : Moyenne & temperée en ceux du milieu. De ceste diuersité, dis-je, & inequalité de chaleur naturelle viennent ces differences, non seulement corporelles, ce qui est aisé de remarquer, mais encores spirituelles. Car les Meridionaux, à cause de leur temperament froid, sont melancholiques, & par ainsi arrestés, constants, contemplatifs, ingenieux, religieux, sages. Car la sagesse est aux animaux froids comme aux Elephans, que comme le plus melancholique de tous animaux, est le plus sage, docile, religieux, à cause du sang froid. De ce temperament melancholique aduient aussi que les Meridionaux sont paillards, à cause de la melancholie spumeuse, abradente, & salace, comme il se void aux lieures. Et cruels, par ce que ceste melancholie abradente presse violement les passions & la vengeance. Les Septentrionaux pituiteux & sanguins de temperament tout contraire aux Meridionaux, ont les qualités toutes contraires, sauf qu'ils conuiennent en vne chose, c'est qu'ils sont aussi cruels & inhumains, mais c'est par vne autre raison, sçauoir par deffaut de jugement,

dont comme beſtes ne ſçauent commander & ſe contenir. Ceux du milieu ſanguins & choleres ſont temperes, d'vne belle humeur, joyeux, diſpoſts, actifs.

Nous pourrons encores plus exquiſement & ſubtilement repreſenter le diuers naturel de ces trois ſortes de peuples, par application & comparaiſon de toutes choſes, comme ſe pourra voir en ceſte petite table, où ſe voit que proprement appartient, & ſe peut rapporter aux.

| Septentrionaux | Moyens | Meridionaux | |
|---|---|---|---|
| Le ſens commun. | Diſcours & ratiocination. | Intellect. | *Qualités d'ame.* |
| Force comme desourds & beſtes. | Raiſon & juſtice d'hommes. | Fineſſe de renards & religion de gens divins. | |
| Mars { guerre<br>Lune { chaſſe. | Iupiter { Empereurs<br>Mercure. { Orateurs | Saturne, { Contemplation,<br>Venus. { amour | *Planetes.* |
| Art & manufacture. | Prudence, cognoiſſance du bien & du mal. | Science du vray & du faux. | |
| Ouuriers artiſans, ſoldats. Executer & obeir. | Magiſtrats pouruoians juger, commander. | Pontifes, philoſophes contempler. | *Actions & parties de republique,* |
| Ieunes, malhabiles. | Hommes faitsmineurs d'affaires. | Vieillards graves, ſages penſifs. | |

Les autres distinctions plus particulieres se peuuent rapporterà ceste cy generale de Midy & Nort : l'on peut rapporter aux conditions des Septentrionaux ceux d'occident, & ceux qui viuent aux montagnes, guerriers, fiers, amoureux de liberté, à cause du froid qui est aux montagnes. Aussi ceux qui sont esloignés de la mer, plus simples & entiers. Et au contraire, aux conditions des Meridionaux l'on peut rapporter les orientaux, ceux qui viuent aux vallées, effeminés, delicats, à cause de la fertilité, d'où vient la volupté. Aussi les maritimes trompeurs & fins à cause du commerce & du trafic auec diuerses sortes de gens & nations.

Par tout ce discours il se voit qu'en general ceux de Septentrion sont plus aduantagés au corps, & ont la force pour leur part, & ceux du Midy en l'esprit, & ont pour eux la finesse; ceux du milieu ont de tout, & sont temperés en tout : Aussi s'apprend par là que leurs mœurs ne sont à vray dire ny vices ny vertus, mais œuures de nature : laquelle du tout corriger & du tout renoncer, il est plus que difficile, mais adoucir, temperer, & ramener à peu pres les extremités à la mediocrité, c'est l'œuure de vertu.

# CHAPITRE XXXIX.

*Seconde distinction & difference plus subtile des esprits & suffisance des hommes.*

CESTE seconde distinction qui regarde l'esprit & la suffisance, n'est pas si apparente & perceptible comme les autres, & vient tant du naturel, que de l'acquis, selon laquelle y a trois sortes de gens au monde, comme trois classes & degrés d'esprits. En l'vn & le plus bas sont les esprits foibles & plats, de basse & petite capacité, nés pour obeir, seruir & estre menés, qui en effect sont simplement hommes. Au second & moyen estage sont ceux qui sont de mediocre jugement, font profession de suffisance, science, habilité, mais qui ne le sentent & ne se jugent pas assés, s'arrestent à ce que l'on tient communement, & l'on leur baille du premier coup, sans dauantage s'enquerir de la verité & source des choses, voire pensent qu'il ne l'est pas permis; & ne regardent point plus loin que là où ils se trouuent, pensent que par tout est ainsi, ou doit estre : que si c'est autrement, ils faillent & sont barbares. Ils s'asseruissent aux

opinions & loix municipales du lieu, où ils se trouuent desſors qu'ils sont esclos, non seulement par obseruance & vsage, ce que tous doiuent faire, mais encores de cœur & d'ame : & pensent que ce que l'on croit en leur village, est la vraye touche de verité, & la seule ou bien la meilleure reigle de bien viure. Ces gens sont de l'escole & du ressort d'Aristote, affirmatifs, positifs, plus dogmatistes, qui regardent plus l'vtilité que la verité, ce qui est plus propre à l'vsage & trafic du monde, qu'à ce qui est bon & vray en soy. En ceste classe y a tres-grand nombre & diuersité de degrés, les principaux & plus habiles d'entr'eux gouuernent le monde, & ont les commandemens en main. Au troisieme & plus haut estage sont les hommes douëz d'vn esprit vif & clair, jugement fort, ferme & solide, qui ne se contentent d'vn ouy dire, ne s'arrestent aux opinions communes & receuës, ne se laissent gagner & preoccuper à la creance publique, de laquelle ils ne s'estonnent point, sçachant qu'il y a plusieurs bourdes, faussetés, & impostures receuës au monde auec approbation & applaudissement, voire adoration & reuerence publique : mais examinent toutes choses qui se proposent, sondent meurement & cherchent sans passion les causes, motifs, & ressorts jusques à la racine, aymans mieux

douter & tenir en ſuſpens leur creance, que par vne trop molle & laſche facilité, ou legereté, ou precipitation de jugement, ſe paiſtre de fauſſeté, & affirmer ou ſe tenir aſſeurés de choſé de laquelle ils ne peuuent auoir raiſon certaine. Ceux cy ſont en petit nombre, de l'eſchole & reſſort de Socrates & Platon, modeſtes, ſobres, retenus, conſiderans plus la verité & realité des choſes, que l'vtilité, & s'ils ſont bien nés, ayans auec ce deſſus la probité & le reglement des mœurs, ils ſont vrayement ſages, & tels que nous cherchons icy. Mais pource qu'ils ne s'accordent pas auec le commun quant aux opinions, voyent plus clair, penetrent plus auant, ne ſont ſi faciles, ils ſont ſoubçonnés & mal eſtimés des autres, qui ſont en beaucoup plus grand nombre, & tenus pour fantaſques & Philoſophes, c'eſt par iniure qu'ils vſent de ce mot. En la premiere de ces trois claſſes y a bien plus grand nombre qu'en la ſeconde, & en la ſeconde qu'en la troiſieme. Ceux de la premiere & derniere, plus baſſe & plus haute ne troublent point le monde, ne remuent rien, les vns par inſuffiſance & foibleſſe, les autres par grande ſuffiſance, fermeté, & ſageſſe. Ceux du milieu ſont tout le bruict, & les diſputes qui ſont au monde, preſumptueux, touſiours agités & agitants. Ceux de la plus

baſſe marche, comme le fonds, la lie, la ſentine, reſſemblent à la terre qui ne faiƈt que receuoir & ſouffrir ce qui vient d'enhaut. Ceux de la moyenne reſſemblent à la region de l'air, en laquelle ſe forment tous les meteores, & ſe font tous les bruiƈts & alterations, qui puis tombent en terre. Ceux du plus haut eſtage reſſemblent à l'Æther & plus haute region voiſine du ciel, ſeraine, claire, nette & paiſible. Ceſte difference d'hommes vient en partie du naturel, de la premiere compoſition & temperament du cerueau, qui eſt fort different, humide, chaud, ſec, & par pluſieurs degrés, dont les eſprits & jugements ſont ou fort ſolides, courageux ou foibles, craintifs, plats : En partie de l'inſtruƈtion & diſcipline, auſſi de l'experience & hantiſe du monde, qui ſert fort à ſe deſniaiſer, & mettre ſon eſprit hors de page. Au reſte il ſe trouue de toutes ces trois ſortes de gens, ſouz toute robe, forme & condition, & des bons & des mauuais, mais bien diuerſement.

L'on faiƈt encores vne autre diſtinƈtion d'eſprits & ſuffiſances, car les vns ſe font voye eux meſmes & ouuerture, ſe conduiſent ſeuls. Ceux cy ſont heureux de la plus haute taille, & bien rares ; les autres ont beſoin d'aide, mais ils ſont encores doubles, car

les vns n'ont besoin que d'estre esclairés, c'est assés qu'il y aye vn guide & vn flambeau qui marche deuant, ils suyuront volontiers & bien ayséement. Les autres voulant estre tirés, ont besoin de compulsoire, & que l'on les prenne par la main. Ie laisse ceux qui par grande foiblesse, comme ceux de la plus basse marche, ou par malignité de nature, comme il y en a en la moyenne, qui ne sont bons à suyure, ny ne se laissent tirer & conduire: gens desesperés.



## CHAPITRE XL.

*Troisieme distinction & difference des hommes accidentale, de leurs degrés, estats & charges.*

CESTE distinction accidentale, qui regarde les estats & charges, est fondée sur deux principes & fondements de la societé humaine, qui sont commander & obeyr, puissance & subjection, superiorité & inferiorité, *imperio & obsequio omnia constant.* Ceste distinction se

verra premierement mieux en gros, en ceste table.

- Diuision premiere & generale. Toute puissance & subjection est ou
  - 1 Priuée, laquelle est aux
    - Familles & mesnages, & est de quatre façons.
      - Mariage, du mary à la femme, ceste cy est la source de la societé humaine.
      - Paternelle, des parens sur les enfans, ceste-cy est vrayment naturelle.
      - Herile, double scauoir des
        - Seigneurs sur leurs esclaues.
        - Maistres sur leurs seruiteurs.
      - Patronelle, des patrons sur leurs affranchis, de laquelle l'vsage est peu frequent.
    - Corps & colleges, communautés ciuiles sur les particuliers membres de la communauté.
  - 2 Publique, laquelle est ou
    - Souueraine, qui est de trois facons & font trois sortes d'estats (Cunctas nationes, & urbes, populus, ut primores, aut, singuli regunt) scauoir
      - Monarchie d'vn.
      - Aristocratie de peu.
      - Democratie de tous.
    - Subalterne, qui est en ceux qui sont superieurs & inferieurs, pour diuerses raisons, lieux personnes, comme sont les
      - Seigneurs particuliers en plusieurs degrés,
      - Officiers de la souueraineté, qui sont en grande diuersité.

Ceste puissance publique, soit souueraine, soit subalterne, reçoit des subdiuisions qu'il faut sçauoir. La souueraine, qui est triple, comme dict est, pour le regard de la maniere du gouuernement, est encores triple, c'est à dire chacune de ces trois est conduicte en trois façons, dont est dicte royalle, ou seigneurialle, ou tyrannique : royalle en laquelle le souuerain (soit il un ou plusieurs, ou tous) obeissant aux loix de nature, garde la liberté naturelle, & la propriété des biens aux subjects. *Ad reges potestas omnis pertinet, ad singulos proprietas : omnia rex imperio possidet, singuli dominio :* seigneuriale, où le souuerain est seigneur des personnes & des biens, par le droit des armes, gouuernant ses subjets comme esclaues : tyrannique où le souuerain mesprisant toutes loix de nature, abuse des personnes & des biens de ses subjects, differant du seigneur, comme le voleur de l'ennemy de guerre. Des trois estats souuerains le monarchique; & des trois gouuernemens le seigneurial sont les plus anciens, grands, durables, augustes, comme anciennement Assyrie, Perse, Ægypte, & maintenant Ætiopie, la plus ancienne qui soit, Moscouie, Tartarie, Turquie, le Peru. Mais le meilleur & le plus naturel estat & gouuernement est la Monarchie royale : les aristocraties fameuses sont jadis Lacedemone & maintenant Venise; les Democraties, Rome, Athe-

nes, Cartage, royales en leur gouuernement.

La puissance publique subalterne, qui est aux seigneurs particuliers, est de plusieurs sortes & degrés, principalement cinq, sçauoir : seigneurs tributaires, qui doivent tribut seulement.

Feudataires, vassaux simples, qui doiuent foy & hommage pour le fief : ces trois peuuent estre souuerains.

Vassaux liges, qui outre la foy & hommage, doiuent encores seruice personnel, dont ils ne peuuent estre vrayement souuerains.

Subjects naturels, soit vassaux ou censiers ou autrement, lesquels doivent subjection & obeissance, & ne se peuuent exempter de la puissance de leur souuerain, & sont seigneurs.

La puissance publique subalterne, qui est aux officiers de la souueraineté, est de plusieurs sortes, & pour le regard de l'honeur & de la puissance, reuiennent à cinq degrés.

Premier & plus bas des infames qui doiuent demourer hors la ville, executeurs derniers de la justice.

2. De ceux qui n'ont ny honeur ny infamie, sergants, trompettes.

3. Qui ont honeur sans cognoissance & puissance, notaires, recepueurs, secretaires.

4. Qui ont auec honeur, puissance & cognoissance, mais sans jurisdiction, les gens du Roy.

5. Qui ont jurisdiction, & par ainsi tout le

reste, & ceux cy s'appellent proprement Magistrats, desquels y a plusieurs distinctions, & principalement ces cinq qui sont toutes doubles.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1. en | Majeurs, Senateurs / Mineurs, Iuges. | 2. en | Politiques / Militaires. |
| 3. en | Ciuils / Criminels. | 4. en | Titulaires en office formé, / Commissaires. |
| 5. en | Perpetuels, comme doiuent estre les moindres, & en nombre. / Temporels & muables, comme doiuent estre les grands. | | |

# DES ESTATS ET DEGREZ DES HOMMES EN PARTICULIER, SUIUANT CESTE PRECEDENTE TABLE.

*Aduertissement.*

ICy est parlé en particulier des pieces de ceste table, & distinction de puissances & subjections (commencant par les priuées & domestiques) c'est à dire de chaque estat & profession des hommes pour les cognoistre; c'est icy le livre de la cognoissance de l'homme, car les deuoirs d'un chacun seront au troisieme liure en la vertu de justice, où de mesme ordre tous ces estats & chapitres se reprendront. Or auant

y entrer faut ſommairement parler du commander & obeyr, deux fondements & cauſes principales de ces diuerſités d'eſtats & charges.

## CHAPITRE XLI.

*Du commander & obeir.*

CE ſont, comme a eſté dit, deux fondements de toute ſocieté humaine, & de la diuerſité des eſtats & profeſſions. Ces deux ſont relatifs, ſe regardent, requierent, engendrent & conſeruent mutuellement l'vn l'autre : & ſont pareillement requis en toute aſſemblée & communauté, mais qui ſont obligés à vne naturelle enuie, conteſtation & meſdiſance ou plainĉte perpetuelle. La populaire rend le ſouverain de pire condition qu'vn charretier, la monarchique le met au deſſus de Dieu. Au commander eſt la dignité, la difficulté (ces deux vont ordinairement enſemble) la bonté, la ſuffiſance, toutes qualités de grandeur. Le commander, c'eſt à dire la ſuffiſance, le courage, l'authorité eſt du ciel & de Dieu, *imperium non niſi divino fato datur : omnis poteſtas à Deo eſt* : dont diĉt Platon que Dieu n'eſtablit point des hommes, c'eſt à dire de la commune ſorte & ſuffiſance, & purement humaine, par deſſus

deſſus les autres ; mais ceux qui d'vne touche diuine, & par quelque ſinguliere vertu & don du ciel, ſurpaſſent les autres dont ils ſont appellés *heroes*. En l'obeyr eſt l'vtilité, l'aiſance, la neceſſité, tellement que pour la conſeruation du public, il eſt encores plus requis que le bien commander, & eſt beaucoup plus dangereux le deſny d'obéir ou le mal obeir, que le mal commander. Tout ainſi qu'au mariage, bien que le mary & la femme ſoient également obligés à la loyauté & fidelité, & l'ayent tous deux promis par meſmes mots, meſmes ceremonies & ſolemnités, ſi eſt ce que les inconveniens ſortent ſans comparaiſon plus grands de la faute & adultere de la femme que du mary : auſſi bien que le commander & obeir ſoient pareil'ement requis en tout eſtat & compaignie, ſi eſt ce que les inconueniens ſont bien plus dangereux de la deſobeiſſance des ſubjects que de la faute des commandans. Pluſieurs eſtats ont longuement roullé & aſſés heureuſement duré ſous de tres-meſchans princes & magiſtrats, les ſubjects s'y accommodans & obeiſſans : Dont vn ſage interrogé pourquoy la republique de Sparte eſtoit ſi floriſſante ; ſi c'eſtoit pource que les Roys commandoient bien ? mais pluſtoſt, dict il, pource que les citoyens obeiſſent bien. Mais ſi les ſubjects refuſent d'obeir & ſecouent le joug, il faut que l'eſtat donne du nés à terre

## CHAPITRE XLII.

### *Du mariage.*

COMBIEN que l'estat du mariage soit le premier & plus ancien, le plus important, & comme le fondement & la fontaine de la societé humaine, d'où sourdent les familles, & d'elles les republiques, *Prima societas in conjugio est, quod principium urbis, seminarium reipublicæ*, si est ce qu'il a esté desestimé & descrié par plusieurs grands personnages, qui l'ont jugé indigne de gens de cœur & d'esprit, & ont dressé ces objects contre luy.

Premierement ils ont estimé son lien & son obligation injuste, vne dure & trop rude captivité, d'autant que par mariage l'on attache & s'assubjectit par trop au soing & aux humeurs d'autruy. Que s'il aduient d'auoir mal rencontré, s'estre mescompté au choix & au marché, & que l'on aye prins plus d'os que de chair, l'on demoure misérable toute sa vie. Quelle iniquité & injustice pourroit estre plus grande, que pour vne heure de fol marché, pour une faute faite sans malice & par mesgarde, & bien souuent pour obeyr & suyure l'aduis d'autruy, l'on soit obligé à une peine perpetuelle ? Il vaudroit mieux se mettre la corde au col, & se jetter en la mer la teste la premiere, pour finir ses

jours bientost, que d'estre tousiours aux peines d'enfer & souffrir sans cesse à son costé la tempeste d'une jalousie, d'vne malice, d'vne rage & manie, d'vne bestise opiniastre, & autres miserables conditions : dont l'vn a dit que qui auoit inventé ce nœud & lien de mariage, auoit trouué vn bel & specieux expedient, pour se venger des humains, une chaussetrape ou un filet pour attraper les bestes, & puis les faire languir à petit feu. L'autre a dict que marier vn sage auec vne folle, ou au rebours, c'estoit attacher le vif auec le mort, qui estoit la plus cruelle mort inuentée par les tyrans, pour faire languir & mourir le vif par la compaignie du mort.

Par la seconde accusation, ils disent que le mariage est vne corruption & abastardissement des bons & rares esprits, d'autant que les flatteries & mignardises de la partie que l'on aime, l'affection des enfans, le soin de sa maison, & aduencement de sa famille, relaschent, destrempent & ramollissent la vigueur & la force du plus vif & généreux esprit qui puisse estre, tesmoins Samson, Salomon, Marc Antoine, dont au pis aller il ne faudroit marier que ceux qui ont plus de chair que d'esprit, vigoureux au corps & foibles d'ame, les attacher à la chair, & leur bailler la charge des choses petites & basses, selon leur portée. Mais ceux qui foibles de corps ont l'esprit grand, fort & puis-

ſant, eſt-ce pas grand dommage de les enferger & garotter à la chair & au mariage, comme l'on fait les beſtes à l'eſtable ? Nous voyons meſmes cela aux beſtes. Car les nobles qui ſont de valeur & de ſeruice, cheuaux, chiens, l'on les eſloigne de l'accointance de l'autre ſexe, l'on ne met aux harats que les beſtes de moindre eſtime. Auſſi ceux qui ſont deſtinés, tant hommes que femmes, à la plus venerable & ſaincte vocation, & qui doiuent eſtre comme le chreſme & la moüelle de la chreſtienté, les gens d'égliſe & de religion, ſont exclus du mariage. Et c'eſt pource que le mariage empeſche & deſtourne les belles & grandes eleuations d'ame, la contemplation des choſes hautes, celeſtes & diuines, qui eſt incompatible auec le tabut des affaires domeſtiques, à cauſe de quoy l'Apoſtre prefere la ſolitude de la continence au mariage. L'vtile peut bien eſtre du coſté du mariage ; mais l'honneſte eſt de l'autre coſté.

Puis il trouble les belles & ſainctes entrepriſes, comme ſainct Auguſtin recite qu'ayant deſeigné auec quelques autres ſiens amis, dont il y en auoit de mariés, de ſe retirer de la ville & des compaignies, pour vaquer à l'eſtude de ſageſſe & de vertu, leur deſſein fut bientoſt rompu & interuerty, par les femmes de ceux qui en auoient, & a dit auſſi vn ſage, que ſi les hommes ſe pouuoient paſſer de femmes,

qu'ils feroient visités & accompagnés des Anges.

Plus le mariage empesche de voyager parmy le monde & les estrangers, soit pour apprendre à se faire sage, ou pour enseigner les autres à l'estre, & publier ce que l'on sçait : Bref le mariage non seulement apoltronit ou accroupit les bons & grands esprits, mais priue le public de plusieurs belles & grandes choses, qui ne peuuent s'exploiter demeurant au sein & au gyron d'vne femme, & autour des petits enfans. Mais ne fait-il pas beau voir ? & n'est-ce pas grand dommage, que celuy qui est capable de gouuerner & policer tout un monde, s'amuse à conduire une femme & des enfans ? Dont respondit vn grand personnage, quand l'on luy parla de se marier, qu'il estoit né pour commander aux hommes, & non à vne femmelette, pour conseiller & gouuerner les Roys & Princes, & non pas de petits enfans.

A tout cela l'on peut dire que la nature humaine n'est pas capable de perfection & de chose où n'y ait à redire, comm'a esté dict ailleurs : ses meilleurs remedes & expediens sont tousiours vn peu malades meslés d'incommodités : ce sont tous maux necessaires : ça esté le meilleur que l'on a peu aduiser pour sa conseruation & multiplication. Aucuns comme Platon & autres ont voulu subtiliser & inuenter des moyens pour euiter ces espines : mais outre qu'ils ont faict & forgé des choses en l'air,

qui se pouuoient bien tenir longuement en vsage : encores leurs inuentions, quand elles seront mises en practique, ne seroient pas sans plusieurs incommodités & difficultés. L'homme les cause & les produict luy mesmes par son vice & intemperance, & par ses passions contraires, & n'en faut pas accuser l'estat, ny autre que l'homme, qui ne sçait bien vser d'aucune chose. Et peut on dire encores qu'à cause de ces espines & difficultés, c'est une eschole de vertu, un apprentissage & un exercice familier & domestique, & disoit Socrates le docteur de sagesse, à ceux qui luy objectoient la teste de sa femme, qu'il apprenoit par là en sa maison, à estre constant & patient par tout ailleurs, & à trouuer douces les poinctures de la fortune. Et puis enfin on ne contredict pas que celuy qui s'en passe ne fasse encores mieux. Mais à l'honeur du mariage, le chrestien dict que Dieu l'a institué au Paradis terrestre, auant toute autre chose, en l'estat d'innocence & perfection, voila quatre recommandations ; la quatrieme passe tout & sans replique. Depuis le fils de Dieu l'a approuué & honoré de sa presence, son premier miracle, & miracle faict en faueur dudict estat, & des gens mariés, & l'a honoré de ce priuilege, qu'il sert de figure de ceste grande vnion de lui auec son Eglise, & pource il a esté appellé Mystere & grand.

A la verité, le mariage n'est point chose in-

differente ou mediocre ; c'eſt du tout un grand bien ou grand mal , vn grand repos ou vn grand trouble , vn Paradis ou vn enfer ; c'eſt vne tres-douce & plaiſante vie , s'il eſt bien faict ; vn rude & dangereux marché , & vne bien eſpineuſe & poiſante liaiſon , s'il eſt mal rencontré ; c'eſt vne conuention où ſe verifie bien à poinct ce que l'on dict , *homo homini deus , aut lupus.*

Mariage eſt vn ouurage baſti de pluſieurs pieces ; il y faut vn rencontre de beaucoup de qualités , tant de conſiderations , outre & hors les perſonnes mariées. Car quoy qu'on die , l'on ne ſe marie ſeulement pour ſoy , la poſterité , la famille , l'alliance , les moyens y poiſent beaucoup : voila pourquoy il s'en trouue ſi peu de bons , & ce qui s'en trouue ſi peu , c'eſt ſigne de ſon prix & de ſa valeur , c'eſt la condition des plus grandes charges : la Royauté eſt auſſi pleine de difficultés , & peu l'exercent bien & heureuſement. Mais ce que nous voyons ſouuent qu'il ne ſe porte pas bien , cela vient de la licence & desbauche des perſonnes , & non de l'eſtat & inſtitution du mariage , dont il ſe trouue plus commode aux ames bonnes , ſimples , & populaires , où les délices , la curioſité , l'oiſiueté le troublent moins : les humeurs desbauchées , les ames turbulentes & detraquées ne ſont pas propres à ce marché.

Mariage eſt vn ſage marché , vn lien & vne

cousture saincte & inuiolable, vne conuention honorable : s'il est bien façonné & bien pris, il n'y a rien plus beau au monde, c'est vne douce societé de vie, pleine de constance, de fiance, & d'vn nombre infini d'vtiles & solides offices, & obligations mutuelles : c'est vne compaignie non point d'amour, mais d'amitié. Ce sont choses fort distinctes que l'amour & l'amitié, comme la chaleur de fieure & maladiue, la chaleur naturelle & saine. Le mariage a pour sa part l'amitié, l'vtilité, la justice, l'honeur, la constance, vn plaisir plat voirement, mais sain, ferme, & plus vniuersel. L'amour se fonde au seul plaisir, & l'a plus vif, aigu & cuisant : peu de mariages succedent bien, qui sont commencés & acheminés par les beautés & desirs amoureux; il y faut des fondements plus solides & constants, & y faut aller d'aguet : ceste boüillante affection n'y vaut rien, voire est mieux conduict le mariage par main tierce.

Ceey est bien dict sommairement & simplement : Pour vne plus exacte description, nous sçaurons qu'au mariage y a deux choses qui luy sont essentielles, & semblent contraires, mais ne le sont pas, sçauoir : vne equalité, comme sociale & entre pareils, & vne inequalité, c'est à dire superiorité & inferiorité. L'equalité consiste en vne entiere & parfaicte communication, & communauté de toutes choses, ames,

volontés, corps, biens, loy fondamentale du mariage : laquelle en aucuns lieux s'estend jusques à la vie & la mort, tellement que le mary mort, faut que la femme suyue incontinent. Cela se practique en aucuns lieux par loix publiques du pays & souuent de si grand ardeur, qu'estant plusieurs femmes à vn mary, elles contestent & plaident publiquement à qui aura l'honeur d'aller dormir (c'est leur mot) auec leur espoux, alleguant pour l'obtenir & y estre preferées, leur bon seruice, qu'elles estoient les mieux aimées, & ont eu de luy le dernier baiser, ont eu enfans de luy.

*Et certamen habent lethi, quæ viva sequatur*
*Conjugium, pudor est non licuisse mori.*
*Ardent victrices, & flammæ pectora præbent*
*Imponuntque suis ora perusta viris.*

En autres lieux s'obseruoit, non par les loix publiques, mais par les pactes & conuentions du mariage, comme fust entre Marc Antoine & Cleopatra. Ceste equalité aussi consiste en la puissance qu'ils ont sur la famille en commun, dont la femme est dicte compagnone du mary, dame de la maison & famille, comme le mary le maistre & seigneur : Et leur authorité conjoincte sur toute la famille, est comparée à l'Aristocratie.

La distinction de superiorité & inferiorité, consiste en ce, que le mary a puissance sur

la femme, & la femme eſt ſubjecte au mary: Cecy eſt ſelon toutes loix & polices, mais plus ou moins ſelon la diuerſité d'icelles. Par tout la femme, bien qu'elle ſoit beaucoup plus noble & plus riche, eſt ſubjecte au mary: Ceſte ſuperiorité & inferiorité eſt naturelle, fondées ſur la force & ſuffiſance de l'vn, foibleſſe & inſuffiſance de l'autre. Les Theologiens la ſondent bien ſur d'autres raiſons tirées de la bible, l'homme a eſté fait le premier, de Dieu ſeul & immediatement, par expres, pour Dieu ſon chef, & à ſon image, & parfaict, car nature commence touſiours par choſe parfaicte: la femme faicte en ſecond lieu, apres l'homme, de la ſubſtance de l'homme, par occaſion & pour autre choſe, *mulier eſt vir occaſio natus*, pour ſeruir d'aide & de ſecond à l'homme, qui eſt ſon chef, & par ainſi imparfaicte. Voila par l'ordre de la generation. Celuy de la corruption & de peché, prouue le meſme, la femme a eſté la premiere en preuarication, & de ſon chef a peché, l'homme ſecond, & à l'occaſion de la femme; la femme donc derniere au bien, & en la generation, & occaſionnée; premiere au mal, & occaſion d'iceluy, eſt juſtement aſſubjectie à l'homme premier au bien, & dernier au mal.

Ceſte ſuperiorité & puiſſance maritale a eſté en aucuns lieux telle que la paternelle ſur la

vie & la mort comme aux Romains par la loy de Romulus, & le mary pouuoit tuer la femme en quatre cas, adultere, ſuppoſition d'enfans, fauſſes clefs, & auoir beu du vin. Auſſi chez les Grecs, dit Polybe, & les anciens Gaulois, dict Cæſar, la puiſſance maritale eſtoit ſur la vie & la mort de la femme. Ailleurs & là meſme depuis, ceſte puiſſance a eſté moderée : mais preſque toute la puiſſance du mary & la ſubjection de la femme porte que le mary eſt maiſtre des actions & veus de ſa femme, la peut corriger de paroles & tenir aux ceps, ( la battre de coups eſt indigne de femme à honneur, dict la loy ) & la femme eſt tenue de tenir la condition, ſuyvre la qualité, le pays, la famille, le domicile & le rang de mary, doibt accompagner & ſuyure le mary par tout, en voyage, en exil, en priſon, errant, vagabond, fugitif. Les exemples ſont beaux de Sulpitia, ſuiuant ſon mary Lentulus, proſcrit & relegué en Cicile, A Erithrée ſon mary Phalaris banny, Ipſicrates femme du Roy Mithridates vaincu par Pompée s'en allant & errant par le monde. Aucuns adjouſtent à la guerre & aux prouinces, où le mary eſt enuoyé auec charge publique. Et la femme ne peuſt eſtre en jugement, ſoit en demandant ou deffendant, ſans l'authorité de ſon mary, ou du Iuge à ſon refus, & ne peut appeller ſon mary en jugement ſans permiſſion du Magiſtrat,

Le mariage ne se porte pas de mesme façon & n'a pas mesmes loix & regles par tout, selon les diuerses religions & nations il a ses regles ou plus lasches & larges, ou plus estroictes, selon la Chrestienté la plus estroicte de toutes, le mariage est fort subject & tenu de court. Il n'a que l'entrée libre, sa durée est toute contraincte, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir. Les autres nations & religions, pour rendre le mariage plus aisé, libre & fertille, reçoiuent & pratiquent la polygamie & la repudiation, liberté de prendre & laisser femmes, accusent la Chrestienté d'auoir tollu ces deux, & par ce moyen prejudicié à l'amitié & multiplication, fins principales du mariage : d'autant que l'amitié est ennemie de toute contraincte, & se maintient mieux en vne honneste liberté. Et la multiplication se faict par les femmes : comme nature nous monstre richement aux loups, desquels la race est si fertile en la production de leurs petits, jusques au nombre de douze ou treize, & surpassant de beaucoup les autres animaux vtiles, desquels on tue si grand nombre tous les jours & si peu de loups, & toutesfois c'est la plus sterile de toutes. Ce qui vient de ce que de si grand nombre, il y a vne seule femelle, qui le plus souuent profite peu & ne porte point, estouffée par la multitude des masles encurrens & affamés, la plus grande partie

desquels meurt sans produire, à faute de femelles. Aussi void on combien la polygamie profite à la multiplication parmy les nations qui la reçoiuent, Iuifs, Mahumetans, & outres Barbares, qui font des amas de trois à quatre cents mille combatans. Au contraire le Christianisme tient plusieurs personnes attachées ensemble, l'vne des parties estant sterile, quelquesfois toutes les deux : lesquels colloqués auec d'autres, l'vn & l'autre laisseroit grande posterité. Mais au mieux toute sa fertilité consiste en la production d'vne seule femme : finalement reprochent que ceste restrinction Chrestienne produit des desbauches & adulteres : mais à tout cela l'on respond, le Christianisme ne considere pas le mariage par des raisons purement humaines, naturelles, temporelles, mais le regarde d'vn autre visage, & a ses raisons plus hautes & nobles, comme il a esté dit : joinct que l'experience monstre en la pluspart des mariages que la contraincte sert à l'amitié, principalement aux ames simples & debonnaires, qui s'accomodent facilement où ils se trouuent attachés : Et quant aux desbauches, elles viennent du dereglement des mœurs, qu'aucune liberté n'arreste. Et de faict les adulteres se trouuent en la Polygamie & repudiation ; tesmoin chés les Iuifs & Dauid qui ne s'en garda, pour tant de femmes qu'il eust : & au contraire ont esté long tems incog-

nus en des polices bien reglées, où n'y auoit Polygamie ny repudiation, tesmoin Sparte & Rome long tems apres sa fondation : il ne s'en faut donc pas prendre à la religion, qui n'enseigne que toute netteté & continence.

La liberté de la polygamie, qui semble aucunement naturelle, se porte diuersement selon les diuerses nations & polices. Aux vnes toutes les femmes à vn mary viuent en commun, & sont en pareil degré & rang, & leurs enfans de mesmes ; ailleurs il y en a vne qui est la principale & comme maistresse, & les enfans heritent aux biens, honneurs & titres du mary ; les autres femmes sont tenues à part, & portent en aucuns lieux titre de femmes legitimes, & ailleurs sont concubines, & leurs enfans pensionnaires seulement.

L'vsage de la repudiation de mesmes est different, car chés aucuns, comme Hebreux, Grecs, Armeniens, l'on n'exprime point la cause de la separation, & n'est permis de reprendre la femme vne fois repudiée, bien est permis de se remarier à d'autres ; mais en la loy Mahumetane, la separation se faict par le Iuge, auec cognoissance de cause (sauf que ce fust par consentement mutuel) laquelle doibt estre adultere, sterilité, incompatibilité d'humeurs, entreprise sur la vie de sa partie, choses directement & capitalement contraires à l'estat & institution du mariage ; & est loysi-

ble de se reprendre toutes & quantes fois qu'ils voudront. Le premier semble meilleur, pour tenir en bride les femmes superbes & les fascheux maris : le second, qui est d'exprimer la cause, deshonore les parties, empesche de trouuer party, descouure plusieurs choses qui deuroient demeurer cachées. Et aduenant que la cause ne soit pas bien verifiée, & qu'il leur faille demeurer ensemble, s'ensuyuent empoisonnemens & meurtres souuent incognus aux hommes, comm'il fut descouuert à Rome auparauant l'vsage de la repudiation, où vne femme surprise d'auoir empoisonné son mary en accuse d'autres, & celles cy d'autres, jusques à soixante dix de mesme crime, qui furent toutes executées : mais le pire a esté que l'adultere demeure presque par tout sans peine de mort, & seulement y a diuorce & separation de compaignie, introduit par Iustinien, homme du tout possedé de sa femme, qui fist passer tout ce qu'elle peut à l'aduantage des femmes, d'où il sort vn danger de perpetuel adultere, desir de la mort de sa partie, le delinquant n'est point puni ; l'innocent injurié demeure sans reparation.

*Du deuoir des mariez, voyés l. 3. c. 12.*



# CHAPITRE XLIII.

*Des parens & enfans.*

IL y a plusieurs sortes & degrés d'authorité & puissance humaine, publicque & priuée, mais il n'y en a point de plus naturelle ny plus grande, que celle du pere sur les enfans (je dis pere, car la mere qui est subjecte à son mary, ne peut proprement auoir les enfans en sa puissance & subjection) mais elle n'a pas tousiours ny en tous lieux esté pareille. Anciennement presque par tout elle estoit absoluë & vniuerselle sur la vie, la mort, la liberté, les biens, l'honeur, les actions & deportemens des enfans, comme sont de plaider, se marier, acquerir biens, sçauoir est chés les Romains par la loy expresse de Romulus, *parentum in liberos omne jus esto relegandi, vendendi, occidendi,* exceptés seulement les enfans au dessous trois ans, qui ne peuuent encores auoir mesdict ny mesfaict, laquelle loy fust renouuellée depuis par la loy des douze tables, par laquelle estoit permis au pere de vendre ses enfans jusques à trois fois, chés les Perses selon Aristote, chés les anciens Gaulois, comme dict Cæsar & Prosper, chés les Moschouites & Tartares, qui peuuent vendre jusques à la

quatriefme fois. Et femble qu'en la loy de nature cefte puiffance aye efté, par le faict d'Abraham voulant tuer fon fils. Car fi cela euft efté contre le deuoir & hors la puiffance du pere, il n'y euft jamais confenty: & euft jamais penfé que ce fuft efté Dieu, celuy qui le luy mandoit, s'il euft efté contre la nature : & puis nous voyons qu'Ifaac n'y a point refifté, ny allegué fon innocence, fçachant que cela eftoit en la puiffance du pere. Ce qui ne defroge aucunement à la grandeur de la foy d'Abraham, car il ne voulut facrifier fon fils, en vertu de fon droict ou puiffance, ny pour aucun de merite d'Ifaac, mais purement pour obeyr au commandement de Dieu. En la loy de Moyfe de mefme, fauf quelque modification: Voila quelle a efté cefte puiffance anciennement en la plufpart du monde, & qui a duré jufques aux Empereurs Romains. Chés les Grecs elle n'a pas efté fi grande & abfoluë, ny aux Ægyptiens; toutesfois s'il aduenoit que le pere euft tué fon fils à tort & fans caufe, il n'eftoit point puny, finon d'eftre enfermé trois jours pres du corps mort.

Or les raifons & fruict d'vne fi grande & abfolue puiffance des peres fur leurs enfans, tres-bonne pour la culture des bonnes mœurs, chaffer les vices, & pour le bien public, eftoient premierement de contenir les enfans en crainte & en deuoir: puis à caufe qu'il y a

plusieurs fautes grandes des enfans, qui demeuroient impunies au grand prejudice du public, si la cognoissance & punition n'estoit qu'en la main de l'authorité publique, soit pource qu'elles sont domestiques & secrettes, ou qu'il n'y a point de partie & poursuyuant. Car les parens qui le sçauent & y sont plus interessés, ne les descrieront pas, outre qu'il y a plusieurs vices, desbauches, insolences qui ne se punissent jamais par justice. Ioinct qu'il suruiennent plusieurs choses à demesler, & plusieurs differens entre les parens & enfans, les freres & sœurs, pour les biens ou autres choses, qu'il n'est pas beau de publier, qui sont assoupies & esteinctes par ceste authorité paternelle. Et la loy n'a point pensé que le pere abusast de ceste puissance, à cause de l'amour tant grande qu'il porte naturellement à ses enfans, incompatibles auec la cruauté, qui est cause qu'au lieu de les punir à la rigueur, ils intercedent plustost pour eux, quand ils sont en justice, & n'ont plus grand tourment, que voir leurs enfans en peine: & bien peu ou point s'en est-il trouué, qui se soit serui de ceste puissance, sans tres-grande occasion, tellement que c'estoit plustost vn espouuantail aux enfans, & tres-vtile, qu'vne rigueur de faict.

Or ceste puissance paternelle s'est quasi de soy mesme perdue & abolie, (car ç'a esté plus

par desacouſtumance, que par loy expreſſe) & a commencé de decliner à la venue des Empereurs Romains. Car des le temps d'Auguſte ou bien toſt apres, elle n'eſtoit plus en vigueur, dont les enfans deuindrent ſi fiers & inſolens contre leurs peres, que Seneque parlant à Neron diſoit, qu'on auoit veu punir plus de parricides depuis cinq ans derniers, qu'en ſept cents ans auparauant, c'eſt à dire depuis la fondation de Rome, Auparauant s'il aduenoit que le pere tuaſt ſes enfans, il n'eſtoit point puni, comme nous apprenons par exemples de Fuluius Senateur, qui tua ſon fils pource qu'il eſtoit participant à la conjuration Catilinaire; & de pluſieurs autres Senateurs, qui ont faict les procès criminels à leurs enfans en leurs maiſons, & les ont condamnés à mort, comme Caſſius Tratius, ou à exil perpetuel, comme Manlius Torquatus ſon fils Syllanus. Il y a bien en des loix apres, qui enioignent que le pere doit preſenter à la juſtice ſes enfans delinquans, pour les faire chaſtier, & que le juge prononcera la ſentence telle que le pere voudra, qui eſt encores vn veſtige de l'antiquité, & voulant oſter la puiſſance au pere, ils ne l'oſent faire qu'à demy, & non tout ouuertement. Ces loix poſterieures approchent de la loy de Moyſe, qui veut qu'à la ſeule plaincte du pere, faicte deuant le juge, ſans autre cognoiſſance de cauſe, le

fils rebelle & contumax soit lapidé, requerant la presence du juge, afin que la punition ne se face secrettement ou en cholere, mais exemplairement. Et ainsi selon Moyse la puissance paternelle est plus libre & plus grande, qu'elle n'a esté depuis les Empereurs : mais depuis sous Constantin le grand, & puis Theodoze, finalement souz Iustinien ell'a esté presque du tout esteinte. De là est aduenu que les enfans ont apprins à refuser à leurs parens obeissance, leurs biens & leurs secours, & à plaider contr'eux : chose honteuse de voir nos Palais pleins de tels procès. Et les en a on dispensés, souz pretexte de deuotion & d'offrande, comme chés les Iuifs des auparauant Iesus Christ, comm' il leur reproche : & depuis en la Chrestienté, selon l'opinion d'aucuns, voire les tuer ou en se deffendant, ou s'ils se rendent ennemis de la republique : combien que jamais il n'y sçauroit auoir assés juste cause de tuer ses parens, *nullum tantum scelus admitti potest à patre, quod sit parricidio vindicandum, & nullum scelùs rationem habet.*

Or l'on ne sent pas quel mal & prejudice il est aduenu au monde du rauallement & extinction de la puissance paternelle. Les republiques ausquelles ell'a esté en vigueur, ont fleuri. Si l'on y cognoissoit du danger & du mal, l'on la pouuoit aucunement moderer & regler, mais de l'abolir, comme elle est, il n'est ny beau,

ny honneste, ny expedient, mais bien dommageable, comme nous venons de dire.

*Du deuoir reciproque des parens & enfans, voyés l. 3. c. 14.*

## CHAPITRE XLIV.

*Seigneurs & esclaues maistres & seruiteurs.*

L'VSAGE des esclaues & la puissance des seigneurs ou maistres sur eux bien que ce soit chose vsitée par tout le monde, & de tout temps (sauf depuis quatre cents ans qu'elle s'est relaschée, mais qui se retourne mettre sus) la generalité ou vniuersalité n'est pas certaine preuue ny marque infaillible de nature, tesmoins les sacrifices des bestes, specialement des hommes, obserués & tenus pour acte de pieté par tout le monde : qui toutesfois sont contre nature. La malice humaine passe tout, force nature, faict passer en force de loy tout ce qu'elle veut : n'y a cruauté ny meschanceté si grande, qu'elle ne face tenir pour vertu & pieté.

Il y en a de quatre sortes, naturels, nés d'esclaues, forcés & faicts par droict de guerre, iustes dicts de peine à cause de crime, ou de debte, dont ils sont esclaues de leurs creanciers, au plus sept ans selon la loy des Iuifs, mais tousiours iusques au payement ailleurs, volontaires qui sont de plusieurs sortes, comme

ceux qui joüent à trois dés, ou vendent à pris d'argent leur liberté, comme jadis en Allemagne, & encores maintenant en la Chrestienté mesmes, ou qui se donnent & vouent esclaues d'autruy à perpetuité, ainsi que practiquoient anciennement les Iuifs, qui leur perçoient l'oreille à la porte en signe de perpetuelle seruitude. Et ceste sorte de captiuité volontaire est la plus estrange de toutes, & la plus contre nature.

C'est l'auarice qui est cause des esclaues forcés, & la poltronnerie cause des volontaires : les seigneurs ont esperé plus de gaing & de profict à garder qu'à tuer. Et de faict la plus belle possession, & le plus riche bien estoit anciennement des esclaues. Par là Crassus deuint le plus riche des Romains, qui auoit outre ceux qui le seruoient, cinq cents esclaues qui rapportoient tous les jours gain & profit de leurs mestiers & arts questuaires. Apres en auoir tiré long seruice & profit, encores en faisoit il argent en les vendant.

C'est chose estrange de lire les cruautés exercées par les seigneurs contre les esclaues, par l'approbation mesmes ou permission des loix : ils leur faisoient labourer la terre, enchesnés comme encores en Barbarie, coucher dedans les creux & fosses, estants venus viells ou impotents & inutils estoient vendus, ou bien noyés & jettés dedans les estangs, pour la nourriture des poissons : non seulement pour

vne petite & legiere faute, comme casser vn verre, on les tuoit, mais pour le moindre soubçon, voire tout simplement pour en auoir le passetemps, comme fist Flaminius l'vn des hommes de bien de son temps. Et pour donner plaisir au peuple, ils estoient contraints de s'entretuer publiquement aux arenes : si le maistre estoit tué en sa maison par qui que ce fust, les esclaues innocents estoient tous mis à mort; tellement que Pedanius Romain estant tué, bien que l'on sceust le meurtrier, si est ce que par ordonnance du Senat quatre cents esclaues siens furent tués.

C'est aussi d'autre part chose estrange, d'entendre les rebellions, eleuations & cruautés des esclaues contre les seigneurs en leur rang. quand ils ont peu, non seulement en particulier par surprinse, trahyson, comme vne nuict en la ville de Tyr, mais en bataille rangée par mer & par terre dont est venu le prouerbe *Autant d'ennemis que d'esclaues.*

Or comme la religion Chrestienne & puis la Mahumetane a creu, le nombre des esclaues a descreu, & la seruitude a relasché, d'autant que les Chrestiens & puis les Mahumetans ont affranchy tous ceux qui se sont mis de leur religion : & estoit vn moyen pour les y appeller, tellement qu'enuiron l'an douze cents, il n'y auoit presque plus d'esclaues au monde, sinon où ces deux religions n'auoient point encores d'authorité.

Mais comme le nombre des esclaues a diminué, le nombre des poures mendians & vagabonds a creu, car tant d'esclaues affranchis sortis de la maison & subjection des seigneurs, n'ayans dequoy viure & faisans force enfans, le monde a esté remply de poures.

La pauureté puis apres les a faicts retourner en seruitude : & estre esclaues volontaires, joüants, tronquants, vendants leur liberté, afin d'auoir leur nourriture & vie asseurée, ou mettre leurs enfans à leur aise. Outre ceste cause & ceste seruitude volontaire, le monde est retourné à l'vsage des esclaues, parce que les Chrestiens & mahumetans se faisans la guerre sans cesse, & aux Payens, & gentils Orientaux & Occidentaux, bien qu'à l'exemple des Iuifs n'ayent point d'esclaues de leur nation, ils en ont des autres nations, lesquelles encores qu'ils se mettent de leur religion, les retiennent toutesfois esclaues par force.

La puissance & authorité des maistres sur leurs seruiteurs, n'est gueres grande ny imperieuse, & ne peut aucunement prejudicier à la liberté des seruiteurs, mais seulement peuuent ils les chastier & corriger auec discretion & moderation. Elle est encores moindre sur les mercenaires, sur lesquels ils n'ont aucun pouuoir, ny correction.

*Le deuoir des maistres & seruiteurs est l. 3. c. 15.*

*Fin du tome premier.*

